

“Nos ancêtres les Gaulois” et Vercingétorix

Les avatars d'un mythe fondateur

Helén Røsvik



Mémoire de master, LAP. Faculté des lettres et sciences humaines

Directeur de mémoire: Svein Erling Lorås

UNIVERSITETET I OSLO

L'automne 2008

Table des matières

INTRODUCTION: VERCINGÉTORIX ET LES GAULOIS	1
CHAPITRE 1 : LE MYTHE POPULAIRE DES GAULOIS: ASTERIX LE GAULOIS	4
1.1. INTRODUCTION.....	4
1.2. LA GUERRE DES GAULES DANS <i>LE BOUCLIER ARVERNE</i>	4
1.2.1. LA REDDITION DE VERCINGETORIX	5
1.2.2. LA BATAILLE CONTINUE	5
1.2.3. ENTRETIEN AVEC UN FRANÇAIS DE LA GÉNÉRATION « ASTÉRIX »	7
1.3. LA GAULE EST LA FRANCE	8
1.3.1. LES CLICHÉS CULTURELS FRANCO-GAULOIS.....	9
1.3.2. LA REMISE EN QUESTION DE LA FORCE MAGIQUE DES DRUIDES.....	9
1.3.3. L'IMAGE DU DRUIDE	9
1.3.4. LES MAINS SANGLANTES ?	10
1.3.5. LA FORCE GAULOISE SERT LA PAIX.....	10
1.4. CONCLUSION : CE QUI RESTE DU MYTHE.....	11
CHAPITRE 2 : L'ÉVOLUTION DU MYTHE DES GAULOIS ET DE VERCINGETORIX	13
2.0. L'ENJEU DES ORIGINES DE LA FRANCE SELON LES HISTORIENS	13
2.1. LES ORIGINES DES FRANÇAIS SE TROUVENT-ELLES EN BRETAGNE ?	13
2.1.1. L'HYPOTHÈSE D'UNE RACE AVEC SES TRAITS PROPRES.....	14
2.1.2. L'APPORT ROMAIN : LA CIVILISATION	15
2.2. PROGRÈS À TRAVERS DES BRASSAGES	15
2.2.1. LES COMPOSANTES DU GENIE FRANÇAIS	16
2.2.2. LA VISION DE LA NATION FRANÇAISE	17
2.3. LES VÉRITÉS HISTORIQUES FACE À L'IDÉOLOGIE RÉPUBLICAINE	17
2.3.1. UNE PATRIE SPIRITUELLE ET ÉTERNELLE	17
2.3.2. LE MYTHE POPULAIRE DE VERCINGÉTORIX	18
2.4. VERCINGETORIX COMME CHEF MILITAIRE APRES LA DÉFAITE DE 1870.....	19
2.4.1. VERCINGÉTORIX : LE CHEF MILITAIRE IDÉAL	19
2.5. LE REDRESSEMENT DU PAYS	21
2.5.1. LES VAINCUS À ALÉSIA ET LES VAINCUS À SEDAN	21
2.5.2. LE SACRIFICE POUR LA PATRIE.....	22
2.5.3. LA FORMATION D'UNE GÉNÉRATION DE SOLDATS PAR L'ÉCOLE	22
2.7. CONCLUSION	23
CHAPITRE 3: L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.....	25
3.1. LE FIL CONDUCTEUR DE L'ENSEIGNEMENT : LE PATRIOTISME.....	25
3.3. DES LIVRES DE VULGARISATION.....	26
3.3.1. LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS	27
3.3.1. LES GAULOIS.....	28
3.3.2. VERCINGÉTORIX ET SON COMBAT CONTRE CÉSAR.....	29
3.4. VERCINGÉTORIX : PREMIER HÉROS NATIONAL	29

3.5. LES MANUELS SCOLAIRES ; <i>LE PETIT LAVISSE</i>	30
3.6. GAULOIS OU GALLO-ROMAIN ?.....	31
3.6.1. COMMENT UNIR DES INTÉRÊTS CONTRADICTOIRES ?.....	32
3.7. CONCLUSION	32
CHAPITRE 4: L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE PAR ALBERT MALET	34
4.1. LA GUERRE PRUSSIENNE DE 1870-71	34
4.2.1. LE DÉBUT DE LA CARRIÈRE D'ALBERT MALET	38
4.2.3. MALET DANS LA GRANDE GUERRE.....	40
4.3. ALBERT MALET ET SES MANUELS	42
4.3.1. QUELQUES THÈMES CENTRAUX DES MANUELS DE MALET.....	42
4.3.1.1. LES GRANDS HOMMES.....	42
4.3.1.2. LE MYTHE UNIFICATEUR.....	43
4.3.2. LE COURS ALBERT MALET SUR L'ANTIQUITÉ (1917)	44
4.3.2.1. LA CONQUÊTE DES GAULES	44
4.3.2.2. LA DESCRIPTION DES GAULOIS.....	44
4.3.2.3. L'EXEMPLE DES ROMAINS.....	45
4.3.2.4. LES PORTRAITS DES GÉNÉRAUX :	46
4.3.3. LES DEUX CÔTÉS DU GÉNIE FRANÇAIS	48
4.4. CONCLUSION : LES REVANCHARDS.....	49
CHAPITRE 5 : L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE PAR JULES ISAAC	50
5.1. L'ENFANCE DE JULES ISAAC	50
5.2. LE DÉBUT DE LA CARRIÈRE DE JULES ISAAC	51
5.2.1. SOLDAT POUR LA PATRIE DANS LA GRANDE GUERRE	51
5.2.2. L'ANTISEMITISME ; VINGT ANS DE COMBAT	52
5.2.4. SON TRAVAIL D'HISTORIEN ENTRE LES DEUX GUERRES	54
5.2.5. UNE DÉMARCHE POUR LA PAIX.....	56
5.3. LA COLLECTION <i>MALET-ISAAC</i>	57
5.3.1. COMPARAISON DES MANUELS DE MALET ET D'ISAAC.....	59
5.3.2. LES ÉDITIONS DU MANUEL DE JULES ISAAC	63
5.4. CONCLUSION	67
CHAPITRE 6 : LES DONNÉES HISTORIOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.....	70
6. INTRODUCTION.....	70
6.1. LES TEXTES ANCIENS.....	70
6.1.1. LA REDDITION DE VERCINGÉTORIX CHEZ LES HISTORIENS ANCIENS	71
6.1.2. VERCINGÉTORIX ; HÉROS OU TRAITRE ?	73
6.1.3. LES EXAGÉRATIONS DE CÉSAR	73
6.1.4. VERCINGÉTORIX ET LA MORT D'UNE LÉGENDE	75
6.2. LE MANUSCRIT DE <i>BELLUM GALLICUM</i> ET LA DÉCOUVERTE D'ALÉSIA	76
6.3.1. LA GAULE DECRIT PAR CÉSAR ET LES HISTORIENS ANCIENS.....	78
6.3.3. UNE APPROCHE NOUVELLE DU MYTHE DES GAULOIS	80
6.3.3.1. « BARBARES ».....	80
6.3.3.2. « LA DIVISION PAR MANQUE DE DISCIPLINE ».....	80
6.3.3.3. « UNE GUERRE PROLONGÉE DE LA GAULE »	81

6.4.CONCLUSION	82
CONCLUSION	83
BIBLIOGRAPHIE.....	90

Introduction: Vercingétorix et les Gaulois

"L'histoire, inventée pour l'école, est le catéchisme d'une religion de la France" (Suzanne Citron: Le mythe national, 1989, p. 25)

Après la chute du II^e Empire, puis la défaite de 1871, le projet républicain en ce qui concerne l'école a visé à fournir à la France une histoire nouvelle, voire des racines nouvelles. Les élites politiques ont voulu, non seulement transmettre des connaissances, mais d'emblée établir un patriotisme prêt à tout sacrifier pour la France. Ils ont même su trouver un modèle inattendu; Vercingétorix. Il figure dans le récit *La Guerre des Gaules* de Jules César, bien que ce dernier ne lui ait consacré que quelques lignes. Il n'existe en réalité pas beaucoup d'information sur lui. Les pédagogues l'ont par contre présenté tantôt comme un ancêtre courageux et fier, tantôt comme un patriote se sacrifiant pour son pays, tantôt enfin comme un résistant. Pétain s'est même servi de la défaite de Vercingétorix à Alésia et de la conquête romaine des Gaules afin de montrer ce qu'ont apporté les Romains en termes de civilisation et de paix! À son avis les Français devraient coopérer avec les Allemands nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, car l'idéologie raciale serait également un pas en avant ! C'est ainsi que Pétain cherche à justifier la politique de collaboration. Les Allemands seraient les nouveaux Romains tandis que le III^e Reich serait le nouvel Empire.

Voilà le contexte politique qui a placé Vercingétorix et les Gaulois au centre de l'idéologie républicaine depuis 1871 jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale en France.

Vercingétorix et les Gaulois ont constitué un mythe fondateur Ce mythe est un exemple à la fois de l'abus d'un mythe et une des composantes d'un régime en crise dans un temps où ses adversaires intérieurs et les conflits en Europe menaçaient de le renverser. La fonction du mythe sera donc d'expliquer les problèmes du régime et de légitimer les efforts pour unir les Français d'une part, et de défendre la patrie de l'autre.

Il s'avère que l'enseignement joue un rôle pivot dans la transmission de valeurs essentielles, à cette époque-là, comme aujourd'hui. Que cela nous plaise ou déplaise, l'école reflète les convictions de la société en question, non seulement d'un point de vue moral, mais aussi en transmettant les aspirations des élites culturelles et politiques. C'est pourquoi nous avons voulu examiner des manuels scolaires, notamment ceux d'Albert Malet et Jules Isaac, pour l'enseignement secondaire. Ces auteurs ont connu un grand succès auprès de nombreuses générations de lycéens depuis le début du XX^e siècle jusqu'aux années 1960. Étroitement liés

à Ernest Lavisse, le célèbre historien et pédagogue, au début de leur carrière, ils se sont peut-être faits les chantres de l'idéologie républicaine, comme lui ? Puisque Lavisse est l'auteur du manuel *Le petit Lavisse* du primaire, le plus diffusé de son temps, il convient de le comparer avec un autre classique au même niveau, *Le Tour de la France par deux enfants* par Mme Fouillée, tout en mesurant l'influence qu'il a eu sur le *Malet-Isaac*. En abordant l'évolution du mythe gaulois, c'est cependant sa présentation dans l'enseignement secondaire qui sera notre objectif principal.

Déjà dans les années 1960, les historiens en France ont mené un débat sur l'idéologie nationaliste qu'ont transmise les manuels scolaires, preuve que l'enseignement a été responsable de former des mentalités regrettables. Aujourd'hui encore, les hommes politiques mènent un débat sur le passé du pays, à savoir son rôle de colonisateur, et quelle sera la présentation de ce passé dans l'enseignement. Nous y reviendrons dans notre conclusion.

En traitant ce mythe des origines françaises, il y a certains aspects que nous passons sous silence. D'abord le fait que les historiens, qui sont responsables de l'évolution du mythe, souvent mêlaient leur travail d'historien de leur rôle politique, parce que les historiens à l'époque n'étaient pas encore des chercheurs indépendants. Un autre aspect que nous aborderons à peine, c'est la manière dont les pédagogues ont transmis les connaissances aux élèves au début du XXe siècle. Dans le primaire, c'est un enseignement visant la mémoire des élèves, et dans le secondaire, c'est plus ou moins la même chose, étant donné que les professeurs donnaient leurs cours sous forme de cours magistraux.

Nous étudierons donc ici la présentation de Vercingétorix et des Gaulois dans le *Malet-Isaac* et si ce mythe sera modifié au fil des années ou non. Nous verrons les influences qu'ont subies les deux auteurs, dans leur vie privée comme dans la société autour d'eux. Nous verrons enfin quel rôle a joué le progrès scientifique, en confirmant le mythe, ou non.

La bande dessinée *Astérix et Obélix* par Renée Goscinny et Albert Uderzo, sert à introduire les Gaulois et *La Guerre des Gaules* dans chapitre 1, bien que cette version soit populaire. Leur présentation des Gaulois révèle en outre les perceptions des Français d'eux-mêmes, qu'elles soient stéréotypées ou imaginées ! Goscinny et Uderzo ont en tous cas exploité le mythe des Gaulois et de la conquête romaine afin d'affirmer les traits positifs des Gaulois et ainsi aussi des Français.

Nous aborderons ensuite les œuvres de quelques historiens du XIX^e siècle, dont le premier est Amédée Thierry. C'est grâce à lui que les Gaulois seront connus, et il sera suivi de Jules Michelet (le mythe « officiel »), Henri Martin (le mythe « populaire ») et Camille Jullian (au penchant nationaliste), entre autres.

Les chapitres 3, 4 et 5 sont consacrés à l'enseignement, puisque c'est là notre intérêt principal. Dernièrement nous verrons les conclusions tirées à la suite des fouilles et des travaux textuels par les archéologues et les philologues en ce qui concerne « les ancêtres ».

Chapitre 1 : Le mythe populaire des Gaulois: Astérix le Gaulois

1.1. Introduction

« Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute ? Non ! Un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur. La vie n'est pas facile pour les garnisons de légionnaires romains des camps retranchés de Babaorum, Aquarium, Laudanum et Petitbonum» (*Astérix le Gaulois*).

Dans les années 60, la bande dessinée d'Astérix a été lancée en France. La série a été un succès dès le début. Les auteurs, René Goscinny (texte) et Albert Uderzo (dessins), ont su exploiter un thème connu par tous les écoliers à l'époque: les vieux Gaulois et la conquête romaine des Gaules au premier siècle avant J.-C. Pendant cette guerre, tous les peuples gaulois ont été vaincus par César au cours de batailles successives, la dernière bataille étant celle d'Alésia avec la reddition de Vercingétorix en 52 avant J.-C. C'est la fin de la Gaule indépendante et le début de l'empire romain en Gaule. René Goscinny et Albert Uderzo s'amuse néanmoins, à travers Astérix, à prolonger la résistance des Gaulois. Le village irréductible se trouve en Bretagne, justement là où se serait conservé le mieux « l'esprit gaulois » jusqu'à nos jours.

Conformément au mythe populaire, l'esprit gaulois se voit dans la ruse d'Astérix, les connaissances magiques du druide, l'envie de se battre d'Obélix et la gourmandise du chef. Le barde est là aussi, pour chanter lors des fêtes. Dans Astérix, il chante faux, malheureusement. Dans cette bande dessinée l'humour, la caricature, les jeux de mots, le clin d'œil aux personnages et aux événements contemporains en France, ainsi que de belles images contribuent à faire rire les Français au détriment de leurs ennemis et à se régaler de l'invincibilité de leurs ancêtres. Car ils possèdent une potion magique qui leur garantit la victoire.

1.2. La guerre des Gaules dans *Le bouclier arverne*

René Goscinny et Albert Uderzo puisent entre autres dans leur expérience scolaire en créant leur Gaule. Tout écolier peut reconnaître les faits qu'ils ont appris à l'école sur leurs ancêtres (Daniel-Henri Pageaux ; 1982, p. 438). Dans l'album *Le bouclier arverne* les auteurs traitent

la guerre des Gaules afin de se venger de César. On va par la suite étudier comment les auteurs se servent de cet événement pour amuser leurs lecteurs.

1.2.1. La reddition de Vercingétorix

La représentation de Vercingétorix (p. 5), toujours d'après le mythe populaire, montre bien sa taille haute et imposante et son allure farouche. Il porte une moustache et il a une chevelure flottante, comme tous les Gaulois (s'ils n'ont pas des tresses). Son maillot et ses armes sont aussi beaux que ceux des Romains. Il jette toutefois ses armes sur les pieds de César, au lieu de les jeter devant ses pieds, et il reste debout plutôt que de s'agenouiller devant lui. C'est donc le héros Vercingétorix, courageux et fier, tel qu'il est représenté dans les manuels scolaires! Il a été vaincu, c'est vrai, mais il ne manque pas d'inspirer le respect et l'admiration chez ses ennemis.

1.2.2. La bataille continue

Astérix et Obélix battent les légionnaires romains

Le point de départ de cet album est donc la reddition de Vercingétorix, le roi arverne, à Alésia. Son bouclier, qui sera égaré, sert de thème central. Afin de retrouver le bouclier, Astérix et Obélix feront un tour en pays arverne, dans la région de Clermont-Ferrand, où ils se rappelleront le triomphe des Gaulois à Gergovie. C'est alors à Gergovie qu'ils dament le pion à César, encore une fois, dans cet album, lorsque le bouclier sera retrouvé. Peut-être cet album se base-t-il sur une anecdote des manuels scolaires ? Ernest Lavisse (*Histoire de France*, p. 95) raconte que César aurait perdu son épée en fuyant la bataille à Gergovie. Deux siècles plus tard, les Arvernes à Gergovie ont montré cette épée avec fierté !

Dans notre album, le tribun Tullius Fanfrelus se plaint à César après avoir été battu par Astérix et Obélix à plusieurs reprises en les rencontrant sur la route :

« Ô César, je viens rendre compte de ma mission ! Les Arvernes sont toujours aussi excités ! J'ai été attaqué et battu, par Jupiter ! »

César : « Où ça, par Minerve ? »

Fanfrelus : « À Gergovie, par Saturne ! »

César : « Décidément, c'est une manie, par Vulcan. Je vais les montrer, à ces Gaulois ! Veni, vidi, vici, et eux, ils rigolent ! Je veux leur montrer qui est le maître ! » (*Le bouclier arverne*, p. 17- 18).

César veut s'affirmer en tant que maître en défilant devant les Gaulois, debout sur le bouclier de Vercingétorix, à Gergovie. Or, il s'avère difficile de trouver ce bouclier parmi le butin des Romains.

Fanfrelus : « Ben oui, Ô César, nous n'avons pas de souvenirs de la guerre des Gaules. »

César : « Sans commentaires. » (Ibid.)

Le fait que c'est grâce aux *Commentaires* de César qu'il existe un récit, voire souvenir, de la guerre des Gaules en France, ce qui suscite ici un petit sourire chez les lecteurs qui connaissent leur histoire.

Les Gaulois, pour leur part, tout en se félicitant du triomphe à Gergovie, peinent plus à se souvenir d'Alésia. Ils n'échappent pas aux moqueries non plus :

Le chef Abraracourix : « Allez faire un tour à Gergovie, lieu de notre grande et immortelle victoire. »

Astérix : « Et Alésia ? »

Abraracourix : « Alésia ? Connais pas Alésia ! Je ne sais pas où se trouve Alésia ! Personne ne sait où se trouve Alésia ! » (Ibid. p. 12)

Plus tard, lors du tour guidé par l'Arverne Alambix :

« (Voilà)... les villes de Nemesos (1), Nerimagus (2), Borvo (3) et Calentes Baiae (4). » (1 : Clermont-Ferrand, 2 : Neris, 3 : La Bourboule, 4 : Chaudes-Aigues.)

Astérix : « Et Alésia ? »

Alambix : « Alégia ? Ch'est quoi Alégia ? Hm ? Qu'êche que vous lui voulez à Alégia ? Nous ne chavons pas où ch'est, Alégia ! » (Ibid. p. 19)

Nous verrons qu'il est vrai que les Français se disputent toujours sur l'emplacement d'Alésia, mais ils sont fiers du lieu comme un attrait touristique aujourd'hui (voir chapitre sur l'archéologie).

Quoi qu'il en soit, César n'arrive pas à faire « un triomphe à la gauloise » à Gergovie. (Ibid. p. 18)

Fanfrelus : « Un triomphe à la gauloise ? »

César explique : « Les Arvernes devront m'acclamer pendant que je défilerais devant eux, debout sur un bouclier de leur chef !... Sur le bouclier de Vercingétorix ! »

La défaite des Gaulois à Alésia, quant à elle, est due à deux défauts des Gaulois : Vercingétorix et son armée n'ont pas eu de renforts des autres tribus gauloises pendant le siège de César. En outre, les Gaulois ne savent pas s'unir. René Goscinny et Albert Uderzo font allusion aux deux faits ainsi :

Après une bataille entre Astérix et Obélix et une légion romaine dans la forêt :

Astérix : « Je crois que tout le monde est servi. »

Obélix, cherchant le chef des légionnaires : « Attends, je vais aller chercher des renforts. »

Obélix, qui aime se battre, souhaite trouver encore des Romains pour prolonger la bataille. Goscinny et Uderzo présentent donc cette crise à l'inverse de la crise originale. Astérix et Obélix ont toujours le dessus, quelle que soit la situation dont ils se trouvent. Les auteurs aiment même exagérer ce fait.

Parmi les Romains, le chef est en outre indispensable. C'est à lui de donner le mot d'ordre pour que les légionnaires s'engagent dans la bataille. Quand se présente de nouveau une occasion de se battre, Obélix abat à l'improviste leur chef le premier:

Obélix : « Ben ? Qu'est-ce qu'ils attendent les autres ? »

Astérix : « Toujours ta précipitation ! Tu sais bien que quand ils perdent leur chef, ils perdent tous leurs moyens !... »

Obélix : « Ah ? Ben on va leur remplacer, leur chef... **À l'attaque !** »

Astérix : « Bonne idée... **À l'attaque !** » (Le centurion les rejoint : **À l'attaque !** »

Astérix : « Tu vois, Obélix, si tout le monde pouvait toujours être d'accord, comme ça, ça simplifierait les rapports entre les peuples. »

1.2.3. Entretien avec un Français de la génération « Astérix ».

Jean-Marc Olivier est professeur d'histoire à l'université de Toulouse - Le Mirail. Sans être spécialiste de la bande dessinée *Astérix*, il en est néanmoins un lecteur passionné depuis son enfance. Il a répondu à quelques questions sur la série, à l'improviste, entretien qui révèle qu'il la connaît à fond.

Selon lui, c'est surtout la génération née entre 1950 et 1980 qui connaît Astérix et son monde. Quant à lui, il a étudié chaque parution minutieusement. Les images lui ont toujours plu, également l'humour et les références au monde contemporain. C'est le cas des personnages célèbres, par exemple. Un homme politique, un acteur ou une personnalité à la télévision incarne souvent des figures de la BD. Selon lui, il faut être français, ou presque, pour apprécier les jeux de mots et les calembours.

Pour Jean-Marc Olivier, le monde gaulois est donc bien connu. Il sait nommer les différentes tribus gauloises, par exemple les Arvernes à Gergovie, les Eduens à Bibracte et les Armoriques en Bretagne. Vercingétorix l'Auvergnat (ou l'Arverne) et Lutèce, l'ancien Paris, sont aussi des « connaissances de longue date ». Par contre, un de ses collègues, un homme d'une vingtaine d'années, ignore tous ces noms et faits !

J'ai évoqué la conclusion d'Astérix : «être d'accord » (ci-dessus, p. 4). Quant à moi, qui viens d'étudier la guerre des Gaules, il me semble qu'il s'agit de la désunion lors de la bataille d'Alésia. Par cette désunion ils ont perdu. Jean-Marc Olivier cependant, commente qu'il s'agit peut-être de l'Union Européenne. Il essaie de se souvenir en quelle année l'album a été publié (1968), puisque cela a de l'importance.

Pour conclure, nous laissons la parole à Daniel-Henri Pageaux :

« Une première approche nous a permis de voir dans la série un immense puzzle qui oblige le lecteur à identifier les fragments du monde antique comme les éclats d'un monde français contemporain, puisqu'il semble bien qu'entre les deux l'homologie soit totale » (Pageaux ; 1982, p. 440)

1.3. La Gaule est la France

Dans son article « De l'image culturelle au mythe politique », Daniel-Henri Pageaux maintient que la série d'Astérix parle en effet surtout aux Français (Pageaux ; 1982, 437). Partout dans les albums les Français trouvent des preuves qu'il s'agit effectivement de la France, à travers les Gaulois. Comme Charles de Gaulle a parlé à ses compatriotes de Londres lors de l'occupation de la France pendant la Seconde Guerre mondiale, ainsi parlent les ancêtres à leurs compatriotes par la voie de l'humour et en montrant (et défendant) les valeurs traditionnelles du peuple (Ibid.).

1.3.1. Les clichés culturels franco-gaulois

Nous ne traiterons pas au fond les valeurs défendues par René Goscinny et Albert Uderzo dans *Astérix*, puisque ce n'est pas notre objectif. Daniel-Henri Pageaux, dans son article, en dresse d'ailleurs un tableau admirablement détaillé et nuancé. Ici, nous soulignerons surtout l'aspect « passéiste » de la série, c'est-à-dire, la France rurale et la vie dans les petits villages. Ce n'est pas par hasard si chaque album se termine par une fête au village, entre copains ! Par la suite, Daniel-Henri Pageaux décrit leurs mœurs ainsi :

[...] « bagarreurs », [...] « nous aimons rigoler », [...] « nous aimons bien boire et bien manger », [...] « indisciplinés » et [...] « insoumis » [...] (Ibid. p. 438).

Et malgré tout cela, la série répète inlassablement, qu'en dépit de ces stéréotypes délibérément choisis, les Gaulois dépassent ces définitions. Leur système D, c'est peut-être la potion magique, mais il y a plus. Tout compte fait : «... impossible n'est pas français » (Ibid. p. 438- 439).

1.3.2. La remise en question de la force magique des druides

Dans tous les albums d'*Astérix* le druide est toujours là pour agir en sorte que les Gaulois l'emportent sur les Romains ou d'autres ennemis, grâce à sa potion magique. On ne sait pas à quoi exactement correspond cette force par rapport à « l'esprit gaulois » dans *Astérix*, si ce n'est pas l'ensemble des traits que représentent les caractères dans la série. En tout cas, les druides sont là, même en termes de faits historiques. Ils ont eu leur rôle à jouer dans le passé. Est-ce qu'ils ont exercé un pouvoir bon ou mauvais ? On va par la suite voir comment le druide est présenté dans *Astérix le Gaulois*.

1.3.3. L'image du druide

Le druide est toujours dans les alentours du chêne dans la forêt. Il est souvent en train de cueillir du gui pour sa potion magique, avec sa serpe d'or. Sinon, il est dans sa grotte où il prépare son potage dans une grande marmite. Sa robe blanche et les dolmens dressés en table (ou autel) sous le chêne complètent cette image. Dans *Astérix le Gaulois* il reste ferme, comme toujours, face aux tentatives d'Obélix de goûter à son breuvage, mais il se laisse convaincre que le visiteur malheureux, Caliguliminix de Lutèce, en a besoin pour son retour à travers la dangereuse forêt. Ce visiteur est en fait un espion romain envoyé pour découvrir d'où vient la force surhumaine des Gaulois (Ibid. p. 10- 11).

1.3.4. Les mains sanglantes ?

On est loin d'évoquer dans le mythe populaire d'Astérix, que le druide a exercé un pouvoir terrifiant jadis, c'est-à-dire, qu'il aurait fait des sacrifices humains pour plaire aux dieux. Un tel mythe a néanmoins existé au XVIII^e siècle. Il est dû à César, en effet, dans ses *Commentaires* (Gury ; 1982, p. 120- 121).

« Ainsi apparaît la fonction des Gaulois dans le décor pittoresque : réduits au druide sacrificateur, parfois assisté du barde aux « affreux cantiques » ils ne font que renforcer et justifier la crainte qui saisit le visiteur des forêts, où d'ailleurs on ne s'aventure guère si ce n'est au cœur de l'été. Encore faut-il neutraliser cette terreur en se réjouissant de ce que César ait anéanti ce culte en faisant massacrer les druides et détruire les sanctuaires forestiers. Il faudra attendre le siècle suivant pour que des poètes parcourent les forêts en se voulant le barde solitaire [...] » (Ibid.)

Dans notre album on se moque peut-être un peu de cette image. Aux pages 7 et 16 Astérix fait sursauter le druide deux fois de sorte qu'il se coupe le doigt avec sa serpe. C'est donc « le druide aux mains sanglantes sous le chêne » que nous voyons. Ici, c'est par contre une autre pratique qui est évoquée ; celle des jeux dans le cirque à Rome:

Caliguliminix :

« Je vais essayer de rentrer chez moi quand même. Et si les Romains m'emmènent à Rome pour me faire dévorer par les lions dans le cirque, entre chaque bouchée de lions, je dirai : c'est la faute à Panoramix le druide, c'est la faute à Panoramix le druide, c'est la faute à Panoramix le druide » (p. 17)

Le druide ne résiste plus à sa demande d'un peu de potage. Dans la série d'Astérix, c'est cette autre espèce de druide qu'on rencontre, « tolérant, éclairé et socialement utile », selon Jean Ehrard (1982, p. 116). C'est ce druide qui a été inventé au XVIII^e siècle par une élite intellectuelle, les hommes des Lumières. Il y avait donc le mythe de druides fanatiques et sorciers, d'un côté, et le mythe de druides sages de l'autre (Ibid.). Ces derniers seront ceux des manuels scolaires. Ils ressemblent au bon instructeur ! (Ibid.)

1.3.5. La force gauloise sert la paix

Dans *Astérix le Gaulois*, j'ai été étonnée de trouver l'emploi de la torture ! Le druide est prisonnier chez les Romains. Ils cherchent en vain à le faire dévoiler ses recettes magiques. Leur pratique sinistre n'a aucun effet sur le druide, tandis qu'Astérix ne supporte même pas d'être fixé au banc du bourreau (p. 30- 31). Le druide et Astérix font semblant de vouloir

révéler les recettes magiques. Le druide produit un potage qui fait pousser vite les cheveux des légionnaires romains.

Dans une France en pleine crise de décolonisation en Algérie pendant les années 1958- 1962, les antagonistes se battent par le terrorisme et la torture. Cela vaut pour le FLN (Front de Libération Nationale), mais aussi pour l'armée française (la torture) et l'OAS (une organisation fondée par des généraux français qui s'opposaient à la politique de décolonisation du Général de Gaulle vers la fin de la guerre). *Astérix le Gaulois* est paru en 1961, un an avant le cessez-le-feu de la guerre et la déclaration de l'indépendance de l'Algérie. La force des Gaulois, d'après cet album, serait pacifiste. Le druide et Astérix ne se servent pas de violence ou de torture pour arriver à leurs fins.

1.4. Conclusion : Ce qui reste du mythe

La bande dessinée sur Astérix est parue en France au moment où l'école n'enseignait plus la Gaule indépendante. Dans les années 60 le monde a changé et l'archéologie a dévoilé les faiblesses de ce mythe. Les stéréotypes issus du mythe populaire ont néanmoins trouvé une vie éternelle, grâce à Astérix et des équipes de foot, entre autres. Comme nous verrons par la suite, le mythe populaire se base sur des présentations faites par des historiens au cours des XIXe et XXe siècles, et surtout Henri Martin.

René Goscinny et Albert Uderzo, quant à eux, ont su se moderniser, puisque Astérix et Obélix ne combattent plus uniquement les Romains, mais voyagent partout dans le monde pour découvrir un peuple « fou » dans chaque pays ! Ils servent toujours de promoteurs de la culture française!

Aussi se peut-il que les anciens Gaulois rappellent le passé « paysan » aux Français, opposé au monde moderne et souvent compliqué. Au lieu de l'ordre et de la discipline moderne « à la romaine » les Français se permettent de rêver d'autrefois.

« Astérix le combattant, le résistant, n'est au fond qu'un amateur de bonne chère, attaché à sa terre, à la grande selve bruisant de sangliers, aux valeurs éternelles venues du bon vieux temps et « bien d'chez nous » (Pageaux ; 1982, p. 443).

Dans ce qui suit nous verrons comment le mythe de Vercingétorix et des Gaulois a évolué avant d'apparaître dans les manuels scolaires sous la IIIe République.

Chapitre 2 : L'évolution du mythe des Gaulois et de Vercingétorix

2.0. L'enjeu des origines de la France selon les historiens

Dès le premier siècle avant J. – C., la civilisation et la paix dans une Gaule auparavant barbare étaient attribuées à César et aux Romains. Le royaume avait connu son début avec le premier roi chrétien, Clovis, et les Francs, venus d'Allemagne pendant le IV^e siècle après J.- C. Les Français étaient donc fiers d'être descendus soit des Gallo-Romains, soit des Francs. Les abus de la monarchie, voire des Francs (la noblesse) avaient cependant compliqué les choses. La révolution de 1789 avait mis fin à leur pouvoir, et les nouvelles autorités cherchaient à enraciner l'identité de la France autrement que par l'oppression d'une race par une autre. Étant donné cette division entre peuples en France, surtout au niveau des hiérarchies, il fallait chercher dans un passé antérieur aux conquêtes, afin de trouver des ancêtres « de la souche », si possible.

Avec le rejet de la monarchie il existait en outre un rejet religieux étant donné que l'élite catholique avait exercé son pouvoir d'une manière oppressive. Le nouveau régime se base donc sur un fondement laïc. Nous allons étudier le rôle que jouent les Gaulois dans la recherche des valeurs antérieures à la foi chrétienne, et l'apport des Romains et des Francs. C'est surtout les historiens qui ont contribué à développer le mythe des Gaulois.

2.1. Les origines des Français se trouvent-elles en Bretagne ?

Augustin et Amédée Thierry

Augustin Thierry (1795-1856) et son frère Amédée Thierry (1797-1873) venaient de Bretagne, une région en France qui se distinguait par sa langue et revendiquait par rapport à celle-ci une antériorité culturelle remontant jusqu'aux origines du pays. Est-ce que la Bretagne avait conservé la langue gauloise mieux que les autres provinces de la Gaule préromaine (Guiomar ; 1982, p. 195) ?

Augustin Thierry s'est rendu compte que l'époque gauloise de l'histoire de France manquait dans l'historiographie (Goudineau : 2001, p. 22-23). Dans son article « Quand les bretonistes répudièrent la Gaule », Jean-Yves Guiomar présente les origines que revendiquaient les frères Thierry ainsi que le fondateur de la Société ethnologique de Paris en

1839, William Frederic Edwards. Ils pensaient, comme beaucoup avec eux, que les Celtes d'Angleterre (les Bretons insulaires) venus en Bretagne aux Ve et VIe siècles, avaient les mêmes ancêtres que les Gaulois ; les Kimris, un peuple germanique. L'indice principal qui les amenait à trouver ces liens était la langue (ibid. p. 196 et 198).

Augustin Thierry avait étudié l'historiographie pendant dix ans. Il avait lu *Les Martyrs* de Chateaubriand, lui aussi Breton, et a ainsi été inspiré par le mouvement romantique qui cherchait les origines primitives pour y puiser des valeurs antérieures au christianisme et à l'Ancien Régime. Il n'avait que vingt-cinq ans quand il a publié le texte « Sur la fausse couleur donnée aux premiers temps de l'histoire de France, et la fausseté de la méthode suivie par les historiens modernes », en 1828 (Goudineau 2001. p. 24), où il exigeait qu'on inclue aussi les Gaulois dans la présentation de l'histoire de France. Mais puisqu'il travaillait dans l'enseignement et le journalisme, c'est son frère, Amédée Thierry, qui écrira une œuvre historique qui sera célèbre : *L'histoire des Gaules depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine* (1828). (Ibid. p. 24) Goudineau le juge ainsi en tant qu'historien :

« Amédée Thierry avait lu tous les auteurs anciens, son œuvre peut susciter aujourd'hui encore un grand sentiment d'admiration. Il a collecté les sources, en a vu les difficultés, a réfléchi, proposé des hypothèses. Le digne prédécesseur de Camille Jullian » (ibid. p. 26).

Voici le jugement de Claudine Lacoste sur cet œuvre :

« Cet ouvrage est apparu comme un modèle du genre historique, alliant les rigueurs d'une méthode scientifique aux agréments d'une œuvre littéraire, qui dépasse la froide énumération des faits » (Lacoste ; 1982, p. 204)

Il se base sur les textes anciens, mais aussi sur des traditions orales comme des poèmes, des chansons et des légendes de Bretagne. Il étudie même les données du paysage avant de tirer ses conclusions sur les mœurs et les qualités des Gaulois (Lacoste ; 1982, p. 204). En plus il se base sur la langue. Claudine Lacoste, dans « Les Gaulois d'Amédée Thierry » (ibid. p.205), souligne en effet que : «... c'est sur l'étude des langues que se fonde tout le système historique d'Amédée Thierry ».

2.1.1. L'hypothèse d'une race avec ses traits propres

Contrairement à ses collègues, Amédée Thiery valorise les Gaulois! Au lieu de les considérer comme barbares, en effet, il est à la recherche de ses propres racines et de sa propre « race »

parce qu'il est convaincu qu'ils ont des traits propres à leur race, et un héritage qui a été transmis de génération en génération. Ces traits peuvent se modifier quand différents peuples se mélangent, pense-t-il. Son hypothèse est la suivante : Le côté « gallique » a entraîné le goût pour la chasse, la pêche et le combat tandis que le côté « kimrique » est plutôt une nature vagabonde, nomade et farouche. Le mélange qui s'est fait au VII^e siècle avant J.- C. a donné un peuple robuste à la haute stature, aux yeux bleus, à la chevelure blonde ou châtain, la peau blanche. En plus, ils sont des hommes doués (ibid. p. 206- 207).

La description d'un guerrier gaulois, selon Amédée Thierry :

« Une cuirasse en métal battu, à la manière grecque ou romaine, ou une cotte de maille de fer, d'invention gauloise ; un énorme sabre pendant sur la cuisse droite à des chaînes de fer ou de cuivre, quelquefois à un baudrier tout brillant d'or, d'argent ou de corail ; avec cela le collier, les bracelets, les anneaux d'or autour du bras et du doigt médian ; le pantalon, la soie à carreaux éclatants ou magnifiquement brodée, enfin, de longues moustaches rousses : tel on peut se figurer l'accoutrement du noble Arverne, Éduen ou Biturge au deuxième siècle avant notre ère » (Krzysztof ; 1997, p. 74).

La famille gauloise, telle qu'Amédée Thierry la voit :

« Une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent, mais à côté de cela, une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissante chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit d'excessive vanité » (ibid. p. 75).

2.1.2. L'apport romain : la civilisation

Amédée Thierry valorise l'indépendance gauloise plus que la conquête romaine. Selon lui, les Gaulois n'avaient pas besoin de la civilisation romaine pour progresser. Mais il y a eu, à plusieurs reprises, des invasions menaçantes en Gaule. Il préfère donc l'influence des Romains sur les Gaulois à l'influence germanique. Il accepte que les Gaulois aient été soumis à la civilisation romaine (ibid. p. 76- 77).

2.2. Progrès à travers des brassages

Jules Michelet

L'historien Jules Michelet (1798-1874) était contemporain des frères Thierry. Il a écrit sa première version de *l'Histoire de France* en 1833. Ayant le don de la synthèse (Goudineau ; 2001, p.38- 40), il présente une vision de la France autre que celle d'Amédée Thierry en

exposant son admiration pour César et la civilisation romaine. En ce qui concerne les Gaulois, Michelet estime qu'il fallait « des apports de l'extérieur » pour les former (Krzysztof, 1997, p. 82). Il ne croit pas, en effet, comme le fait Amédée Thierry, que la race gauloise est quelque chose de stable au long des siècles. À son avis, les Gaulois ont, au contraire, eu besoin de mélanges successifs avec d'autres peuples pour progresser, et César a donc bien fait de les conquérir ! Cela vaut aussi pour des conquêtes postérieures, notamment celle des Francs (ibid.). En outre, Michelet traite le nom de Vercingétorix comme un titre de chef, et il l'estime ainsi parce qu'il a plus de fermeté que les autres. Vercingétorix ne sera cependant jamais un héros à ses yeux (Goudineau ; 2001, p. 40).

2.2.1. Les composantes du génie français

Les historiens essayent de déterminer quelles qualités proviennent de quelle race au cours de l'évolution du peuple français. Michelet attribue les premiers pas vers la civilisation aux Kimris, le peuple germanique, introduit dans l'hypothèse de Thierry. Les Kimris ont, selon cette hypothèse, introduit le druidisme aux Gaulois et l'éducation morale et spirituelle dans son sillage. (Croisille, 1982b, p. 213)

« C'est en homme des lumières que Michelet d'abord, partagé qu'il est entre la sympathie qu'il éprouve pour l'élévation spirituelle du druidisme et son apport civilisateur d'une part, et la répugnance que lui inspire d'autre part toute forme de pouvoir théocratique » (ibid.).

Michelet insiste donc sur le fait qu'il y a un héritage celte et civilisateur même avant la conquête romaine. Il a cependant une vision plus large, voire européenne, que le patriotisme d'Amédée Thierry. Croisille, quant à lui, maintient qu'il n'existe ni *une* nation gauloise, ni une continuité nationale, chez Michelet. Le fait qu'il y ait des peuples gaulois qui ont demandé à César de venir les aider pendant la guerre des Gaules, le prouve (Ibid.).

Voilà un résumé critique fait par le baron d'Eckstein sur l'héritage français selon Michelet :

« La pierre fondamentale de tout l'édifice de M. Michelet, c'est que les Celtes forment une race d'hommes privilégiée entre toutes les races humaines, c'est que le génie celtique renferme le plus bel idéal de l'humanité, c'est que les Français tiennent presque tout des Celtes, peu de choses des Romains, et presque rien des Germains. Les Celtes étaient venus trop tôt sur la scène du monde ; ils n'étaient pas assez mûrs pour leur haute destinée, la liberté était chez eux trop impétueuse ; de là, la nécessité de leur conquête par les Romains et par les Germains ; ...Ce que les Celtes ont appris des Romains, c'est l'administration de la cité ; ce qu'ils ont appris des Germains, c'est la discipline militaire : la philosophie, la démocratie et le système d'égalité de la société française actuelle, tout cela est *celte* » (ibid. 217- 218)

Le baron a trouvé ces idées exagérées en 1834. C'est en tout cas cette version qu'on trouve dans les manuels scolaires officiels par la suite, avec l'expression « Nos ancêtres les Gaulois... » (Ibid.).

2.2.2. La vision de la nation française

En ce qui concerne l'histoire de la France, Michelet en avait une vision en 1830 pendant « les trois glorieuses » de la révolution, les 27, 28 et 29 juillet. Il a eu la vision du pays comme une personne qui grandit d'époque en époque. La Gaule indépendante est donc sa naissance, le Moyen Âge est son enfance, les guerres et les révolutions constituent son adolescence. Après la Révolution, la France devient de plus en plus adulte et gagne en maturité (Amalvi ; 2001 p. 15). Il célèbre dès lors les valeurs de la nouvelle République : la liberté, la fraternité et l'égalité. Au lieu de l'ancien système rigide et oppressif, il voit l'âme du pays comme une jeune femme, « toute neuve, toute jeune », (Goudineau ; 2001, p. 35).

2.3. Les vérités historiques face à l'idéologie républicaine

Henri Martin

Henri Martin (1810- 1883), ressentant une forte sympathie pour toutes choses gauloises (ou celtes) que lui ont inspirées les frères Thierry et d'autres historiens, est à la quête des découvertes archéologiques de son temps, notamment celles de Napoléon III, (Mallet ; 1982, p. 231- 234). Les fouilles de l'empereur dans les années 1860 et le musée d'antiquités de Saint-Germain-en-Laye, ainsi que *Les Commentaires* de César sur la conquête romaine, peuvent servir de témoins des tentatives de vérifier les origines gauloises de la France (Krzysztof ; 1997, p. 59). Henri Martin se passionne pour ces vestiges et les attribue tous aux Gaulois, y compris les monuments mégalithiques, jusqu'à la fin des années 1860 (Mallet ; 1982, p. 234).

2.3.1. Une patrie spirituelle et éternelle

Dans ses œuvres historiques sur la France, entamées en 1833 et modifiées ou complétées pendant les quarante années qui suivent, Henri Martin se base sur ses prédécesseurs afin d'expliquer l'histoire de France. Il veut tout rassembler et le présenter de façon cohérente (ibid. p. 231). Ensuite, il lance à son tour une hypothèse sur les Gaulois et leur influence sur l'héritage français. L'idée poursuivie par lui, est celle d'une « patrie spirituelle et éternelle »

fondée sur le génie celtique et transmise de génération en génération (Croisille ; 1982b, p. 216-217). Selon Mallet, Martin cite beaucoup le livre d'Amédée Thierry, surtout sa troisième édition de 1844 (p. 232). Le cadre de son œuvre est d'ailleurs la III^e République, avec un fort patriotisme. Les Gaulois ont gagné de l'importance parmi les Français : Michelet les a décrits en 50 pages en 1834, Henri Martin leur consacre 100 pages en 1833 et 300 pages en 1844 (Krzysztof ; 1997, p. 79). Son *Histoire de France*, savante, compte 17 volumes et sa version populaire compte 7 volumes, en 1867 (Mallet ; 1982, p. 231). Il faut peut-être ajouter que la France a entamé ses fouilles archéologiques assez tardivement par rapport aux autres pays européens. Les fouilles, une fois entamées, suscitent cependant une passion pour le passé « réel » opposé à un passé imaginé. En s'intéressant à l'archéologie et en l'intégrant dans son œuvre, Henri Martin se veut donc scientifique dans son travail d'historien.

2.3.2. Le mythe populaire de Vercingétorix

Quoi qu'il en soit, le patriotisme l'emporte sur la science. Selon Henri Martin, les Gaulois sont virils, généreux, guerriers, mais aussi capables de mener une vie civilisée et religieuse sans les Romains (ibid. p. 235). Le druidisme est, à son avis, fondé sur la liberté et l'individualité, et il le présente comme un système tolérant (ibid. p. 236), des qualités qui vont très bien avec l'idéologie républicaine ! Aussi est-il l'historien qui a influencé le plus les gravures représentant les Gaulois :

« Ainsi, dans cette étude iconographique, les Gaulois sont toujours présentés à leur avantage : à la ville, à la campagne, à la guerre. Ils laissent l'image d'un peuple ancien, rustique mais héroïque dont on peut se demander pourquoi il a pu être vaincu. Enfin, ces gravures montrent la supériorité morale des Gaulois : religieux, mais aussi, profondément solidaires, ayant le sens de l'honneur, car il ne fait aucun doute pour le lecteur que César aurait dû gracier Vercingétorix » (ibid. p. 240)

Mallet souligne d'ailleurs que c'est Henri Martin qui est le véritable créateur du mythe gaulois contemporain (ibid. p. 241). Vercingétorix doit à ce dernier, et son *Histoire de France de 1867*, sa position de « grand homme » dans le panthéon républicain, et héros privilégié pendant la III^e République :

« Cinquante ans plus tard, Henri Martin comptait dix fois plus de lecteurs que Michelet ! Pour l'époque gauloise, son *Histoire de France* a popularisé les thèses de Thierry, l'un et l'autre contribuant à leur succès mutuel, plaçant les Gaulois sur le devant de la scène avec, à leur tête, un jeune chef éblouissant au destin tragique » (Goudineau ; 2001, p. 47).

2.4. Vercingétorix comme chef militaire après la défaite de 1870

Camille Jullian

Selon Goudineau, Amédée Thierry était le digne prédécesseur de Camille Jullian (1859- 1933) parce que les deux excellent en ce qui concerne leur méthode de déduction. D'un côté, Amédée Thierry a construit « la légende » de Vercingétorix et de ses parents, de l'autre, Camille Jullian a fait paraître les Gaulois en tant que peuple réel. Goudineau reconnaît le talent littéraire de Jullian dans *Vercingétorix*, écrit en 1901 à travers son don du récit, son art du tableau et sa variété du style, dissimulant la richesse de la documentation (Goudineau ; 2001, 150). Camille Jullian est toutefois un érudit ! Après la défaite de 1870 et pendant les décennies qui suivent, il présente, à partir du récit de César, à ses contemporains un Vercingétorix plus crédible que jamais, mais en lui procurant une « logique » :

« Jullian a donné à Vercingétorix la logique qu'il manquait : celle d'un « civilisé » habité d'une passion, d'une vision d'avenir, et jetant toutes ses forces (en vain) pour les faire triompher » (ibid. 163).

Ce qui plus est, c'est que le héros Vercingétorix naîtra à une époque où la France a besoin de quelqu'un pour l'encourager. Paul Gerbod constate le rôle significatif que joue Camille Jullian pour faire progresser la recherche scientifique relative à la Gaule indépendante et gallo-romaine (Gerbod ; 1982, p. 370). Jullian a œuvré en tant que professeur d'histoire à l'université de Bordeaux où il avait une chaire d'histoire, et au collège de France (Amalvi ; 2001b). Il est présenté comme : « spécialiste de la vulgarisation scientifique », avec entre autres son livre sur *Vercingétorix* (1901) et *L'histoire de la Gaule* en 1909,.

2.4.1. Vercingétorix : le chef militaire idéal

Tout au long de son récit sur Vercingétorix, Jullian compare des personnages historiques et des événements importants similaires à ce qui se passe en Gaule. Ayant suivi le récit de César de près, il décrit avec beaucoup de détails la topographie, la chronologie de la guerre des Gaules ainsi que les tribus gauloises et leurs mœurs. Il commente aussi les choix stratégiques des protagonistes. Paul-Marie Duval, qui a écrit la préface de *Vercingétorix* dans l'édition de 1967, montre en outre que « [...] ce que les textes ne disent pas, Jullian le demande à l'analyse psychologique, et là, s'exercent la vertu singulière de son intuition, la rare perfection de son métier d'historien » (Jullian ; 1967, p. 32). Quelques exemples des traits de Vercingétorix et de la méthode de Jullian:

Vercingétorix doit rassembler les Gaulois en conseil de guerre :

« Vercingétorix n'arrivait à gouverner qu'en mêlant l'astuce et l'éloquence. L'art oratoire fut un des éléments de sa puissance. » (Ibid. p. 121)

« Tous ces éléments d'action et d'influence dont fut faite l'autorité de Vercingétorix, la diplomatie, la dureté du commandement, l'éloquence, la netteté de la décision, nous les connaissons par le livre de Jules César. Mais n'eut-il pas pris sur les hommes par d'autres moyens, que César passe sous silence ? N'a-t-il pas eu recours au principal ressort qui les faisait alors obéir, la crainte de la divinité ? (Note en bas de la page : « Ce développement est un exemple typique de la méthode intuitive de Jullian, appliquée ici avec autant de prudence que de vraisemblance ») Jullian poursuit d'ailleurs en comparant avec d'autres chefs et leur appui des dieux. (Ibid. p. 123)

Vercingétorix, après la défaite à Avaricum :

« Au matin, Vercingétorix convoqua son conseil. Il y arriva aussi calme qu'après une victoire, passant comme à l'ordinaire sous les yeux de tous, et ses regards ne fuyant pas les regards de la foule. Les Gaulois aimèrent tout d'abord cette paisible bravade. Et quand il parla ensuite devant les chefs, son langage ne démentit pas l'assurance de son allure. » « [...] il lança ses auditeurs dans l'espérance : » (ibid. p. 176).

Vercingétorix enfermé à Alésia :

« Mais Vercingétorix retrouvait, dans ces moments de danger, ces décisions rapides et sûres qui faisaient alors de lui l'égal de César. » (Il appelle au secours les réserves d'hommes en Gaule) (Ibid. p. 244).

La reddition :

« L'air farouche, la stature superbe, le corps étincelant d'or, d'argent et d'émail, il dut paraître plus grand qu'un être humain, auguste comme un héros : tel que se montra Decius, lorsque, se dévouant aux dieux pour sauver ses légions, il s'était précipité à cheval au travers des rangs ennemis » (Note : « Decius Mus se dévoua pour assurer la victoire à son armée sur les Samnites, en 340 av. J.-C. ») (ibid. p. 280)

Les fouilles de Napoléon III, ainsi que des œuvres littéraires qui évoquent le héros ont apporté une authenticité au personnage de Vercingétorix et à ses contemporains. Par exemple, en 1903, on dresse une statue du chef arverne à Clermont-Ferrand (Alésia). Tous ces aspects témoignent du nationalisme du temps et du recours aux héros pour redresser le moral du peuple. A travers son érudition et même en allant au-delà de sa formation scientifique, Camille Jullian s'est aussi montré prêt à travailler à des fins nationalistes. (Gerbod ; 1982, p. 370 et 373). Sa présentation de Vercingétorix révèle les idéaux d'un chef militaire, semble-t-il, parce que Camille Jullian ne manque, en effet, pas d'admirer César pour son génie dans ce même domaine (Jullian ; 1967, p. 298).

2.5. Le redressement du pays

Napoléon III veut faire de la France un empire. Son admiration pour Jules César l'a poussé à entamer des fouilles à Alésia, parce qu'il cherche à vérifier le récit de l'empereur romain et à promouvoir le progrès civilisateur que ce dernier a mis en place. Pour Napoléon III, la grandeur de la France et la gloire de sa propre personne servent de motivation. Suit cependant la défaite qui entraîne la perte de l'Alsace-Lorraine en 1870, dont les Français ne reviennent pas. S'ils ont admiré Napoléon en tant que chef militaire, ils n'hésitent pas à le détester au moment du désastre. De nouveau, comme sous l'Ancien Régime, ils se sentent trahis par un souverain qui a surtout cherché sa propre gloire au détriment de la patrie (Paradis ; 2008, p. 48-49. Lettre de Jules Favre aux citoyens assiégés de Paris, le 21 septembre 1870). Suzanne Citron, par contre, constate qu'on avait le sentiment que les guerres de Napoléon étaient légitimes quand elles ont été gagnées, mais « contestables » lorsqu'elles sont perdues (Citron ; 1989, p. 54).

2.5.1. Les vaincus à Alésia et les vaincus à Sedan

On cherche toutefois à quoi est due une telle défaite. Les dirigeants pensent que la nation française a été vaincue par faiblesse de leur part. L'ennemi s'est, en effet, montré plus fort, plus discipliné, mieux préparé et mieux armé. Si Napoléon était un génie militaire, la faute serait forcément celle de ses sujets ? Ils se trouvaient dans le même malheur que les Gaulois. Ces derniers avaient perdu à Alésia par manque d'union et de discipline ! La défaite de Sedan a donc été fatale à l'estime des Français pour les Gaulois, selon Christian Amalvi :

« Les vaincus de Sedan sont invités à imiter les vaincus d'Alésia et à se mettre promptement à l'école de Rome, symbole d'ordre, de rationalité, de progrès scientifique, de civilisation durable et créatrice » (Amalvi ; 1988, p. 59-60)

Ernest Lavis, le grand pédagogue, (voir chapitre 4 sur l'enseignement secondaire) introduira le système pédagogique allemand en France à partir des années 1880. Il pense que la formation intellectuelle et unie sera essentielle dans le redressement du pays. C'est un enseignement plus scientifique, mais aussi plus libre et intéressant qu'en France en ce qui concerne les choix du cours et la flexibilité au niveau des examens.

2.5.2. Le sacrifice pour la patrie

En outre, la France n'est plus une monarchie qui peut faire appel à Dieu. Le nouveau régime séculaire doit donc se redresser par ses propres moyens, et au lieu de parler de la mission sacrée de servir Dieu pour le bien de leur pays, les dirigeants de la IIIe République doivent maintenant s'appuyer davantage sur l'amour de la patrie et la volonté des citoyens de se sacrifier pour elle.

On a déjà vu l'image qu'a donnée Jules Michelet de la France comme une jeune femme. Cette image reste centrale sous la IIIe République (Citron ; 1989, pp. 18 et 23), et on parle désormais de cette « âme de la patrie » qu'il faut défendre. (cf. Marianne, qui incarne la République). Elle a été attaquée, elle a perdu deux parties de son corps (l'Alsace-Lorraine), elle souffre. Selon Suzanne Citron, Michelet est à la fois romantique et religieux dans sa vision de la France et par rapport au sacrifice qu'elle mérite. Il « laïcise » la passion du Christ et sa mort sur la Croix afin de vanter aussi les héros qui se sacrifient pour leur patrie (p. 21). Elle souligne que Michelet « attribue au sacrifice une importance religieuse décisive » (ibid.).

On ne manque pas d'évoquer les héros qui l'ont défendue dans le passé. Le mythe de Vercingétorix prend ainsi de l'ampleur. Il sera le héros principal parce qu'il représente un Gaulois qui a lutté contre l'envahisseur.

2.5.3. La formation d'une génération de soldats par l'école

Jules Ferry (1832- 1893) et Ernest Lavisse (1842- 1922), les responsables de l'enseignement à l'époque, ont compris le rôle pivot de la formation de la jeunesse. Obligatoire, gratuit et laïc, l'enseignement de la IIIe République a privilégié l'histoire. L'école est aussi devenue un outil efficace de propagande militaire :

« La volonté de faire de tous les Français des citoyens conscients, puisant dans le souvenir du passé des raisons de vivre ensemble, capables de substituer le bulletin de vote à la barricade, à la pique et au fusil, devient après 1871, un leitmotiv partagé par les élites. » (Amalvi ; 2001, p. 11).

Ernest Lavisse était conscient qu'il fallait sacrifier une génération entière à la patrie. Albert Malet, comme nous verrons plus tard, servira d'exemple. De surcroît, les dirigeants républicains s'investissent, dans une mission sacrée dans le monde :

« La France, soldat de Dieu jadis, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal ». Ces mots de Clemenceau résument l'histoire de France telle que la République l'entend » (Citron ; 1989, p. 23).

2.7. Conclusion

Comme nous venons de le voir, un nouveau mythe est né en France après la Révolution. Un groupe d'intellectuels, antimonarchiste et anticatholique a introduit les Gaulois comme les ancêtres des Français. Le mythe gaulois relève également d'un mouvement romantique de recherche des ancêtres. La contribution des frères Thierry a été de relier la tradition bretonne aux origines préromaines à travers la langue celte et les anciennes légendes et chansons. Ils ont en outre eu la volonté de ne pas regarder les ancêtres gaulois comme des barbares mais par contre les qualifier en tant que race.

Michelet, à son tour, pense que les Gaulois ont profité du brassage avec d'autres peuples, et que la conquête romaine a été nécessaire. Nul ne doute, en effet, que l'empire romain ait civilisé la Gaule, mais Henri Martin, au moins, pense que les Gaulois auraient pu se développer par leurs propres moyens. Parmi les Français du XIXe siècle, c'est surtout face aux envahisseurs prussiens que l'indépendance gauloise (préromaine) a gagné de l'importance lorsqu'il s'agit de la défense de la patrie. C'est cependant Vercingétorix qui sert d'idéal. Quant aux « Gaulois », ils devront savoir s'unir !

On trouve d'ailleurs un débat entre historiens sur la culture gauloise. Quel a été le rôle des druides ? Ont-ils apporté une formation morale et religieuse à leurs contemporains, comme le croient la plupart d'entre eux, ou se sont-ils occupés du magique et des sacrifices humains, comme le dit César dans ses *Commentaires* ?

Nous avons vu l'influence des fouilles commencées par Napoléon III. Parmi les Français est née une passion pour les vestiges de leur passé, non seulement dans des textes anciens, mais sous leurs pieds. Reste à savoir comment interpréter ces découvertes et quelles conclusions tirer. Quoi qu'il en soit, il y a des statues et des monuments dressés à Gergovie et à Alésia afin de témoigner de ce passé retrouvé.

Nous verrons plus tard que le passé gaulois servira de mythe fondateur du peuple français. Selon ce mythe, une évolution du peuple gaulois a abouti au génie français, voire la

race française. Le but d'un tel mythe est d'unir le peuple, qui reste en effet divisé après la Révolution.

En plus, nous verrons que les frontières décrites par César définiront dès lors les frontières naturelles du territoire français dans la propagande officielle. La perte de l'Alsace-Lorraine entraînera ainsi une propagande afin qu'on ait une revanche dans l'avenir. Pour tous les Français de la IIIe République il s'agira désormais de se montrer dignes de lutter pour le territoire de la patrie en suivant l'exemple de Vercingétorix, décrit et expliqué à merveille par Jullian.

Chapitre 3: L'enseignement primaire

3. Introduction

Sous la III^e République, l'enseignement républicain et laïc est caractérisé par le patriotisme. Nous allons voir dans *Le tour de la France par deux enfants* qu'on emploie le mythe des Gaulois et de Vercingétorix à cette fin. De plus, nous verrons que les lois sur l'instruction publique penchaient déjà vers le patriotisme au moment où Ernest Lavis, « l'instituteur national » pendant la III^e République, commençait son travail. Malgré cette valeur unanime, il ne va cependant pas de soi sur quelle base la fonder : Les vaillants Gaulois, ou les Romains qui ont su construire une civilisation ? De surcroît, il y a toujours les écoles privées, à savoir les écoles catholiques, dans lesquelles ni les Gaulois ni les Gallo-romains ne sont valorisés, mais les rois chrétiens et la monarchie.

L'enseignement de l'histoire, qui est quelquefois contradictoire et compliqué dans sa manière d'expliquer la défaite des Gaulois à Alésia, est imposé à tous les niveaux dès 1867. Ceci ne manque pas de se heurter à l'opposition d'un certain nombre d'instituteurs, mais le régime de la III^e République peine à faire valoir ses propres idéaux démocratiques, puisque les dirigeants politiques ont une propagande à diffuser, notamment en ce qui concerne le patriotisme et le devoir de défendre le territoire français. Cette propagande est répétée dès l'enfance jusqu'à l'adolescence, à travers, par exemple, une certaine image de Vercingétorix et de tous les chefs militaires, et va ainsi influencer plusieurs générations.

3.1. Le fil conducteur de l'enseignement : le patriotisme

Jean Leduc présente dans son article « L'école des Hussards noirs et la République des professeurs d'histoire » (Leduc ; 2005, p. 303-311) les instructions qui précèdent celles d'Ernest Lavis (1842-1922). Dès 1791, Talleyrand a souligné qu'il fallait enseigner l'histoire à travers des exemples de sorte qu'on puisse transmettre aux élèves un système moral. Environ quarante ans plus tard, en 1833, François Guizot (1787-1874) appelle les instituteurs à y maintenir l'aspect politique. Selon sa vision il fallait : « [...] faire rentrer la vieille France dans la mémoire et dans l'intelligence des générations nouvelles » pour qu'elles soient rendues conscientes de l'identité collective. Puis les dirigeants politiques s'attendent à ce que chaque génération contribue au progrès de son pays à l'instar de cette tradition (Ibid. p.

304). À partir du Second Empire, le ministre de l'instruction publique jusqu'en 1856, Hippolyte Fortoul (1811-1856) s'exprime ainsi en ce qui concerne les lycéens : Il faut enseigner « [...] avec un sentiment naturel de préférence [...] » pour qu'ils trouvent un « aliment à leur patriotisme » (Ibid.). Enfin, le ministre de l'Instruction publique jusqu'en 1869, Victor Duruy (1811-1894) parle de « [...] l'honneur et l'intérêt du pays au-delà de toutes les questions » (Ibid.) Après 1870, le principe de Lavissee est le suivant :

« [...] si l'écolier n'emporte pas avec lui le vivant souvenir de nos gloires nationales [...], s'il ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son drapeau, l'instituteur aura perdu son temps » (Ibid.)

Jean Leduc montre en outre que la plupart des manuels, laïcs et catholiques, sont unanimes en ce qui concerne l'importance du passé de la France et l'attente que chaque génération contribue à son progrès dans l'avenir (Ibid.)

3.2. Le contenu de l'enseignement : des personnages fondateurs

La contribution de Lavissee et de « son ministre » Jules Ferry (1832-1893) est surtout d'introduire des héros et des grands hommes de l'ancienne monarchie et de la jeune république pour qu'une gamme de vertus essentielles serve d'exemple (Amalvi ; 2001, p. 14). Jules Michelet avait parlé du pays comme d'une jeune femme qui grandit, et dont le parcours vers un âge mûr a trouvé son expression à travers ces hommes fondateurs. Lavissee a emprunté cette vision romantique du passé en présentant les hommes et les femmes illustres en tant que représentants (ou « incarnations ») de la France dans ses manuels scolaires (Ibid. p. 15). D'après Leduc (p. 305), les héros sont regroupés de la manière suivante: ceux qui ont maintenu ou restauré l'unité de la nation, ceux qui se sont distingués par une bonne gestion et ceux qui ont fait rayonner la France dans le monde.

3.3. Des livres de vulgarisation

Pendant la première moitié du XIXe siècle, les manuels scolaires étaient surtout lus par les élites bourgeoises dans les collèges et les lycées (Amalvi ; 2001, p. 21). Il y avait cependant des livres supplémentaires publiés par les bibliothèques scolaires, comme le livre *Morale en action*, considéré comme un classique jusqu'à la parution du *Livre d'or de la Patrie* après 1870. Ce dernier était un véritable livre de propagande dans le sens qu'il introduit un panthéon de personnages républicains qui ont contribué à la gloire de la patrie. En plus il y avait *Héros et martyrs de la liberté* où apparaît Vercingétorix, ainsi que des biographies des

grands hommes parmi lesquelles nous en trouvons aussi une consacrée au chef gaulois (Ibid. p. 22-23), et *Le tour de la France par deux enfants*.

3.3.1. Le Tour de la France par deux enfants

Ce livre scolaire a connu un succès énorme. Écrit par Mme Fouillée sous le pseudonyme G. Bruno, l'ouvrage est paru en 1877 (Leduc, 2005, p. 308), et sera édité pour la trois cent trente-huitième fois en 1907, et aura atteint plus de sept millions d'exemplaires en 1913, selon Goudineau. Deux frères, orphelins, vont rejoindre leur oncle après un voyage long et laborieux, mais aussi instructif et réussi, puisqu'ils ont su trouver de bons amis tout au long du chemin. A la fin de l'histoire, les trois compagnons de voyage s'installent avec des amis dans une ferme. Les deux frères, ayant dû fuir Phalsbourg en Lorraine après la guerre de 1870, sont tout heureux d'avoir atteint leur but ; rester Français et habiter en France (Bruno ; 1907, p. 297).

Avant d'aborder le rôle attribué aux Gaulois et à Vercingétorix dans cet ouvrage, qui est d'ailleurs admirablement instructif et intéressant, nous verrons à quel point la valeur de « l'amour de la patrie » et le souci d'être « digne de la patrie » se présentent au lecteur :

Avant le mont Blanc :

« N'oublie jamais non plus, mon petit Julien, ajouta André d'une voix plus sérieuse, notre émotion et notre promesse en mettant le pied sur cette terre tant désirée. »

« Oui, André, je me souviendrai, dit le petit garçon d'un ton ferme. Je me souviendrai toujours !... Nous avons promis d'être dignes de la France. Cette promesse, je la tiendrai.» (Bruno ; 1907, p. 87).

Une femme, en apprenant que Julien est orphelin venant de Lorraine, lui donne un livre :

« Tenez, mon enfant, lui dit-elle, je vous donne ce livre : Il parle de la France que vous aimez et des grands hommes qu'elle a produits. Lisez-le ; il est à votre portée, il y a des histoires et des images qui vous instruiront et vous donneront, à vous aussi, l'envie d'être un jour utile à votre patrie » (Ibid. p. 102).

En voyage :

« André, voilà que j'ai de la peine, à présent, d'être toujours en voyage. »

« Du courage, mon Julien, lui dit-il. Tu sais bien que nous faisons la volonté de notre père, que nous faisons notre devoir, que nous voulons rejoindre notre oncle et rester Français, coûte que coûte » (Ibid. p. 159).

En lisant l'histoire de Bayard ; « Une des gloires de la chevalerie française » :

« [...], nous ne sommes que de pauvres enfants, c'est vrai, mais néanmoins nous pouvons prendre ensemble la résolution d'être toujours courageux nous aussi et d'aimer, comme le grand Bayard, notre chère France par-dessus toutes choses » (Ibid. p. 174).

Chapitre LXXVI, sous-titré : « Ayons tous un même cœur pour aimer la France » (Ibid. p. 187).

« David d'Angers avait un amour ardent pour la patrie française, et c'est cet amour qui inspira son génie : il consacra son art et sa vie à faire les statues de la plupart des grands hommes qui ont illustré la France » (Ibid. p. 236).

Le père Guillaume :

« Eh bien, petit, la France est ce jardin. Ses provinces sont comme des fleurs de toute sorte entre lesquelles il est difficile de choisir, mais dont la réunion forme le plus beau pays, le plus doux à habiter, notre patrie bien-aimé. Et maintenant n'oublions pas que c'est sur notre travail à tous, sur notre intelligence et notre honnêteté que repose l'avenir de cette patrie » (Ibid. p. 242).

L'oncle Volden :

« [...] il n'y a qu'une chose à faire : que chacun des enfants de la patrie s'efforce d'être le meilleur possible ; alors la France sera aimée autant qu'admiration par toute la terre » (Ibid. p. 297).

Lorsqu'André et Julien parcourent la France, ils ne trouvent que la beauté, des industries magnifiques de toute sorte et une richesse en ce qui concerne les produits. Il est vrai qu'ils sont tombés sur un homme ivre, une fois, ainsi qu'un groupe de marins « chacun pour soi » lors d'un naufrage, mais la France fourmille d'hommes et de femmes illustres et laborieux.

3.3.1. Les Gaulois

Les Gaulois, quant à eux (Ibid. p. 132-136), sont présentés comme demi-sauvages, mais ils n'en ont à peine l'air, sauf le fait qu'ils sacrifient quelquefois leurs victimes pour plaire à leurs dieux. Le récit laisse l'impression qu'il s'agit d'**un** peuple qui habite **une** patrie, la France d'autrefois. Des conflits ne sont jamais évoqués. Leur apparence correspond à la description d'Henri Martin (le mythe populaire). Quant à leur bravoure, même les femmes avec leurs enfants partent à la guerre avec leurs hommes. Les Gaulois « riaient à la mort » et « se préparaient pour le combat comme pour une fête ». La liberté est chez eux une valeur essentielle. Même s'ils ont perdu, ils ont eu raison de perdre, puisqu'ils ont eu des ennemis vraiment supérieurs ;

« Nos pères se défendaient vaillamment, si vaillamment que les armées de César, composées des meilleurs soldats du monde, furent sept ans avant de surmonter notre patrie » (Ibid. p. 133).

Si les Romains ont apporté quelque chose à la Gaule vaincue, ce n'est jamais mentionné dans ce livre scolaire. (Voir par exemple l'arène à Nîmes p. 193 qui est un des « magnifiques monuments **d'autrefois** » - c'est moi qui souligne).

3.3.2. Vercingétorix et son combat contre César

Ce héros ne laisse rien à désirer, semble-t-il, en tant que chef militaire. Les clichés sont les suivants (Ibid. p. 133-135) :

Par son éloquence, il sait convaincre ses compatriotes et les encourager à ce qu'ils tiennent ferme jusqu'au bout contre l'envahisseur romain. Le moment de la défaite venue, Vercingétorix lui-même, se livre courageusement à César. Il montre son héroïsme par le mépris de la mort en allant se livrer vêtu « de sa plus riche armure ». Il est beau, fier et d'une énergie impressionnante.

Après avoir été prisonnier pendant six ans à Rome : « Puis, César, comme s'il redoutait encore son rival vaincu, le fit étrangler. »

3.4. Vercingétorix : premier héros national

Vercingétorix a trouvé son rôle en tant que héros national déjà avant la défaite de 1870 (Amalvi ; 1982 : p. 350). Il est vrai que l'histoire reste facultative à l'école primaire publique jusqu'à la loi Duruy en 1867, mais la ville de Paris a déjà inclus l'ancienne Gaule dans son programme scolaire en 1868. Grâce aux fouilles à Alésia et la statue de Vercingétorix dressée sur ce site, ce héros a gagné sa place de choix. Son importance va croître sous la IIIe République. Il représente les trois caractéristiques essentielles : « Incarner ou favoriser l'unité nationale », « se sacrifier pour la patrie » et « être transfiguré en représentant exemplaire », c'est-à-dire statue (Ibid. p. 351).

Vercingétorix : « Je veux - dit-t-il bien des fois - faire de nos peuplades une nation compacte. Lorsque les Gaulois seront unis, l'univers entier ne pourra leur résister » (Ibid.)

Amalvi explique comment Vercingétorix est devenu un chef militaire exemplaire ainsi :

« [...] par sa résistance désespérée à l'envahisseur, il préfigure l'action des soldats de l'An II et de Gambetta ; par son sacrifice, il mérite d'être associé au souvenir de l'autre martyr »

du patriotisme, Jeanne la bonne Lorraine ; enfin son exil rigoureux en terre étrangère l'apparente à Napoléon, le reclus de Sainte-Hélène » (ibid.)

Nous venons de voir comment ce héros résume toutes les évolutions futures de la France. Il se montre comme un chef capable d'unir et de diriger le peuple vers le salut de la patrie (Ibid. p. 352).

Nous n'aborderons que brièvement ce que pensent de Vercingétorix les catholiques dans les écoles privées. Pour eux, il n'est qu'un « symbole d'une France païenne sans Dieu » et « [...] d'une nation démocratique sans roi [...] » (Amalvi ; 2001, p. 45). Lorsque la France a gagné la Grande Guerre, Vercingétorix n'est plus un héros partisan – il est devenu un héros national (Amalvi ; 1982, p. 353).

3.5. Les manuels scolaires ; *Le petit Lavisse*

Les sentiments vis-à-vis des Gaulois ne sont pas unanimes, même parmi les républicains. Lavisse préfère en effet la société telle qu'elle est devenue sous les Romains, ce qu'il montre en n'attribuant pas une image flatteuse à la Gaule indépendante dans son manuel scolaire *Le Petit Lavisse*, publié en 1884 pour l'école primaire (Goudineau 2001, p. 136). Dans ce manuel les défauts des Gaulois sont montrés exprès et Vercingétorix n'occupe plus qu'une ligne ou deux. Lavisse a, paraît-il, hâte d'en venir aux avantages donnés à la Gaule par les Romains. Il caractérise les Gaulois comme de petits peuples qui se battent souvent, de mauvais agriculteurs, ayant une religion cruelle avec sacrifices humains, de grands batailleurs sans discipline, susceptibles de découragement. Étant divisés, ils ne pouvaient pas l'emporter sur César (Ibid. p. 139-141). Par contre, nous voyons ce que la Gaule doit aux Romains :

« Avant les Romains, les Gaulois habitaient de pauvres villages, composés de huttes en terre ; ils vivaient grossièrement. Au temps des Romains de belles villes furent bâties, avec des monuments, dont plusieurs existent encore. Les riches Gaulois habitèrent de belles maisons élégantes. Ils étaient instruits. C'est au temps des Romains que la Gaule se convertit au Christianisme (Ibid.).

Afin d'éclairer à quel point les pédagogues estiment la contribution des Romains au nom du progrès, citons aussi le manuel *Gaithier-Deschamps* (Amalvi ; 1988, p. 63-64) :

Les forêts impénétrables sont remplacées par des plaines fertiles, Le marais devient des champs labourés. Le sentier est remplacé par des routes pavées. Au lieu du village il y aura la cité. Le dolmen est modifié au monument public. Les Gaulois habitent la maison de pierre, quittant la hutte. Ils portent la toge et ne portent plus les peaux de bêtes. Ils portent également des

coiffures rases à la place des cheveux hirsutes. De surcroît, les pédagogues de la III^e République vont jusqu'à opposer le citoyen **civilisé** au paysan **rustre** et à comparer la vie moderne à la civilisation romaine (Ibid.).

3.6. Gaulois ou Gallo-Romain ?

Il faut donc constater, dans un premier temps, qu'il existait une Gaule idéale dans les manuels (ou livres de vulgarisation) de l'enseignement primaire, celle des Gaulois du *Tour de la France par deux enfants* de Mme Fouillée. Goudineau note ainsi comment le livre de Mme Fouillée se distingue de celui de Lavisse:

« Lavisse, au fond, ne croit guère au héros gaulois. Il faut un (ou plutôt : une) non-universitaire pour établir un pont entre l'enseignement et les images dont se nourrissait le grand public » (Goudineau ; 2001, p. 146).

Pour Lavisse et les dirigeants républicains, la Gaule indépendante a valeur grâce à ses **frontières naturelles**, c'est-à-dire avec l'Alsace -Lorraine. Suzanne Citron rappelle en effet qu'on parle en conséquence d'une Gaule idéale d'un côté et d'une Gaule misérable et sauvage de l'autre (Citron ; 1989 p. 24). Nous rencontrons donc cette Gaule sauvage et misérable dans le *Petit Lavisse*.

Lavisse, comme nous l'avons déjà dit, a fait des études en Allemagne pour mieux comprendre comment rattraper le retard sur ses voisins modernes (Goudineau ; 2001, p. 132). Il trouve chez l'ennemi les mêmes valeurs qu'avaient les anciens Romains lorsqu'ils ont civilisé la Gaule : l'ordre, la discipline, et un système politique centralisé. Il voit le système d'enseignement unitaire et attirant (au niveau universitaire) en Allemagne fondé sur une méthode scientifique. Il pense par la suite que les Allemands ont su se forger une âme ferme et patriote, voire militaire, à travers cette instruction (Goudineau ; 2001, p. 131- 134 et Gérard ; 2005, p. 272- 273). Il ne trouve donc rien à admirer chez les Gaulois, mais cherche à faire promouvoir les valeurs des Allemands, en vantant les anciens Romains, eux aussi dotés des mêmes valeurs :

« Derrière l'image tutélaire de Rome se profile donc, jusqu'au bout, celle du conquérant. Mais d'un conquérant irrésistible, qui incarne beaucoup plus que la force : L'intelligence rationnelle, la civilisation, la loi du Progrès, en définitive. C'est à ces idoles modernes qu'est sacrifiée, d'un cœur apparemment léger, **l'antiquité indépendante nationale** : idole de l'unité (qui exige des institutions centralisées), idole de l'eurocentrisme (la civilisation gréco-latine), idole du finalisme historique (la violence de la conquête nécessaire au Progrès » (Gérard ; 1982, p. 362).

Lavisse vise ainsi à agir de sorte que la France puisse se redresser après la défaite de 1871.

3.6.1. Comment unir des intérêts contradictoires ?

Dans l'enseignement primaire, on a évidemment peiné à expliquer aux élèves comment valoriser à la fois la résistance de Vercingétorix et la conquête romaine. Il semble qu'on ait dû expliquer aux élèves une contradiction apparente : Par sa reddition, une fois vaincu, Vercingétorix a évité d'être un vrai vaincu. Il s'est soumis à César par son propre choix. La colonisation de la Gaule qui en a résulté a donc été « pacifique et consentie » (Amalvi ; 1982, p. 354). Goudineau (2001, p.184-185) constate que beaucoup d'instituteurs se sont opposés à l'obligation d'enseigner aux élèves cette idée diffuse.

Pour compliquer les choses davantage il faut peut-être noter que les rapports avec les Romains ont, à leur tour, connu une évolution. Pour en donner un exemple : Le sentiment établi en France avant la colonisation de l'Algérie, était que l'ancienne Gaule avait été sous « le joug romain ». Après que la France elle-même est devenue un État colonisateur, les pédagogues commencent plutôt à parler du progrès apporté aux colonisés par les colonisateurs. Autrement dit, les anciens Gaulois ont profité du brassage des Gaulois et des Romains autrefois, comme les Algériens vont le faire par rapport à la culture française plus tard (dans les années 1880) (Amalvi ; 1982, 355). Il est donc possible de constater que l'enseignement n'est pas le seul élément à se modifier, les sentiments le font aussi.

3.7. Conclusion

Qu'on préfère la Gaule préromaine ou la Gaule romaine ; les deux mentalités relèvent néanmoins du patriotisme. Les uns valorisent les Gaulois pour qu'on voie que l'âme d'une nation n'est pas détruite par la défaite militaire. Les Français peuvent donc se redresser après le désastre de 1870-71 (Croisille ; 1982a, p. 329), les autres pensent que on peut redresser le pays par la voie du progrès.

C'est donc une tâche à la fois douloureuse et difficile qu'entament les dirigeants de la IIIe République. La France a été humiliée et mutilée à la suite de la guerre franco-prussienne et personne n'est prêt à accepter une telle situation. Les dirigeants républicains cherchent alors la revanche (Levillain/Riemenschneider ; 1990a, p. XVI). En même temps, il fallait qu'on parvienne à unir les Français pour qu'on ne retombe pas dans une guerre civile, après La

Commune (ibid.). Nous comprenons pourquoi les élites républicaines ont choisi de transmettre un patriotisme ardent à travers l'enseignement.

Dans l'école primaire ce sont Vercingétorix et Jeanne d'Arc et d'autres héros qui s'imposent aux élèves. Dans les lycées, les élèves sont invités à se mettre dans le sillage des grands hommes de la patrie, dont nous verrons plus tard quelques exemples. Ils sont également invités à se mettre à la hauteur de la civilisation romaine (Goudieau ; 2001, p. 146).

Pour appuyer les idées, il y a la répétition. Jean Leduc (p. 304) souligne ce fait en constatant qu'il existe une continuité entre les manuels du primaire et ceux de l'enseignement secondaire :

« Implicitement suggérée dans les manuels du secondaire, la morale de l'histoire est souvent explicitement tirée dans ceux du primaire sous forme de jugements ou de maximes ».

« [...] on révise, au cours supérieur, une histoire de France que l'on a déjà abordée au cours préparatoire puis approfondie au cours élémentaire et moyen. Comme le dit Gréard, directeur de l'enseignement primaire de la Seine : **Il est nécessaire que l'enfant repasse incessamment sur les mêmes traces**» (Ibid. p. 312).

Enfants, réfléchissez en votre cœur, et demandez-vous lequel de ces deux hommes, dans cette lutte, fut le plus grand.

Laquelle voudriez-vous avoir en vous, de l'âme héroïque du jeune Gaulois, défenseur de vos ancêtres, ou de l'âme ambitieuse et insensible du conquérant romain ?

Le tour de la France par deux enfants, p. 136.

Chapitre 4: L'enseignement secondaire par Albert Malet

4. Introduction

Nous traiterons dans ce chapitre la vie d'Albert Malet et son manuel scolaire sur l'Antiquité en nous appuyant sur la thèse de doctorat de Bernard Icard de 1979. Pour notre thème, Vercingétorix et les Gaulois, nous nous baserons sur le manuel de 1917 puisque c'est l'édition la plus ancienne que nous avons pu trouver. L'édition de 1919, tout à fait pareille, est sa dernière parce que Malet est mort pendant la première guerre mondiale. Il y a, en effet, une possibilité que son collaborateur Charles Maquet, ait modifié le contenu de ce manuel après la disparition de Malet. Jules Isaac, qui prend le relais en tant qu'auteur des manuels après la guerre, sera présenté dans le chapitre suivant. Ici, nous allons voir qu'Albert Malet a œuvré pour que la jeunesse française soit prête à participer à la revanche afin de reprendre l'Alsace-Lorraine, perdue pendant la guerre de 1870-71. Jules Isaac, va, à l'opposé, s'adonner à la tâche d'empêcher que les manuels scolaires sèment le sentiment guerrier en France et en Allemagne. Malet et Isaac étaient tous les deux des républicains, et doivent, semble-t-il, leurs carrières à Ernest Lavisse. Ils ont, chacun à leur manière, contribué à ce que la collection *Malet-Isaac* soit devenue rénovatrice et exemplaire en France (voir ch.5).

Puisque Albert Malet (1864-1915) a plus ou moins prêché la guerre à travers ses manuels et ailleurs, il convient d'évoquer l'époque dans laquelle il a grandi, depuis la guerre franco-allemande, ainsi que les décennies qui ont suivi.

4.1. La guerre prussienne de 1870-71

Avant la guerre franco-allemande, la France était la première nation sur le continent européen, avec une armée qui avait l'habitude de se considérer la meilleure du monde (Levillain, 1990b, p. 219-220). Cette armée rêvait de poursuivre une tradition de guerres et de conquêtes à l'instar des victoires du passé ; la guerre de Crimée, les campagnes d'Italie, la pacification algérienne [sic !] et le projet d'un grand royaume arabe (ibid.).

Dès 1866, lorsque la Prusse, avec le consentement de Napoléon III, s'est emparée d'une partie de l'Autriche après la bataille de Sadowa, les dirigeants politiques en France s'inquiètent du projet d'unification de l'Allemagne ainsi entamé par la Prusse. Ils se sont vu

entraîner vers la guerre par l'impératrice et son entourage, avec la permission de l'Empereur, bien entendu.

En ce qui concerne la mentalité de supériorité en France à la veille de cette guerre, nous retrouvons l'idéologie de race que nous venons d'expliquer à travers les historiens (ch. 2), une idéologie fondée notamment sur l'origine gauloise. On se vante aussi d'être une nation unie depuis longtemps, une unité considérée comme la preuve que la France est d'une culture plus développée que les pays voisins. Karl Ferdinand Werner traite ce thème dans sa préface du livre *La guerre de 1870-71 et ses conséquences* (p.8) :

« N'oublions pas, un des points essentiels, l'idée de supériorité, soit culturelle, soit de droit, mais de toute façon éternelle si la race reste suffisamment pure, cette idée, par la force des choses, déniait à d'autres races les mêmes qualités ou les mêmes droits, et qui a pleinement joué au cours du XIXe siècle et cela aussi sur le plan de l'expansion colonialiste qui a été faite avec la meilleure conscience du monde par les blancs et les nordiques qui étaient les plus forts parce qu'ils étaient certains d'être les plus forts et d'avoir une mission à remplir (Werner ; 1990, p. 8)

Il existe donc une mentalité chauvine parmi les Français et surtout dans l'armée. La guerre contre la Prusse prend l'allure d'une lutte pour la suprématie en Europe, une suprématie dans le sens de « valeur de race », (ibid.).

Au cours de la guerre franco-prussienne, les troupes françaises se voient surpassées par les troupes ennemies en termes d'équipement, de technique et de stratégie. Napoléon III a, en effet, mal jugé l'état de préparation de son armée, en plus de n'avoir mis ses dirigeants militaires au courant ni des possibilités d'aide militaire d'autres nations (surtout l'Autriche) ni de sa connaissance de l'adversaire. Selon l'historien William Serman (Serman ; 1990, p. 105), Napoléon III est entré dans cette guerre un peu par hasard. Jaurès écrit en 1907 que les Français étaient « le plus ignorant de tous les peuples » (Droz ; 1990, p. 31). Serman (Serman ; 1990, p. 108) constate :

« [...] qu'il s'avère que la vaillance des combattants ne suffit pas à compenser les improvisations de commandement et la légèreté des préparatifs. (Napoléon III) [...] fait le **pari** [sic] de gagner la guerre. Tous ceux qui approuvent - députés, ministres, journalistes, foules anonymes des rues de Paris - font le même pari que lui. Ils misent l'avenir de la France sur les vertus, l'élan (la 'furia') l'expérience, la débrouillardise, le dévouement de l'armée, à laquelle ils ont, pour la plupart, refusé crédit, hommes et canons, et que l'Empereur n'a pas su doter d'un haut-commandement de valeur » (Ibid.).

Les Prussiens ont mené une guerre « foudroyante » et rapide (Levillain ; 1990b, p. 220). Ils ont écrasé l'armée française.

La France a perdu la guerre, et elle a perdu l'Alsace-Lorraine. Ce qui plus est : Elle a été profondément humiliée par Otto von Bismarck. Au Traité de Francfort, il a en effet anéanti l'influence de la France parmi les États européens :

« [...] nation mutilée, tâtonnant dans la définition de ses institutions, aidée par l'Allemagne dans l'épanouissement de la République ; République qui la plaçait à un rang inférieur à l'ensemble des États européens » (Levillain /Riemenschneider ; 1990a p. XV).

La guerre est donc autant une défaite politique qu'une défaite militaire. La France commence désormais à douter d'elle-même et l'on voit à partir de cette guerre que la France se trouve dans le sillage de l'Allemagne:

« Bref, cette guerre est l'indispensable point de départ pour comprendre l'histoire contemporaine de la France. Pour ma part, j'oserai même dire qu'après 1870 il n'y eut plus une histoire nationale française. Il n'y eut que l'histoire franco-allemande. C'était vrai alors. C'est toujours vrai [...] » (Mitchell ; 1990, p. 164)

Quoi qu'il en soit, les dirigeants républicains s'efforcent par la suite de décortiquer et d'analyser le déroulement de cette « Blitzkrieg » afin de découvrir les éléments nécessaires à une revanche dans l'avenir. Allan Mitchell maintient qu'on a conclu, à tort, que la guerre future sera aussi rapide que celle de 1870 et qu'elle allait déterminer le vainqueur dès la bataille initiale. L'exemple par excellence de l'affirmation de Mitchell est, bien sûr, la guerre de 1914-18 qui aurait été une guerre sans fin, faute des renforts d'extérieur par l'Angleterre et les États-Unis (ibid. p. 163).

Nous avons déjà évoqué l'enseignement et son rôle de former la jeunesse pour la revanche, un rôle sur lequel nous reviendrons dans la partie sur le cours d'Albert Malet. Il convient néanmoins d'évoquer ici une autre influence formative sur les jeunes, à savoir les activités de sport dans les Associations de gymnastique. Ces activités ont été menées dans un esprit militaire à partir de la guerre de 1870-1871, avec des objectifs très clairs : préparer la revanche et rendre l'Alsace-Lorraine à la France ! Les instructeurs employaient un discours militaire, des rituels militaires et un ordre militaire (Wahl ; 1990, p. 507). Les sentiments revanchards remplissaient toute une génération, semble-t-il :

Noëlle Sauvée-Dauphin cite, dans un article sur l'occupation prussienne de Versailles; une certaine Madame Délerot :

« Tout ce que je peux, et je le fais, c'est d'inspirer à mon fils la haine du Prussien et de lui mettre en tête dès à présent le désir de nous venger quand il sera homme » (p. 247).

C'est donc dans les mentalités qu'on trouve les conséquences les plus graves de cette guerre (Vigier ; 1990, p. 510).

4.2. La formation d'Albert Malet

Albert Malet est né le 3 mai 1864 à Clermont-Ferrand. Son père est mort quand il avait 9 ans, mais il a eu un beau-père ; un professeur de rhétorique au lycée de Clermont. C'était une famille de la bourgeoisie catholique et monarchiste. Étant Arverne (ou Auvergnat), comme Vercingétorix, il présente dans son manuel scolaire Gergovie « capitale des Arvernes » en tant que centre de la résistance des Gaulois (Malet, 1919, p. 373).

« C'est dans ce milieu de la moyenne bourgeoisie provinciale, où la Défaite fut ressentie avec humiliation, que le jeune Malet fut élevé dans le culte de la Patrie mutilée, et dans le souvenir des provinces perdues. De son enfance auvergnate il gardera toujours une très profonde nostalgie » (Icard ; 1979, p. 20)

Il a fait ses études au lycée de Clermont, et a ensuite souhaité une carrière militaire, sans y réussir (c'est aussi le cas d'Ernest Lavisse). Il s'est donc décidé à passer une licence d'histoire. Dès sa jeunesse, la patrie et sa défaite le préoccupent. Catholique pratiquant, le sens du sacrifice le préoccupe également. En 1884, il a écrit le poème « Pro Patria » dont nous citons la 3e partie :

Pro Patria

« Lorsque chacun pourra du sang de ses artères

Faire une auguste offrande au Pays et mourir

Qu'on verra de nouveau des victoires altières

Près de nos drapeaux accourir »

(Le 15 mars 1884, cité par Icard (p. 21), des Archives privées ; Fonds Malet).

Nous retrouvons son dévouement très profond aussi dans d'autres poèmes, et dans le fait qu'il a voulu consacrer sa vie à Dieu. Cette foi lui a d'ailleurs, semble-t-il, inspiré une méfiance à l'égard de la mentalité scientiste de son temps (ibid. p.23- 24). Croyant et républicain à la fois, il aura des difficultés et du côté républicain et du côté de l'extrême droite pendant sa carrière

de professeur. Il va se rapprocher de plus en plus des sentiments républicains pendant sa vie, pourtant sans abandonner sa foi.

En 1887, il commencera des études supérieures à Paris, où il sera étroitement lié à Ernest Lavisse. Il sera son directeur de recherche lorsque Malet écrit sa thèse, et il est par la suite celui qui lui confiera des tâches importantes, décidant son cheminement en tant que professeur et auteur de manuels d'histoire.

C'est à Paris qu'Albert Malet sera influencé par les vents républicains de l'époque (ibid. p. 25-29). Lavisse, qui avait fait ses études en Allemagne de 1871 à 1874, était en train de former l'esprit patriote et ferme à l'exemple des Allemands. À part ses cours d'histoire et ses conférences pour les étudiants, il les amenait à fêter la France à la manière germanique :

« L'esprit corporatif faisant partie des mœurs universitaires à promouvoir, les Associations des étudiants d'histoire et des étudiants de la Faculté des lettres qu'il préside depuis leur fondation (1884) multiplient les cérémonies commémoratives et les fêtes, à Paris, en province ; à l'étranger, avec bannière, costume et rituel inspiré des costumes germaniques » (Gérard ; 2005, p. 273).

Albert Malet avait « le goût des armes et du panache » (Icard ; 1979, p. 20), et a donc dû aimer sa vie étudiante. Il a écrit sa thèse sur un grand homme d'État, Charles Gravier de Vergennes (1717-1787), sous la direction de Lavisse. Ce choix de thèse montre que Malet s'intéresse à la vie politique. Lavisse a, de toute évidence, contribué à nourrir cet intérêt. Nous citerons la conclusion de Lavisse lors d'une conférence pour des étudiants en 1887 afin d'illustrer l'influence qu'il a eue sur la jeunesse des universités:

« Élite de la jeunesse nationale et par conséquent obligés étroitement envers la Nation, ils lui donneront une génération dont elle a besoin, d'hommes fermes, qui ont confiance en la vie, en eux-mêmes, en la France » (Icard ; 1979, p. 29).

4.2.1. Le début de la carrière d'Albert Malet

Après trois ans, de 1889 à 1892, comme enseignant au collège Stanislas, Malet sera choisi pour une tâche délicate en 1892. À la demande de l'ambassade de la Serbie, Lavisse l'a choisi pour une mission l'emmenant à Belgrade en tant que précepteur du prince Alexandre Obrénovitch, à qui il va enseigner l'histoire. Étant donné que la Serbie était exposée à l'influence autoritaire autrichienne à l'époque, les dirigeants politiques français se félicitaient de l'occasion donnée à la France de former le prince, qui, l'année suivante, fera un coup d'État ! Malet a écrit une lettre à ses parents qui montre son influence sur le prince :

« Cela a été mené avec une habileté, une modération et une énergie qui présagent un grand règne. Songez qu'il a 16 ans et demi. Tous nos amis sont au pouvoir. Jamais sa Majesté n'avait été aussi cordiale, aussi affectueuse avec moi (...) Vous l'aimeriez, Beau-père, si vous le voyiez mon petit roi, tant je suis fier, très fier » (ibid. p. 61).

Le rôle qu'a pu jouer Malet va être révélé dans le journal *Le Figaro* le 10 mai 1893 :

« À quoi tiennent les destinées des empires ! C'est un Français, venu du fond de l'Auvergne qui, par le charme de son esprit et la sincérité de ses enseignements, a séduit le cœur généreux d'un jeune monarque et contribué, par le désintéressement de ses desseins, à délivrer un peuple du joug étranger.

Ces diables de Français, disait au lendemain du coup d'État serbe, un homme d'État autrichien, avec leur gentillesse, ce sont les plus redoutables diplomates qui soient »

(*Le Figaro*, le 10 mai 1893, Au jour le jour « Un Français en Serbie », par Tamuriny Victor, cité par Icard, p. 68).

En janvier 1894, les Autrichiens vont reprendre le pouvoir en Serbie par la voie du père d'Alexandre, le roi Milan. Albert Malet reste à Belgrade jusqu'en 1894, mais il se mêle des activités politiques du jeune roi, ce que Bernard Icard (p. 89) juge maladroit et déroutant. Il va, par exemple, écrire des articles compromettants dans la presse française afin d'aider le jeune Alexandre. Il ne manque d'ailleurs pas de lucidité en ce qui concerne la situation politique dans les Balkans. En 1903, lorsque Alexandre sera assassiné (!), Albert Malet écrira un article à sa défense et à sa mémoire, et il donnera par la suite maintes conférences sur les questions balkaniques (ibid.).

Dès 1894, et pendant les vingt années à venir, Malet enseignera aux lycées d'Aurillac (1894-1895), de Reims (1895-1896), ainsi qu'aux lycées parisiens Voltaire (1896-1903) et Louis-le-Grand (1903-1914) (ibid. p. 99).

4.2.2. Les préférences idéologiques du professeur Malet

Ce qui caractérise l'enseignement d'Albert Malet est sa préférence pour l'époque classique, c'est-à-dire le latin et l'Antiquité (l'Orient, la Grèce et Rome). A l'opposé de cette tradition, il y a l'enseignement moderne et positiviste basé sur la langue française et la culture contemporaine. Charles Seignobos, professeur d'histoire comme Malet, est en charge des lois sur l'enseignement secondaire public de l'époque, Il préfère le nouveau courant, parce qu'il vise à transmettre aux élèves le fait que l'histoire évolue et que cette évolution est positive. On veut « guérir l'élève de la frayeur irraisonnée des changements sociaux » (ibid. p. 104). Malet veut, au contraire, montrer aux élèves l'influence essentielle de la culture grecque, et

dans son sillage, celle des Romains : la patrie, la loi, l'art, la science, la philosophie. Il explique ainsi sa conception dans son manuel :

« Athènes sera toujours la cité de Minerve, le rendez-vous des étudiants de tous les pays, la capitale intellectuelle des peuples ; et derrière les légions romaines, ce sera la civilisation grecque qui envahira l'Europe et l'Afrique, comme elle avait envahi l'Asie derrière la phalange macédonienne » (Malet ; 1917, p. 259).

Tous semblent être d'accord sur le fait que la civilisation ait été introduite en France par les Romains. Les professeurs diffèrent cependant sur l'importance donnée à cette époque (l'Antiquité) dans l'enseignement par rapport à l'époque moderne.

Il existe en outre une polémique sur l'objectivité des professeurs dans l'enseignement secondaire. Pour illustrer ce propos, nous citerons Icard sur les instructions de Lavisser en 1890 par rapport aux instructions de Seignobos en 1902 :

Lavisser en 1890 :

« Sur le fond, elles ne s'écartaient guère des consignes d'un Etat-major en pleine autocritique après le traité de Francfort, et par là-même, militarisèrent cet enseignement pour de nombreuses années » (ibid. p. 102).

Seignobos en 1902 :

« Le professeur renoncera à exalter le patriotisme et l'histoire-bataille », et

« L'étude d'une guerre doit se borner à montrer les adversaires, les résultats de la lutte. Le professeur s'interdira toute énumération de batailles, il évitera même le détail des négociations et des traités » (ibid. p. 104).

L'école méthodique qui inspire les instructions de 1902, vise à donner aux élèves un enseignement « serein », comme nous venons de le voir, de sorte que le professeur donne les faits sans promouvoir d'idées politiques. Lavisser, même s'il avait découvert l'école méthodique à l'université en Allemagne, choisit de transmettre un discours nationaliste dans son enseignement. Malet en fera de même.

4.2.3. Malet dans la Grande Guerre

Dans les années précédant la guerre de 1914-18, Malet donne, en plus d'enseigner, des conférences sur la question de l'Alsace-Lorraine, l'histoire militaire et les questions balkaniques. Il est convaincu qu'il y aura bientôt une guerre, et se prépare à y participer :

« Alors, il faut secouer les égoïsmes et les humanitaires et, du mot de Turenne un peu modifié, faire chacun la règle de notre conduite : 'Il ne faut pas qu'il y ait un Français en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en deçà du Rhin, en Alsace' » (Albert Malet, cité par Icard, lors d'une conférence sur l'Acquisition de l'Alsace à l'Hôtel du Foyer, le 18 mai 1913 (p. 136)).

Même s'il a 50 ans quand la guerre éclate en 1914, il insiste pour être mobilisé en tant que soldat, et il y réussira.

« Il reçoit sa convocation le jour de Noël 1914. Très fier de ses galons de sous-lieutenant, Malet déclare : Je viens enfin de réaliser mon rêve » (Cité par Icard, des Archives privées ; témoignage recueilli auprès de M. Virolle, (p. 143)).

Il est prêt à mourir pour sa patrie, un sacrifice évoquant celui du Christ sur la croix. Sa formation, sa carrière, et sa foi l'ont entraîné à l'idée qu'il **devrait** (c'est moi qui souligne) mourir pour sa Patrie. C'était son obligation et l'obligation d'une génération entière (Icard, p. 302). Voici un récit de M. Sangnier, au Front, lors d'une visite avec Malet dans le secteur de son Régiment :

« Arrêtez-vous, ici, ami et regardez ce calvaire ; Sur une éminence entourée d'arbres, un crucifix se dressait : le Christ crispé sur une humble croix noire. Et à ses pieds était fixé un crucifix minuscule où un artiste espagnol du XVI^{ème} siècle incarna toute la douleur du monde. Une fois de plus, d'ailleurs, des malheureux avaient justifié la loi de Dieu par le sacrilège, en griffonnant au bas de la croix des inscriptions obscènes. Tirant de sa poche son porte-mine d'or, le professeur écrivit au pied du Christ de son écriture haute, appuyée, nette : 'Seigneur pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font'.

Puis, me prenant par le bras il m'invita à reculer pour mieux voir le calvaire. Le vent soufflait très fort. Les branches des arbres se penchaient vers la terre ; mais le Christ les dominait. Une compagnie du 63^{ème} était massée au pied de la butte, les hommes courbés au pied des faisceaux.

'C'est le rêve ! Mon cher ami. Mais le rêve n'est-ce pas la seule consolante réalité ?' » (ibid. p. 147).

Il est placé dans le 63^e Régiment d'infanterie le jour de Noël 1914 dans l'Artois où il meurt lors d'une attaque le 25 septembre 1915. Il a poursuivi son activité de propagande parmi les soldats et il est allé à la confrontation avec l'ennemi **en héros** :

Le Médecin-major Dermerlac a eu l'entretien qui suit avec un soldat :

« Du bataillon de droite du 63^{ème} pas de nouvelle ? »

« Il est anéanti, monsieur le Major (un soldat du 63^e m'apporte cette nouvelle). C'était mon bataillon ; nous sommes tombés sur un réseau de fils de fer dissimulé dans l'herbe, que notre artillerie n'avait pu détruire. Alors les Bôches qui nous attendaient se sont dressés

dans leurs petites tranchées sans parapets et nous ont reçus à coups de grenades. Beaucoup avaient des fusils de chasse. Ils nous tiraient comme des lapins. Notre capitaine a été tué un des premiers. Aucun chef de section n'est revenu. »

« Et le sous-lieutenant Malet ? »

« Le professeur ? C'était mon lieutenant. Imaginez-vous monsieur le Major, qu'avant de sortir de la tranchée au milieu des balles qui sifflaient, il a mis des gants blancs. Mais, nous attendons à le voir redescendre. Mais non ! Il a crié : Bien touché mes amis ; en avant quand même ! Et puis, c'est tout, je ne l'ai plus revu. Il a disparu dans la fumée, en avant... »
(Cité par Icard, p. 150-151).

4.3. Albert Malet et ses manuels

Albert Malet est engagé par la maison Hachette en 1903 pour faire une collection nouvelle de manuels d'histoire pour l'enseignement secondaire, conformément au programme de 1902 (Amalvi ; 2001, sous « Malet »). C'est Ernest Lavisse, l'auteur des manuels de l'école primaire, qui l'a recommandé. Voici le contrat :

« Les volumes seront rédigés dans un esprit d'impartialité historique absolue, dégagés de tout parti pris et dans le ton modéré qui convient à des livres d'enseignement » (Icard, p. 173).

Malet a écrit sept volumes, soit environ 3000 pages, en ne s'appuyant que sur des documents de seconde main, parmi eux *L'histoire de France* dirigée par Lavisse et des textes de Michelet, ainsi que des articles de revues et de la presse quotidienne (Kaspi ; 2002, p. 79). Malet s'avère un auteur habile, en plus d'être le premier à enrichir ses textes de gravures à partir de photos, d'illustrations, de cartes et de portraits. Ces illustrations sont innovatrices de point de vue pédagogique (ibid. p. 80). Dans la préface de son manuel Malet souligne son intention de rendre vivante l'histoire à travers des images, parmi elles des photos prises par l'auteur lui-même un peu partout en France.

4.3.1. Quelques thèmes centraux des manuels de Malet

4.3.1.1. Les grands hommes

L'idéologie des manuels de Malet reflète le penchant revanchard et belliqueux de l'enseignement républicain de l'époque, surtout par son contenu. Les manuels ont toutefois un ton modéré. (Icard, 1979, p. 234) Les guerres et les batailles dominent, ainsi que les grands hommes, voire chefs militaires. L'enseignement basé sur les grands hommes et les valeurs

essentielles est indispensable pour le destin du pays (comme le maintient l'historien Jules Michelet). Malet rend donc son histoire plus individualisée, centrée sur des personnages. Dans ce sens Malet penche aussi vers le courant catholique et nationaliste : « Face à ses rivaux, le manuel Malet est celui de l'Université nationaliste, encore très souvent catholique » (ibid. p. 179). Outre les qualités relevant de l'art de guerre, le manuel prône les qualités morales et stéréotypées : travailler, bien gérer ses biens, épargner, se soumettre à l'autorité, et s'instruire (ibid. p. 280-293). Ce sont des valeurs bourgeoises.

Il faut néanmoins souligner ce que représente un manuel scolaire :

« Un manuel d'histoire autour de 1900 est d'abord une vulgate des thèmes en honneur dans l'Université, dont il répercute l'écho avec un certain retard » (ibid. p. 184).

4.3.1.2. Le mythe unificateur

Il convient d'évoquer ici ce que dit Bernard Icard de l'idéologie républicaine en ce qui concerne le mythe unificateur, puisqu'il est structure le récit du cours de Malet (ibid. p. 202-209).

Le mythe consiste à réconcilier les forces opposées à l'intérieur de la France afin d'arriver à **la nation unie**. Ce processus est en marche depuis les origines du pays (les Gaules) pour aboutir au présent, ou plutôt à la Révolution, avec la création de la Nation et de ses valeurs communes. Dans le but de rassembler les Français dans ce projet unificateur, les dirigeants républicains se concentrent sur les frontières naturelles de l'ancienne Gaule, démarquées par les fleuves, les montagnes et l'océan. Malet renoue avec ces idées en présentant l'histoire comme un processus pour relier des forces contraires en France (ibid. p. 208).

La **race** française, quant à elle, est, selon Malet, l'aboutissement du brassage des Gaulois, des Romains et des Germains (ibid. p. 209).

Somme toute, on arrive à la République double : à la fois Puissance Unitaire (à l'intérieur de la France) et Puissance Guerrière, protectrice du territoire (ibid. 207).

« Œuvre de représentation, mettant en scène tout un peuple qu'il présente uni et solidaire depuis un très lointain passé, il s'apparente aux mythes. Sécularisé, formule de langue explicite, le manuel reprend pourtant l'essentiel de toute construction mythologique » (ibid. p. 184).

4.3.2. Le cours Albert Malet sur l'Antiquité (1917)

Ce manuel, dans sa dixième édition, est conforme au programme du 31 mai 1902. Etant donné qu'Albert Malet a disparu pendant la Grande Guerre, en 1915, c'est le professeur Charles Maquet qui a entrepris sa révision. Traitant l'Antiquité, l'instruction concernant Rome et les Gaulois est la suivante :

La IIIe partie :

L'Italie. Les Etrusques. Les Latins. Traditions sur Rome primitive. *Religion romaine*. Le culte. *L'armée* (c'est moi qui souligne *). La discipline ; les camps ; le triomphe. *La conquête romaine*. . (L'histoire militaire de Rome ne sera pas exposée en détail. Dans les guerres principales, le professeur choisira un ou deux exemples de combat). Pyrrhus, Hannibal, les guerres puniques. *La vie romaine*. L'habitation, le vêtement, les repas, les funérailles. *La société romaine*. Les esclaves, les nobles, le Sénat, les comices. Les provinces. *Les troubles civils*. Les Gracques, Marius, Sylla, Pompée, César. *La conquête des Gaules*. **Vercingétorix** . (*je ne répète pas cette phrase par la suite)

Il convient d'ajouter que les manuels étaient surtout, pendant les décennies autour de 1900, un guide des professeurs, étant donné le caractère oral dominant de l'enseignement. Il faut attendre les années 1930 (1937) pour voir la diffusion généralisée du manuel aux élèves (Kaspi, 2002, p. 109).

4.3.2.1. La conquête des Gaules

Dans un premier temps, nous pouvons constater que Malet décrit la conquête des Gaules du point de vue de César. Il la présente, en effet, comme un épisode dans les conquêtes romaines pour étendre l'empire :

« César ne savait pas très bien dans quelle aventure il s'engageait. Il savait seulement qu'une guerre contre les Gaulois serait populaire à Rome où l'on avait si souvent tremblé devant eux, Mais il était dangereux de se heurter à ce peuple courageux ; il fallait user de politique autant que de force [...] » (Malet ; 1917, p. 370).

« À l'époque de César, les Gaulois vivaient divisés [...] » (ibid.)

« Il eut cette bonne fortune que les Gaulois ne s'aperçurent pas en même temps du danger [...] sauf en 52, avec Vercingétorix [...] » (ibid. p. 371)

4.3.2.2. La description des Gaulois

Les Gaulois sont « courageux », « riches de leurs terres », mais « divisés » entre le peuple et la noblesse ainsi qu'entre les différentes confédérations. Malgré leur supériorité en

nombre, leur manque d'unité facilite la victoire de César, (ibid. p. 373-374). Les Germains, seuls à être nommés **barbares** dans ce chapitre, aident en outre César à l'emporter sur les Gaulois. L'empereur a d'ailleurs des alliances parmi l'aristocratie gauloise. Les Gaulois « perdirent vite le souvenir de leur ancien État » après que César a apporté « la paix intérieure, l'unité et la civilisation » à la Gaule (ibid.)

Malet omet d'évoquer des images négatives des Gaulois en ce qui concerne leurs mœurs primitives, comme l'avait fait Lavisson dans son manuel du primaire. Il valorise, au contraire, leur courage et leur impétuosité : Les Gaulois ont attaqué les Romains à deux reprises dans le passé, donc ils sont « la terreur de Rome » (ibid. p. 314 et 319).

Il se peut que Malet se soit renseigné dans l'œuvre de Camille Jullian (voir ch. 2), qui met en avant l'importance des Gaulois et leur indépendance préromaine par son roman *Vercingétorix* (1901) et par son enseignement à l'université de Bordeaux depuis 1905 (Amalvi ; 2001, sous « Camille Jullian » et Gerbod ; 1982, p. 370). « Camille Jullian devient l'un des plus ardents missionnaires d'un redressement national enraciné dans notre plus lointain passé » (Gerbod. p. 369). Malet signale que les mœurs des Gaulois, très bien décrites par Jullian, seront étudiées dans le cours de cinquième. Il se contente dans ce volume d'étudier, brièvement, leur valeur de guerriers. (Il se peut que ce choix soit dû au programme de deux cycles de 1902).

Il y a aussi un autre peuple de tribus « courageuses », mais désunies, présenté ainsi par Malet : Les Samnites ne sont pas « un vrai peuple ». Ils sont très braves et « demi-sauvages » : « À cause de leur désunion, leur courage ne les empêcha pas d'être soumis par les Romains » (ibid. p. 314). Les Gaulois sont traités plus gentiment, même s'ils ont connu le même destin.

4.3.2.3. L'exemple des Romains

Quinze pages sont consacrées à l'armée romaine dans le manuel (p. 297-311). Nous y trouvons des descriptions très détaillées de son organisation, son armement et son entraînement, à travers, par exemple, les réformes successives d'organisation sous Servius, Camille et Marius, (p. 208). Nous pouvons, par la suite, constater le rôle primordial accordé à la discipline et la science. Malet n'omet cependant pas de souligner que les Gaulois auraient pu vaincre s'ils avaient pu profiter de leur supériorité en nombre, parce qu'il ne suffit pas d'être courageux. En voici quelques exemples :

« Tout ce courage vint se briser contre la discipline romaine » (Conquête de l'Espagne et de la Gaule méridionale. Malet, p. 327).

« Cette guerre fut, en effet, une guerre **savante** où **la tactique** et la **discipline** triomphèrent seules de l'héroïsme des Gaulois. L'armée romaine dut sa victoire à son armement, à ses machines, à son ordre de combat, à ses marches forcées et aussi à ses travaux [...]. Il semble que la pioche et l'outil aient plus fait que l'épée pour conquérir la Gaule. **À toute cette science les Gaulois n'opposaient que leur bravoure et leur mépris de la mort.** Malgré tout ils auraient pu repousser l'ennemi grâce à leur nombre ; leur désunion causa leur perte » (La conquête des Gaules *ibid.* p. 374).

Nous trouvons, comme nous avons déjà montré, les mêmes observations ailleurs dans le cours Malet. Le vainqueur doit sa victoire à son armement, son organisation et sa discipline, ce qui est le cas quand Rome a perdu devant Hannibal, un revers à partir duquel les Romains ont su progresser (p. 322). Outre ces atouts de l'armée romaine, Malet répète le thème de **l'union** :

« L'intérêt des particuliers passait avant celui de l'État et tout n'était que jalousie, **désunion et faiblesse.** Rome, au contraire, était **forte par son unité.** Les luttes intérieures étant finies, tous les Romains, égaux en droits, ne formaient plus qu'un peuple ayant pour maître la loi, et pour idéal, le dévouement à la patrie. Le Sénat, gardien des lois, arrêtait les plans, et l'armée, qui les exécutait, était composée de citoyens prêts à mourir pour la grandeur de Rome (Carthage, opposée à Rome pendant les guerres puniques *ibid.* p. 317-318).

Nous pouvons donc constater que le mythe des Gaulois et la conquête des Gaules par César s'insèrent dans le manuel dans un système plus vaste, où certaines valeurs déterminent les vaincus et les vainqueurs. Par la répétition, les élèves apprennent les axiomes sur lesquels se joue la guerre, ainsi qu'à l'égard des grands généraux. Nous avons rangé Vercingétorix parmi ces derniers afin de montrer les qualités qu'il possède malgré sa défaite.

4.3.2.4. Les portraits des généraux :

Alexandre :

« Alexandre dut ses victoires à **la puissance irrésistible de son élan,** car il ne semble pas avoir inventé une nouvelle manière de combattre » (La conquête de l'Asie. *ibid.* p. 251).

« Les vraies difficultés de l'entreprise étaient donc l'immensité des pays à conquérir et l'hésitation des troupes européennes, effrayées de s'aventurer si loin de leur patrie. Alexandre triompha de ces obstacles à force **d'audace intelligente et de volonté tenace** » (*ibid.* p. 253).

Hannibal (Malet emploie la forme Annibal) :

« À ces passions [la haine de Rome et l'ambition de régénérer Carthage] il joignait un génie militaire qui a fait l'admiration de Napoléon. Les Romains eux-mêmes le jugeaient un homme extraordinaire, et l'historien Tite-Live dit de lui : 'Il était le chef en qui les soldats avaient le plus de confiance. Il avait **beaucoup d'audace à l'attaque**, beaucoup de prudence dans le péril. **Il n'était point de labeur qui fatiguât son corps ni son âme**. Il savait endurer également le froid et le chaud, était tempérant et donnait seulement au repos le temps que le lui lassaient les affaires. Il n'avait pas du reste besoin de lit moelleux. On le vit maintes fois enveloppé d'un manteau de soldat, couché à terre parmi les sentinelles aux avant-postes. Ses vêtements ne lui distinguaient pas de ses compagnons ; ses armes seules et ses chevaux le faisaient remarquer. Il était de beaucoup le premier parmi des fantassins et des cavaliers. **Le premier il marchait au combat, il s'en retirait le dernier. Ce soldat infatigable** était au même temps doué d'une merveilleuse **intelligence**. **Il eut le succès, parce qu'avant d'exécuter il savait prévoir et préparer** (ibid. p. 320).

« Annibal put prétendre que les Romains étaient un ennemi aveugle ; mais personne ne fut plus clairvoyant que lui. **Il savait** par le détail les ressources du pays qu'il traversait, la composition des forces romaines, la disposition du terrain. Il sut toujours choisir un champ de bataille et assurer l'exécution de son plan d'attaque. Sa manœuvre favorite était le mouvement tournant, funeste à un ennemi immobile. Enfin, il veillait avec soin au bien-être de ses soldats, à leur nourriture, à leur campement. En un mot, il eut au plus haut degré toutes les qualités d'un grand homme de guerre : **la science, la prévoyance et la décision** (*Les guerres puniques*. ibid. p. 321).

César :

« César acquit dans ces rudes campagnes une gloire égale à celle d'Alexandre ou d'Annibal. **Soldat intrépide, il marchait toujours à la tête de ses troupes ; doué d'une intelligence remarquable et d'une grande décision** il sut prendre les meilleures dispositions pour vaincre » (*Conquête des Gaules*, ibid. p. 374).

Vercingétorix

Vercingétorix est décrit comme un « patriote ardent » qui a « le sentiment de la Patrie gauloise ». L'éloge de la part de César est cité : « [...] au dire même de César : '(il) ne s'arma jamais pour son intérêt personnel, mais pour la liberté de tous' ». De plus, Vercingétorix avait compris qu'il « fallait **l'effort de tous** » pour vaincre (ibid. p. 373). Assiégé, **il est le seul à rester « d'une âme ferme », et il se livre** à César revêtu de « sa plus riche armure », « **sans mot dire** » (ibid.).

Malet n'emploie pas le mot **audace** concernant Vercingétorix, mais c'est tout comme. Vercingétorix sait agir en chef devant la défaite et il ne manque ni de courage, ni de volonté d'épargner ses compatriotes, Il fait, par contre, la même chose que Décimus, un ancien général romain, ce qui le place au niveau des grands hommes :

Décimus:

« C'est dans ces guerres qu'on vit se produire le dévouement de Décius. Pour assurer la victoire à ses troupes hésitantes, le général romain vouait l'ennemi aux dieux infernaux et **se précipitait seul au milieu de leur armée pour s'y faire immoler en victime expiatoire** Conquête de l'Italie. ibid. p. 315).

Vercingétorix aurait vaincu les Romains s'il avait eu un peuple uni derrière lui ; cette conclusion est évidente. L'armée romaine sert donc de bon exemple pour les Gaulois : Le soldat romain sait travailler les champs chez lui comme ceux de la guerre. Puisqu'il est en bonne santé, il est apte à construire des routes et des remparts. Il a une persévérance forte, ne boit pas d'alcool et se fie à ses chefs. Il est doué pour l'art de guerre et prêt à tout sacrifice. Il se plie, enfin, à une discipline extrême sans fléchir (ibid. pp. 299, 300 et 308).

4.3.3. Les deux côtés du génie français

Il semble que ce manuel juxtapose deux traditions concernant les Gaulois et les Romains. Les premiers ne sont ni barbares ni grossiers, mais surtout désunis, comme il est dit dans le manuel de Lavisso pour l'école primaire dans les années 1880. Vercingétorix, leur chef, est un vrai patriote doté d'une vision, de courage, de la volonté de se sacrifier, et de fierté. C'est le même personnage héroïque que nous avons trouvé dans *Le tour de la France par deux enfants*. Albert Malet valorise donc dans son manuel le mythe populaire que présente Madame Fouillée, ainsi que le héros de l'école primaire. Il contribue, en le présentant ainsi, à ce qu'il s'approche d'autres chefs de guerre de l'Antiquité.

La tradition se basant sur la préférence de l'historien Michelet, la civilisation romaine ne manque pourtant pas d'être préférée, comme le font les dirigeants républicains. En valorisant l'armée romaine et l'habileté de César, ils admirent donc la science, le progrès et la civilisation. Face à la discipline et l'aptitude romaines, le courage ne suffit pas. Voilà la leçon tirée également de la guerre franco-prussienne de 1870-1871.

Il se peut que le choix de présenter les deux traditions d'une manière positive relève d'un désir de faire plaisir à la fois au peuple (côté gaulois) et aux dirigeants politiques (côté gallo-romain). Malet vise vraisemblablement à montrer la nécessité d'apprendre de Rome comment vaincre, mais qu'il faut aussi garder l'audace des Gaulois et le patriotisme de Vercingétorix, afin d'unir les deux qualités. Dans tous les cas, les lycéens ne manquent pas d'exemples de bons soldats et d'excellents chefs militaires.

4.4. Conclusion : Les revanchards

Nous venons de voir les événements qui ont entraîné la défaite des Français dans la guerre franco-prussienne, ainsi que ses conséquences. Cette défaite militaire et politique marque également la défaite d'une idéologie de supériorité raciale aux conséquences importantes : il fallait remettre en question le fondement sur lequel construire l'identité du peuple français. L'importance donnée aux valeurs représentées par les Gaulois préromains a, en premier lieu, été diminuée, ces derniers sont désormais jugés vaillants mais incompetents.

La défaite a malheureusement aussi provoqué un réflexe revanchard. Si Albert Malet a pu écrire son poème « Pro Patria » à l'âge de 20 ans, c'est qu'il a dû incarner l'obligation de se sacrifier pour sa patrie. Sa formation, ainsi que sa carrière de professeur, visent à l'évidence ce but. Vercingétorix et les autres grands hommes, incarnant la France et changeant son destin, à en croire Jules Michelet, ont fait la même chose. Aussi Malet a-t-il donné sa vie en héros en mettant, de surcroît, des gants blancs ! Est-ce sa manière de montrer son mépris pour la mort, à la gauloise ?

Le manuel de 1917 d'Albert Malet montre en outre ce qu'il faut pour avancer dans l'avenir : des généraux à la hauteur de César et une armée qui sait obéir et tenir ferme. Le but de la génération de Malet était de retrouver les frontières naturelles de la Gaule, notamment en reprenant l'Alsace-Lorraine. Malet a œuvré dans ce but à travers son enseignement et ses conférences.

Chapitre 5 : L'enseignement secondaire par Jules Isaac

5. Introduction

La vie de Jules Isaac sera marquée par des bouleversements profonds de la société française, sur la scène internationale et dans sa vie privée. Les idéaux de liberté, de fraternité et d'égalité de la première démocratie du monde, la France, seront mis à une rude épreuve par l'Affaire Dreyfus et deux guerres mondiales. Pour Jules Isaac c'est une révélation de l'écart entre les idéaux et la réalité, entre ce que disent les dirigeants politiques et ce qu'ils font, surtout à partir de la Grande Guerre. C'est, en effet, une lutte contre les préjugés que mènera l'historien Isaac depuis cette guerre ; dans les manuels scolaires d'abord et dans par des livres qui traitent l'interprétation de la Bible ensuite.

5.1. L'enfance de Jules Isaac

Jules Isaac (1877-1963), un des historiens français les plus connus du XXe siècle, est né à Rennes. La famille de Jules Isaac a des origines juives, mais c'est une famille laïque et patriote, c'est-à-dire républicaine. Jules Isaac est devenu orphelin à l'âge de 13 ans (Moine ; 1999).

5.1.1. L'Affaire Dreyfus

Jules Isaac a dix-sept ans quand éclate l'Affaire Dreyfus en 1894. Le capitaine Alfred Dreyfus a été accusé de haute trahison, et condamné par le Conseil de guerre à la détention perpétuelle à l'Île du Diable. Le secret avec lequel l'armée procède ainsi que les faibles preuves sur lesquelles Dreyfus est condamné amènent un petit groupe d'intellectuels à entamer une campagne pour remettre en question la culpabilité de Dreyfus. Jules Isaac se trouve parmi ceux qui s'engagent pour qu'il soit blanchi. Bien que ce groupe se heurte à une majorité antisémite partout en France et malgré la raison d'État (« L'État et l'Armée ont toujours raison »), Alfred Dreyfus sera gracié en 1899 et réhabilité en 1906. Le vrai coupable, le commandant Esterhazy, quitte la France avec l'aide de l'armée.

Jules Isaac a dû ressentir la menace des antisémites en France, étant lui aussi juif, et en voyant la volonté de la part des élites politiques et militaires de défendre l'honneur de l'armée à n'importe quel prix :

« Ajoutons qu'à la fin du siècle passé, le jeune Isaac, même s'il n'en avait pas eu conscience auparavant, ne pouvait plus ignorer la vague d'antisémitisme qui déferlait sur la France et son engagement dans les rangs des dreyfusards, avec Péguy, le prouve. Mais, on doit souligner que cet engagement ne comportait aucune revendication identitaire » (Isaac ; 2004, p. 26).

Isaac a peut-être pensé, grâce à la lutte d'Émile Zola et d'autres intellectuels courageux, que la démocratie était tout de même en marche en France. Il se fie en tout cas, aux droits de l'homme et du citoyen, accordés aux Juifs dans l'Hexagone, étant convaincu du rôle que joue sa patrie en diffusant ces droits dans le monde (Isaac ; 2004, pp. 21, 29 et 258-259).

5.2. Le début de la carrière de Jules Isaac

Jules Isaac a passé son agrégation d'histoire en 1902, et a été, comme Albert Malet, le protégé d'Ernest Lavisse au début de sa carrière. Il enseigne dans différents lycées en province (à Nice et à Sens), puis au lycée Louis-le-Grand à Paris. Lavisse l'introduit à la maison Hachette comme collaborateur d'Albert Malet dès 1906, et Isaac rédige, entre 1907 et 1920, dix-huit éditions de l'aide-mémoire de la collection Malet pour les élèves de baccalauréat ! (Kaspi ; 2002, p. 81). Entre 1910 et 1914, Malet et Isaac sont coauteurs de la collection des manuels, bien qu'ils se connaissent peu à l'époque (ibid. p. 82).

5.2.1. Soldat pour la Patrie dans la Grande Guerre

Pendant la Grande Guerre, Jules Isaac est au front en tant que terrassier dans le Soissonnais (août 1914 à mars 1915) et en Champagne (avril 1915 à mai 1916). Il termine la guerre à Verdun dans des gourbis d'observatoire, jusqu'à ce qu'il soit blessé en juin 1917. Les expériences qu'il a eues pendant cette période le motivent à devenir historien de la guerre dans les années 1920 en recherchant la vérité sur ses origines. Pendant cette même période, et plus précisément à partir de 1923 et jusqu'à sa mort en 1963, il poursuit le travail des manuels d'Albert Malet en tant qu'auteur et rédacteur (Kaspi ; 2002, p. 85 et Alba ; 1986, l'avertissement). Nous verrons plus loin qu'il remaniera cette collection, de même qu'il fait un effort important afin d'épurer les manuels scolaires en France, et en Allemagne, de la propagande. Cette tâche ne sera pas menée à bien entre les deux guerres, mais sera poursuivie après la Seconde Guerre mondiale. Il continue en outre son enseignement, de 1921 à 1936, cette fois au lycée Saint-Louis à Paris.

5.2.2. L'antisémitisme ; vingt ans de combat

En 1936 Isaac sera Inspecteur général de l'instruction publique, et il présidera, en 1939, le jury d'agrégation d'histoire. L'année suivante il est obligé de se retirer à cause des nouvelles lois du régime de Vichy portant sur le statut des Juifs. Il reprend cependant sa fonction pour quelques mois après la Seconde Guerre mondiale, mais il s'y sent superflu :

« Toutes les commissions importantes, d'enquête, de révision, de réforme, ont été constituées sans que je sois appelé à en faire partie » (Site internet sur Isaac, p. 5).

Pendant cette dernière guerre, il a perdu sa femme, sa fille et son gendre dans les camps nazis en Allemagne et Pologne (sa femme, et sa fille à Auschwitz, le 30 octobre 1943, son gendre à Bergen-Belsen, date non connue). Son fils a pu s'évader en 1945 (Kaspi ; 2002, p. 166). Il consacre les vingt dernières années de sa carrière d'historien à dévoiler les origines de l'antisémitisme, une tâche qui le conduit à étudier la Bible afin de découvrir les interprétations racistes qu'en tirent à tort les chrétiens. Il écrit plusieurs livres là-dessus tout en plaidant la cause des Juifs auprès du Pape Pie XII en 1946 et auprès du Pape Jean XXIII en 1960 (ibid. p. 230-231). Il en résulte un redressement de l'enseignement chrétien sur le judaïsme.

5.2.3. L'influence de la Grande Guerre sur l'historien Isaac

Lorsque Jules Isaac est parti pour le front, il était convaincu que l'Allemagne était l'agresseur, contre qui il fallait se défendre coûte que coûte. En plus, cette guerre est aussi, à son avis, un choc entre deux civilisations opposées, c'est-à-dire la Démocratie contre la Barbarie :

« Jules Isaac - comme Laure [sa femme] - est persuadé qu'il fallait abattre définitivement l'autocratie et le militarisme allemands, précisons avec lui prussiens. Il est convaincu que la Grande Guerre n'est pas seulement un choc entre peuples, mais un choc de civilisations, une lutte de la Civilisation contre la Barbarie » (Isaac ; 2004, p. 25-26).

Chaque jour il écrit des lettres à sa femme, et elle lui répond en lui envoyant, parmi d'autres choses, des journaux. Il est donc au courant de ce qui se passe à l'arrière et sur la scène internationale : « Il le fait [c'est-à-dire se tient au courant] avec un esprit critique de plus en plus aigu, une détestation de plus en plus marquée du 'bourrage de crâne' » (ibid. p. 33). Il est évident que les journaux sont pleins de propagande. Au fur et à mesure que la guerre se prolonge, il parle des « deux Frances », c'est-à-dire de ce qui se passe au front (à l'avant) et l'ignorance, à l'arrière. Il est évident que les gens qui ne voient pas la guerre de près sont

ignorants de la lutte « des poilus » (des soldats). Le comportement des gens qui ne participent pas à la guerre lui déplait fortement (ibid. p. 196).

Il observe également ce qui se passe autour de lui, au front. Il est terriblement déçu par le comportement des chefs militaires, souvent des hommes de la bourgeoisie. C'est avec amertume qu'il juge la médiocrité des chefs de guerre, qui sont hautains, inhumains et injustes, et, en plus, ils se mettent à l'abri du danger (ibid. p. 34).

Dans ses lettres, il se plaint en outre de l'horreur qu'est cette guerre. C'est une guerre monstrueuse, écrit-il. Il s'étonne qu'il n'y soit plus de cas de folie (ibid. p. 139). À Mort-Homme à Verdun il décrit cette vue effrayante :

« La découverte de ce champ de bataille est bouleversante : la terre fumait comme un volcan, [...]. Jamais la résistance humaine n'a été soumise à pareille épreuve. Cela dépasse toutes les imaginations » (ibid. p. 190).

« [...] je m'effraie de penser parfois, que cette guerre n'est pas une fin mais un commencement et le prélude de cataclysmes plus épouvantables encore. Jamais les puissances du mal n'ont été pareillement déchaînées : elles ne s'arrêteront pas en si beau chemin » (ibid. p. 204).

À Verdun, où il passe de longues journées et de longs mois dans son observatoire, il écrit des lettres pleines de réflexions sur ce qu'il voit au front et ce qu'il lit dans les journaux. Il s'irrite des mensonges des dirigeants politiques et militaires, par exemple ce que déclare le Général Foch : « La victoire est une certitude mathématique » (ibid. p. 220). C'est une habitude en France, écrit Jules Isaac, de sous-estimer l'ennemi et de se nourrir d'illusions. Par rapport aux « écrivains édifiants » du régime, Lavisser par exemple, il prend ses distances (en ce qui concerne leur propagande) :

« [...] je m'écarte des autres auxquels je reproche une méconnaissance, plus ou moins voulue, des réalités profondes et un trop tiède amour de la vérité » (ibid. p. 222).

Isaac résume d'une manière très claire ce qu'a entraîné le mensonge :

« Rien ne sert de mentir, ni de se mentir à soi-même. Si on n'avait pas constamment et puérilement sous-estimé l'adversaire, si on n'avait pas tous les huit jours promis au peuple des victoires décisives, au lieu de lui dire qu'on ne viendrait jamais au bout de la formidable tâche entreprise sans un effort surhumain et unanime, l'esprit du peuple serait assurément meilleur aujourd'hui, plus ferme et plus combatif. Il n'y aurait pas ce scepticisme, cette veulerie et ce dégoût qui nous écœurent » (ibid. p. 271).

Dans l'esprit de Jules Isaac, il y a donc, semble-t-il, deux idées. L'une, celle de la sagesse du peuple, si peu instruit soit-il, d'après ce qu'il a vécu parmi les « poilus » au front, parce que

ces soldats savent prendre la responsabilité nécessaire, ne se laissant pas tromper par les élites, les bourgeois (ibid. p. 272). L'autre idée, une vision naissante pendant ces années douloureuses, est celle d'un redressement moral incontournable, fondé sur la vérité, après la guerre. Ce sera son projet d'historien : « [...] jamais je n'ai plus vivement senti l'importance du problème moral » (ibid. p. 277).

Ajoutons encore une citation qui montre des pressentiments inquiétants qu'éprouve Isaac au cours de sa lutte au front :

« [...] les quelques lueurs que j'entrevois par instants me conduisent à un diagnostic diamétralement opposé à celui de Lavisse et de tous les officiels. Je crois que nous sommes au début d'un monstrueux âge d'airain. Je me bats pour la paix, sans doute, mais avec la triste conviction que c'est pour une chimère » (ibid. p. 218).

Malgré leurs divergences de point de vue, Lavisse (un homme âgé en 1917) a laissé profiter Jules Isaac de son prestige auprès de la maison Hachette pour que ce dernier puisse rédiger la collection d'Albert Malet après la guerre. Isaac s'avérera un bon pédagogue rénovateur.

5.2.4. Son travail d'historien entre les deux guerres

Jules Isaac raconte dans la préface de son livre, *Un débat historique. Le problème des Origines de la Guerre* de 1933, ce qui l'a amené à rechercher pendant quelques années les origines de la Grande Guerre : Dans son chapitre sur la guerre dans le manuel *Malet* de 1922-1923, il avait affirmé que l'Autriche-Hongrie avait déclenché une mobilisation générale avant la Russie en 1914. Des documents nouveaux montraient, par contre, que ce n'était pas le cas ; l'Autriche-Hongrie avait déclaré la guerre, mais la Russie avait été la première à entamer une mobilisation générale. Après avoir rédigé les manuels d'histoire pendant sept ans, d'après la réforme du programme de 1925 (Isaac ; 1933, l'avant-propos), Isaac fait des recherches approfondies sur les origines de la guerre. Nous allons évoquer brièvement les conclusions tirées de ce travail, ainsi que constater qu'il ne va pas de soi qu'un historien puisse arriver à la vérité, faute de documents fiables ou faute d'accès aux documents essentiels. C'est surtout le cas en France.

Dans ce livre, Jules Isaac se base sur les trois historiens américains Bernadotte Schmitt, Sidney Faye et Harry Barnes et leurs ouvrages sur la guerre et ses origines (ibid. p. 5-6). Il les compare et les juge, tour à tour, en peaufinant lui-même tous documents accessibles, comme les dépêches diplomatiques et les décisions arrêtées par les gouvernements dans les deux

alliances, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne d'un côté et la Serbie, la Russie, la France et l'Angleterre de l'autre.

Les causes profondes de la guerre seraient les conflits entre l'Allemagne et la Russie (ibid. p. 53) ainsi que la concurrence économique dans le monde `travers la quête des colonies (La Turquie). Étant la première puissance européenne depuis 1871, l'Allemagne se sentait, en outre, menacée par les rapprochements économiques et politique entre la France et l'Angleterre (ibid. p. 26). Sans ces rivalités, le conflit de départ entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie aurait pu se limiter à une guerre « locale » :

« Étant donné la position prise par la France comme par l'Allemagne, toute rupture austro-serbe devait automatiquement dégénérer en guerre européenne » (ibid. p. 44).

Et nous voyons l'attitude des différents États ici :

« Chaque groupe attribuait à l'autre des projets d'agression et agissait en conséquence ; chacun se jugeait en état de légitime défense et travaillait hâtivement à compléter son outillage de guerre. D'autre part, chaque groupe avait tendance à se croire le plus fort, par suite chacun acceptait le risque de guerre, chacun était décidé à ne pas reculer d'un pas devant l'autre » (ibid. p. 56).

Au cours de ses recherches, Jules Isaac dévoile un jeu diplomatique incroyable. Aucun gouvernement ne souhaite assumer la responsabilité d'avoir déclenché une guerre européenne, mais chaque gouvernement se déclare prêt à soutenir ses alliés en cas d'agression. Après l'ultimatum lancé par l'Autriche-Hongrie à la Serbie, Jules Isaac montre comment les gouvernements, les uns après les autres, dissimulent leurs intentions. Ils se prononcent pour la paix, mais ils se préparent tous à la guerre.

« Ainsi la paix se trouvait prise comme dans un étau, entre des résolutions diamétralement contraires, aggravées d'erreurs, d'ignorances mutuelles, d'espoirs inégalement fondés (en l'appui ou la neutralité britannique) » (ibid. p. 100).

L'Autriche a refusé les négociations de paix proposées par la Russie (ibid. p. 136), l'Allemagne a refusé les bons offices offerts par l'Angleterre (ibid. p. 142), puis l'Allemagne a changé d'avis après que l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie : « Les médiateurs sont peu pressés (les militaires le sont plus) » commente Jules Isaac (ibid. p. 154). Et voilà la préoccupation de la France : l'Ambassadeur français à Petersburg, M. Paléologue, envoie ce télégramme à Paris :

« [Soyez] très circonspect... La moindre imprudence de votre part nous coûterait le concours de l'Angleterre » (ibid. p. 152)

Et c'est encore plus clair dans ce télégramme :

« La seule raison pour laquelle nous agissons ainsi [tenir les troupes de couverture à quelque dix kilomètres de la frontière] est de prouver au gouvernement britannique et l'opinion britannique que la France et la Russie ne tireront pas les premiers » (Viviani télégraphie à Paul Cambon, *ibid.*)

Jules Isaac constate que ce texte est « amélioré » dans le *Livre jaune* de 1914 (*ibid.*). Il y a beaucoup d'autres exemples d'agissements, et Jules Isaac ne manque pas de commentaires ironiques au cours de son investigation. M. Paléologue, par exemple, a « le don de l'inexactitude » (*ibid.* p. 202). Mais Jules Isaac se plaint à plusieurs reprises de l'impossibilité d'accéder aux documents en France, et qu'il doit donc s'appuyer plus sur la logique que sur les informations elles-mêmes (*ibid.* p. 190-191) :

« C'est avec une difficulté croissante que l'historien chemine à travers les traquenards d'une documentation tronquée, brouillée, maquillée à plaisir » (*ibid.* p. 197).

Il y a, par exemple, un télégramme postdaté (p. 209, note 2), des télégrammes qui semblent retardés consciemment (p. 210, note 2) et encore un télégramme qui a été modifié par un ajout de six lignes dans le *Livre jaune* à Paris (p. 211). Tout ceci pour montrer que la France ignorait la mobilisation générale russe. Mais le gouvernement français avait souhaité cette mobilisation et l'avait encouragée étant donné que les élites politiques en France croyaient que la guerre était inévitable et qu'ils redoutaient une attaque allemande brusquée. La France ne pouvait pas se passer des troupes russes (Isaac ; 1933, p. 192 et 203).

Les historiens ont, somme toute, conclu qu'il fallait partager la responsabilité de la guerre entre tous les États, même si c'est une responsabilité inégale. Jules Isaac est d'accord :

« Les Empires centraux lui ont offert délibérément (sinon imposé) la guerre, elle l'a délibérément acceptée, avec une promptitude dont l'adversaire même fut surpris » (*ibid.* 227)

Isaac termine néanmoins par cette affirmation :

« Si copieux qu'ils soient, les dossiers des origines de la Guerre sont encore très incomplets, des témoignages, des pièces essentielles manquent à l'enquête. C'en est assez pour inciter l'historien à la prudence, et le détourner de toute sollicitation qui ne serait pas d'ordre purement scientifique » (*ibid.*)

5.2.5. Une démarche pour la paix

En 1933 Jules Isaac a publié son étude sur les origines de la Grande Guerre. Son travail est un bon exemple de la méthode historique, notamment celle du doute méthodique et de la critique

des textes. Ayant lui-même vécu la guerre, il s'est efforcé d'être objectif et juste (Isaac ; 1933, l'avant-propos, p. VI), regrettant néanmoins que les passions de 1914 n'aient pas changé dans les années 30. (Il s'agit de nationalisme et de méfiance entre les pays européens). Il craint qu'il n'y ait jamais la paix puisqu'il est impossible de discuter librement (ibid. p. VII). Il regrette aussi que les peuples des pays européens ne connaissent pas la vérité :

« [...] tous les peuples répondirent à l'appel de leurs chefs et marchèrent au combat également fiers et confiants, également sûrs de leur droit, également ignorants de la vérité - vérité de la guerre, vérité de sa genèse -, cette vérité que l'Histoire a tant de peine, aujourd'hui encore, à déterrer des profondeurs où on l'a enfouie (Kaspi ; 2002, p. 121).

Dans sa première édition du *Malet-Isaac* après la guerre, Jules Isaac lui-même avait écrit, en témoin de la guerre, que les Français étaient un peuple pacifique tandis que les Allemands étaient un peuple guerrier (ibid. p. 129). Les recherches qui suivent l'amènent à découvrir les mêmes préjugés dans des manuels allemands, ce qui le convainc de la nécessité de changer les manuels. Il réussit à rassembler des professeurs d'histoire des deux pays à La Haye en 1932 et à Bâle en 1934, où ils adoptent trente-neuf résolutions dont dix-neuf concernant la guerre.

Voici quelques-unes des conclusions de la commission :

« La commission souhaite que les auteurs de manuels traitent cette question [la guerre] avec tout le sang-froid nécessaire, sans éveiller les passions par des formules de polémique, et qu'ils évitent de lancer contre les gouvernements et les peuples des accusations massives » (Kaspi ; 2002, p. 133)

La commission a en outre décidé que les enseignants ainsi que les manuels devraient présenter les deux points de vue de la guerre, et que la question de l'Alsace-Lorraine serait traitée sans revendications des deux côtés (Icard ; 1979, p. 14). Les membres souhaitaient aussi faire cesser la propagande de guerre ainsi que la mise en avant du courage et du dévouement des soldats de leur propre pays au détriment du courage et du dévouement des soldats d'ennemis (ibid.).

Malheureusement, ce travail n'a pas été achevé avant la deuxième guerre mondiale. Il a néanmoins été poursuivi dans le cadre de la dénazification entreprise par le S.H.A.E.F. (Supreme Head Quarter Allied Expeditionary Forces) après cette guerre (ibid.).

5.3. La collection *Malet-Isaac*

Il n'était pas évident que Jules Isaac prenne le relais d'Albert Malet dans son travail des manuels après la mort de ce dernier. La maison Hachette avait le souci de maintenir la

confiance de sa clientèle, c'est-à-dire ceux qui reconnaissaient le talent d'Albert Malet, ainsi que son patriotisme ardent et son penchant vers le catholicisme social. Isaac représente en tout cas la bourgeoisie républicaine, bien qu'il soit Juif, en étant un républicain de centre gauche et laïc. Jules Isaac a dû accepter que la maison Hachette garde le nom de Malet lié au sien :

« Ainsi serait rendu hommage à un héros de la Grande Guerre, à l'auteur connu et reconnu, au garant moral et spirituel que réclament les écoles libres » (Kaspi ; 2002, p. 88).

À partir de 1923, Jules Isaac passe sept ans à rédiger la collection. Il garde l'idée pédagogique du manuel en dotant le texte d'une riche sélection de photos, de cartes et d'autres illustrations. En plus, il introduira des documents originaux pour que les élèves puissent consulter eux-mêmes les données. Dans ce domaine, ainsi que la rigueur avec laquelle il traite chaque sujet, Jules Isaac est un novateur et un modernisateur du genre pédagogique (ibid. p. 100). La collection *Malet-Isaac* sera celle que choisiront la plupart des professeurs d'histoire jusqu'aux années 1960 (ibid. p. 106).

Grâce à sa faculté d'adaptation, Jules Isaac sait anticiper les changements dans l'enseignement secondaire. Dès 1937, il a modifié la collection afin qu'elle guide le professeur et l'élève en classe, ayant surtout servi d'appui hors de la classe auparavant. Dans les années 50, les lycées ne seront plus uniquement pour les élites bourgeoises. Les classes sont donc beaucoup plus nombreuses qu'avant, et cela exigeait des manuels diffusés à tous les élèves comme guide hors de la classe. Jules Isaac a aussi su anticiper cette évolution en rajeunissant le langage et en ajoutant des exercices (ibid. p. 109 et 112).

Auteur de manuels d'histoire, Jules Isaac a souvent dû réviser leur contenu à cause des réformes successives (1925, 1931, 1938, (1941) et 1958) aussi des « cours complets » pour les élèves d'autres types d'enseignement secondaire. Voici une présentation des différentes éditions que nous avons pu consulter :

En **1902**, il y a deux cycles de programmes. Les lycéens étudient l'Antiquité (Orient, Grèce et Rome) en sixième, un cours qui parcourt donc une époque assez étendue. En **1925**, le programme sera modifié et on aura un cycle unique de sorte que les élèves étudient seule l'histoire romaine en cinquième, deux heures par semaine. C'est Jules Isaac et ses collaborateurs (les professeurs d'histoire André Alba et Gaston Dez e. a.) qui rédigent ces manuels. En **1931**, il y a une réduction d'horaire d'une demi-heure par semaine, à une heure et demie par semaine. Les manuels sont par conséquent simplifiés et abrégés par rapport aux

manuels de 1924. Les auteurs n'ont cependant pas coupé tout ce qu'exige le programme, par exemple les chapitres sur la Gaule avant la conquête romaine et Vercingétorix. En **1938**, le programme change de nouveau, cette fois par un retour aux deux cycles de 1902 (voir ci-dessus). Les auteurs ont entrepris une extrême simplification de langage afin d'éviter de « comprimer en un volume la matière contenue dans les deux anciens manuels de Sixième et de Cinquième » (Isaac ; 1938, l'avertissement). Ils veulent également prendre en considération l'âge des élèves et leur diversité. Les chapitres du manuel sont pour la première fois divisés en deux : une partie de récits et une partie de documents et d'exercices pour que les élèves soient guidés dans leur travail sur les documents d'un esprit critique. L'édition de **1955** est rajeunie et modifiée, conformément aux progrès réalisés par la connaissance historique et au nombre croissant des lycéens. L'édition de **1958** est identique à celle de 1955, mais elle ne comporte pas de documents, et elle est d'ailleurs la dernière de la main de Jules Isaac.

Nous venons de voir que le temps et la priorité consacrés à l'histoire diminuent au cours des décennies de 1902 à 1958. Jules Isaac, quant à lui, estimait que les programmes de 1925 étaient les meilleurs, permettant aux professeurs « de donner leurs cours avec ampleur, de les compléter par l'étude des documents et des illustrations » (ibid. p. 109).

5.3.1. Comparaison des manuels de Malet et d'Isaac

Puisque les programmes ont changé en passant de deux cycles à un entre 1917 (programme de 1902) et 1924 (programme de 1925), nous jugeons utile de comparer les deux manuels qui sont du même programme et du même niveau, ce qui est le cas des manuels de 1917 et de 1938. Nous tirerons cependant aussi quelques exemples du manuel de 1924, surtout sur les chefs militaires et la façon de juger les Gaulois. Nous nous bornerons uniquement au contenu en essayant de ne pas considérer les différences au niveau du langage.

Les Gaulois

Nous avons vu dans le chapitre sur Malet qu'il a fait la présentation des Gaulois sans beaucoup de détails sur leurs mœurs ou leur mode de vie, puisqu'il signalait que les lycéens allaient étudier la société gauloise l'année suivante. Il évite en tous cas de les appeler des sauvages, primitifs ou « demi-civilisés », en soulignant tout simplement qu'ils sont divisés et qu'ils se battent souvent les uns contre les autres. Face à César et ses troupes, leur courage ou leur supériorité en nombre ne leur servent donc pas (Malet ; 1917, p. 370).

Isaac, quant à lui, n'évite pas les termes négatifs. Les Gaulois ne sont qu'à demi civilisés, selon lui, même s'ils ont profité du contact avec les Grecs à Marseille et les Romains en Narbonnaise. Leurs mœurs restent primitives, et après avoir présenté leurs « huttes » et leur manière de vivre (éleveurs de porcs, tisserands et orfèvres) Isaac revient à leurs traits distinctifs : « Grands causeurs, grands buveurs, ils étaient célèbres pour leur hospitalité et leur courage farouche » (Isaac ; 1938 p. 240).

Il souligne le défi de César de soumettre les uns après les autres les peuples gaulois :

« Il lui fallut **deux ans de rudes et meurtrières campagnes** (c'est moi qui souligne) pour soumettre les *Belges* - peuple de la Gaule du Nord -, les *Vénètes*, à l'Ouest, les *Aquitains*, au Sud. À la fin de 56, la conquête parut terminée » (ibid. p. 240).

Malet semble atténuer l'impact de chaque tribu :

« La première de ces coalitions motivée par l'inquiétude que causait la présence des Romains **ne comprit que les peuples de la Belgique** ; encore les *Reims* prirent-ils parti pour César » (Malet ; 1917, p. 371).

Malet décrit plus les batailles qu'Isaac, ce qui distingue d'ailleurs les deux manuels aussi dans les autres chapitres. Isaac laisse cependant aussi parler les documents à cet égard, par exemple l'attaque des *Nerviens* où les troupes de César ont failli perdre, mais où César lui-même s'est mis au premier rang en encourageant ses soldats (Isaac, p. 245). La résistance des Gaulois semble, en effet, plus farouche chez Isaac que chez Malet.

En plus, il est tentant de montrer comment Isaac a évité des jugements péjoratifs sur les Samnites, un peuple qu'Isaac compare aux Gaulois, tandis que Malet ne les ont pas considérés comme un « vrai peuple » en 1917, tout en valorisant les Gaulois :

« Les Samnites **ne sont pas « un vrai peuple »**. Ils sont très braves et « demi-sauvages » : « À cause de leur désunion, leur courage ne les empêcha pas d'être soumis par les Romains » (Malet ; 1917, p. 314)

« Les Samnites, **rudes montagnards**, furent plus difficiles à vaincre. Établis dans les montagnes qui dominent la Campanie, ils ne voulaient pas renoncer à leurs fructueuses expéditions de pillage dans la plaine. De là une guerre acharnée, qui se prolongera presque sans interruption pendant cinquante ans, de 328 à 280 » (Isaac 1924, p.79)

« Les Gaulois ou les Samnites **étaient des guerriers au moins aussi redoutables que les Romains** » (mais les Romains étaient plus disciplinés et donc vainqueurs) (Isaac ; 1938, p. 180)

Bien que les deux auteurs soient d'accord sur la conclusion (manque de discipline), Isaac a l'air de plus valoriser les courageux Gaulois et Samnites que Malet.

Vercingétorix

En ce qui concerne Vercingétorix, les deux auteurs ne se distinguent pas beaucoup, sauf sur la manière de le décrire, et à première vue, la présentation de la reddition. Pour commencer par la description, Malet décrit Vercingétorix comme un « patriote ardent » qui veut sauver la « patrie gauloise » et « l'indépendance » du pays. Il vante « l'intérêt collectif » dans la motivation de Vercingétorix. (Malet ; 1917, p. 373). Malet a ensuite choisi le récit de l'historien ancien Plutarque pour la reddition dans laquelle Vercingétorix se distingue par son courage, sa fierté et son panache : Assiégé, **il est le seul à rester « d'une âme ferme », et il se livre** à César revêtu de « sa plus riche armure », « **sans mot dire** » (ibid. p 374).

Isaac, de sa part, présente Vercingétorix comme « brave, éloquent et hardi ». Sa reddition héroïque est faite de sorte que ses compagnons soient épargnés (Isaac ; 1938, p. 241). Dans le manuel de 1924, Isaac a en outre évoqué le consul romain Décimus et son sacrifice pour faire sortir ses soldats du danger, à l'instar de Malet (p. 79). Le manuel de 1938 ne l'inclut pas. De même pour la citation de Plutarque ; elle se trouve dans les éditions de 1924 et 1931, mais elle est absente à partir de 1938, avec le changement de programme. Dans l'édition de 1938, Isaac montre pour la première fois le sacrifice de Vercingétorix au détriment de la scène éclatante de Plutarque. Il faut toutefois conclure que les deux auteurs sont unanimes sur l'interprétation de Vercingétorix. La citation de Plutarque, est remplacée par « héros national » dans le titre du paragraphe.

Nous savons déjà que l'enseignement secondaire s'est préoccupé des grands hommes de la France. C'est évidemment un thème qui a fait réfléchir Isaac pendant la guerre. Nous allons en évoquer quelques preuves qui reflètent ses expériences. . Nous évoquons des exemples tirés du manuel de 1924 parce que le manuel de 1938 les passe sous silence. Il s'agit de valoriser les soldats, plutôt que les chefs militaires :

« Rome dut sa grandeur aux qualités exceptionnelles de ses soldats » (Malet ; 1917, p. 300)

« Rome dut ses succès à ses soldats **plutôt qu'à ses généraux** » (Isaac ; 1924, p. 59)

Il semble en outre qu'Isaac ait évité la comparaison suivante dans ses manuels:

« Au moral, **le Romain était confiant dans ses chefs**, persévérant dans l'effort, prêts à tous les sacrifices pour assurer la grandeur de sa patrie. Les revers ne le décourageaient pas et l'énergie patriotique du Romain fit toujours l'admiration des ses ennemis » (Malet ; 1917, p. 300).

Est-ce qu'Isaac juge le rôle du chef militaire exagéré dans les manuels de Malet ?

Les grands hommes : plus de véracité qu'avant ?

Si nous comparons les descriptions des grands hommes de Malet à celles d'Isaac, les termes ne se répètent pas, comme elles font chez Malet. Malet aime les termes comme « la puissance irrésistible de son élan (Alexandre) » et « audace intelligente et volonté tenace » (Alexandre) (Malet ; 1917, pp. 251 et 253). Hannibal et César ont les mêmes qualités.

Isaac ne manque pas d'estimer les hommes extraordinaires. Il dresse néanmoins un bilan plus réaliste, au moins sait-il éviter les répétitions de vocabulaire :

Alexandre présenté par Isaac comme un chef ayant de bonnes et de mauvaises qualités:

« Ce jeune homme avait toutes les qualités d'un chef ; et d'abord la passion qu'il appliquait à toutes choses » (plus un exemple).

« L'amour de la gloire **le tourmentait** » « Loyal, généreux - **malgré des colères terribles** -, aimé de ses soldats, Alexandre communiquait son ardeur : il fut un entraîneur d'hommes incomparable » (Isaac ; 1938, p. 164)

Malet choisit de décrire Alexandre comme « d'un tempérament ardent » (Malet ; 1917, p. 250) et dire que «son ambition était impatient de se donner carrière » (ibid.).

Hannibal est un génie militaire qui n'a pas réussi, selon Isaac :

« Hannibal hésita à venir l'attaquer [Rome], on ne sait pourquoi, peut-être qu'elle était bien fortifiée et qu'il n'avait pas de matériel de siège. On raconte qu'un de ses généraux lui dit : « **Les dieux n'ont pas tout donné au même homme** ; tu sais vaincre, Hannibal, tu ne sais pas user de la victoire » (Isaac ; 1938, p. 189).

« [...] car d'un côté, il y avait tout le peuple romain, entouré de quelques alliés fidèles ; de l'autre, **il n'y avait qu'un homme de génie, Hannibal**, mal soutenu par le gouvernement de Carthage » (ibid.)

Malet écrit que Carthage, par jalousie des succès d'Hannibal, n'a pas voulu le soutenir et qu'il a tenu contre les Romains pendant quinze ans, « son isolement avait seul sauvé Rome de la ruine » (Malet ; 1917, p. 324). Ce sont, à notre avis, des nuances tangibles.

Quant à la description de César, Malet et Isaac sont unanimes, mais Malet ne peut pas se priver de répéter les mots « intelligent » et « savant ». Isaac réussit mieux dans la différenciation des grands hommes.

Le soldat romain ; à quoi son succès est dû

Isaac tient, dans l'édition de 1924, à montrer que la qualité du soldat romain est due à son entraînement. Il évite, à l'inverse de Malet, la description de la physique des soldats, et constate au contraire que les soldats « n'étaient pas doués de qualités physiques exceptionnelles » (Isaac ; 1924 p. 70). Malet souligne, pour sa part, leur travail des champs qui les ont rendus « endurcis » et « infatigables » (Malet ; 1917, p.299). Leurs conclusions sont néanmoins les mêmes : Les soldats romains sont d'excellents soldats, bons à « toutes sortes de travail utile », maîtrisant différentes armes et étant d'un grand dévouement pour leur patrie (Isaac ; 1924, p. 70 et Malet ; 1917, p. 299-300)

Dans l'édition de 1938, Isaac constate que les vertus romaines sont « ténacité, discipline et organisation ». Cette fois, lui aussi fait mention de leur stature physique, mais pour montrer en effet leur désavantage :

« Pourquoi **le petit romain** l'avait-il emporté sur tous les autres peuples de l'Italie ? » (Isaac ; 1938, p. 179)

D'après Isaac, le succès du soldat est dû à la ténacité de son caractère. Il souligne comme Malet, son aptitude à ne pas se laisser décourager :

« Pendant cette longue période de guerres, combien de fois les Romains ont-ils subi des revers, quelques-uns désastreux ! (exemples). Leur surprenante ténacité finissait par lasser l'adversaire : 'C'est, disait Pyrrhus, comme l'hydre de Lerne : quand on coupe une de ses têtes de serpent, il en pousse deux à la place' » (Isaac ; 1938, p. 180).

Si Isaac a souligné cette vérité, c'est qu'il pense que la ténacité est à la portée de tous. Il est toutefois vrai que les soldats romains et César ont servi d'idéaux aux lycéens. Nous y reviendrons dans notre conclusion.

5.3.2. Les éditions du manuel de Jules Isaac

Dans cette partie, nous traiterons uniquement des Gaulois et de Vercingétorix puisque nous avons déjà montré l'admiration qu'ont suscitée les Romains et les grands chefs militaires.

Les Gaulois et Vercingétorix

1924 et 1931 /classe de 5^e

(Le cours approfondi)

Les deux éditions présentent d'une manière assez détaillée les principaux peuples gaulois et les combats entre César et chaque tribu. Le récit a l'air de suivre fidèlement celui de César dans la *Guerre des Gaules* dont les extraits montrent les difficultés de l'empereur romain de combattre les Nerviens et les Vénètes ainsi que la résistance des habitants d'Avaricum. Ces batailles font « le tour de la Gaule » et un peu hors de la Gaule, avant de frapper Vercingétorix à Gergovie et à Alésia, dans la Gaule centrale et l'Armorique (Bretagne). Il y a en outre l'extrait qui raconte l'échec de l'armée de secours de Vercingétorix, lorsqu'il sera vaincu à Alésia. Après cette bataille, César se heurte à encore des révoltes; par exemple celle d'Uxellodunum où il coupe les mains des combattants

Le récit se termine sur la rapidité de la conquête de César, la perte d'un million des Gaulois, et les résultats ultérieurs : La Gaule est devenue le pays le plus riche et le plus civilisé du monde ancien. Isaac tire la même conclusion que Malet sur les causes de la victoire de César (la division des Gaulois, la supériorité des troupes romaines et le génie de César). Les deux éditions sont identiques jusque-là.

Malgré la réduction d'horaire en 1931, les auteurs ont gardé les chapitres sur « la religion romaine, la famille romaine, la Gaule avant la conquête romaine et Vercingétorix ». Ils ont aussi voulu garder les extraits de documents et les illustrations. Ce texte est par conséquent identique au programme de 1924, à part une nouvelle introduction.

Les apports nouveaux portent sur le rôle des druides (juges, précepteurs des jeunes nobles), leur concile annuel dans la forêt des Carnutes ainsi que le contenu de leurs croyances (Isaac ; 1924, p. 182). Cette édition est la seule à avoir un texte sur la cueillette de gui d'après l'historien Pline l'Ancien.

Les mœurs sont présentées un peu différemment qu'en 1924: Les Gaulois sont à demi civilisés, et toutefois « bien différents de leurs ancêtres ». Ils savent se nourrir de l'agriculture, de l'industrie et du commerce (sans exemples). Les paysans habitent dans des fermes dans de grands villages. « Certaines coutumes barbares subsistaient encore », notamment la conservation « des têtes des ennemis », comme l'affirme l'historien Diodore de Sicile.

Ensuite, Isaac décrit leurs vêtements, chaussures et bijoux (ibid. p. 183). Il termine en traitant leurs traits de caractère à travers le témoignage des écrivains romains :

« Les écrivains latins les représentaient comme des peuples braves et hospitaliers, curieux de s'instruire et aimant les beaux discours, mais turbulents, batailleurs, prompts à l'enthousiasme et au découragement » (ibid. p. 184)

Vercingétorix

La deuxième partie du chapitre sur la conquête des Gaules, « Les soulèvements.

Vercingétorix », fait presque 8 pages. La présentation en 1924 et 1931 est identique.

Vercingétorix est un ancien « ami de César », ce qui signifie qu'il « devait être le plus redoutable de ses ennemis » puisque ce titre n'est donné qu'à « quelqu'un qui avait servi dans l'armée de César ». Il a réussi « à faire reconnaître son autorité non seulement chez les Arvernes, mais dans presque toute la Gaule centrale et l'Armorique ». Il est « brave, éloquent, à la fois hardi et avisé », donc il « jouissait bientôt d'un grand prestige ». Il est enfin obligé d'employer la force à cause du manque de discipline des Gaulois (p. 222). Nous avons déjà évoqué la reddition dans ces éditions, conformes à celle de Malet.

1938, 1955 et 1958/classe de 6^e

(le cours raccourci) :

Les Gaulois

Ce cours est fortement remanié :

Le chapitre commence par « les débuts de César », autrement dit son ascension au pouvoir à Rome.

La présentation des mœurs et de la civilisation des Gaulois se fait lorsque César se trouve au seuil de la Gaule. C'est une version raccourcie de l'édition de 1931. De même pour les batailles ; c'est une version raccourcie avant que soient présentés les documents sur lesquels se base le récit de l'auteur. (L'édition de 1958 est sans documentation ou illustrations. C'est une édition réimprimée en 1986, destinée aux historiens et leurs recherches des mentalités).

Vercingétorix

Vercingétorix mérite toujours les caractéristiques « brave, éloquent et hardi » dans ces éditions. Une chose nouvelle, par contre, se trouve dans le titre qui l'introduit: Il est appelé « Héros national gaulois » (p. 240/p. 250/p. 37). Le récit est concentré sur les dernières batailles de Vercingétorix (Avaricum, Gergovie et Alésia) avant d'aboutir à sa reddition. (p. 241/p. 251/p. 37) :

« Quand Vercingétorix eut perdu tout espoir, il résolut de se sacrifier pour sauver au moins ses compagnons : de lui-même, héroïquement, il se livra à César (52) ».

Il n'y a donc plus l'extrait de Plutarque sur la reddition de Vercingétorix.

Les documents

Les documents (cinq extraits) sont placés dans la deuxième partie du chapitre, au lieu d'être intercalés dans le récit, comme en 1924 et 1931. Ils portent sur César. Un des cinq extraits cite l'historien Veilleius Paterculus sur les traits de caractère de César (1938, p. 244 et 1955, p. 256). Trois d'entre eux racontent les batailles entre César et les Nerviens, les Vénètes et les travaux du siège à Alésia, tirés de la *Guerre des Gaules* (comme dans toutes les éditions d'Isaac). C'est Plutarque qui raconte, enfin, le meurtre de César (1938, p. 248, 1955, p. 260).

Les illustrations

En ce qui concerne les illustrations des deux cours de 1924 et 1931, il y a une petite illustration d'une « enseigne gauloise figurée d'un sanglier ». Le texte y joint explique que « les forêts gauloises abondaient en sangliers (p. 221). Puis il y a l'image d'un cavalier gaulois ainsi qu'une monnaie de César montrant Vercingétorix captif. En 1931 il y a aussi deux photos ; une d'Alésia et l'autre du pont* jeté par César lors des batailles des Vénètes. (*Le pont est « d'après la restitution du Musée de Saint-Germain » (Isaac ; 1931, p. 187).

En 1955, il y a des illustrations nouvelles, entre autres une grande image d'un sanglier, qui représente la chasse (avec exemples). Les sangliers figurent plus souvent sur les monnaies et les enseignes gauloises que d'autres symboles. Il y a également une pièce de monnaie gauloise de Lutèce (Paris) avec une tête de guerrier (p. 254). Une page entière est consacrée aux outils gallo-romains (bêche, serpe à crochet, serpe de vigneron, van, herminette, équerre de maçon, scies, pince à feu) avec ce texte: « Les Romains admiraient la qualité des travaux exécutés par les artisans gaulois » (p. 255) Au lieu du cavalier gaulois à la fin du chapitre (en 1938) y figure une statuette d'un « Gaulois mort ».

5.4. Conclusion

« Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire [de la science] où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté » (Gaston Paris, paroles prononcées en chaire du Collège de France pendant le siège de Paris, décembre 1870, Isaac ; 1933, l'avant-propos).

La vie de Jules Isaac a été marquée par des événements dramatiques et tragiques. Dès sa jeunesse, il a ressenti la menace de l'antisémitisme, et il en a subi les conséquences en 1943 lorsque sa femme, sa fille et son gendre sont morts entre les mains des nazis allemands. La France, première démocratie du monde, a été atteinte par les mêmes passions que les autres pays européens, notamment celles du nationalisme, concurrence dans les colonies et méfiance.

Malet, quant à lui, est un historien marqué par la guerre de 1870 même s'il ne l'a pas vécue lui-même. Sa perspective est celle d'un homme qui se sent obligé d'agir de sorte que le destin de la France change. La leçon reçue sous la III^e République l'amène à vanter les grands hommes du passé (qui incarnent la France, selon l'historien Michelet). La guerre future paraît inévitable et les grands chefs militaires préparent cette guerre. Son manuel penche donc vers l'enseignement destiné à valoriser les cadres militaires en les dotant tous de talents un peu tendancieux (comme audace, intelligence, etc.) en éludant les faiblesses.

La leçon que donne Malet sur le soldat est celle d'un homme instruit, sachant profiter même du revers sans se décourager ainsi que se battre avec audace et intelligence. Le soldat romain, aux côtés du chef arverne, sert d'idéal à côté des généraux de l'Antiquité.

Isaac a vécu la Grande Guerre. Il a été déçu par les « grands hommes », c'est-à-dire les chefs militaires français. Ils n'ont évidemment pas agi comme Vercingétorix ou César, ce qui veut dire sans courage extraordinaire et sans excellence. Isaac a donc le souci de ne pas prolonger le mensonge de l'enseignement républicain, voire le souci de ne pas nourrir de nouvelles générations des jeunes d'idéaux non réalistes. Il laisse donc paraître les nuances dans la vie des grands hommes (Alexandre, chef doué mais pris d'effroyables colères et Hannibal, génie qui ne réussit pas uniquement par ses propres talents).

Quant à Vercingétorix, c'est un chef qui se sacrifie héroïquement, mais Isaac ne souligne pas la fierté ou le panache de la reddition (selon la version de Plutarque) à partir de l'édition de 1938. Est-ce qu'il a senti de nouveau la menace d'un peuple (airain) trop fier ? Ou est-ce qu'il

n'a plus trouvé vraisemblable cette version de la reddition, étant donné le silence de César sur ce point ?

En ce qui concerne les Gaulois, Isaac souligne leur courage, voire ténacité, une qualité à valoriser d'après les expériences d'Isaac pendant la guerre avec les « poilus ». Puis, à l'instar du soldat romain, tout soldat peut se doter d'excellentes qualités à travers l'entraînement.

Il se peut que ces corrections fassent partie du projet que s'est donné Isaac dans le sillage de la Grande Guerre, notamment le redressement du moral. Pour y parvenir, il faut la vérité, et le moyen d'y parvenir est un apport de documentation. Il met ainsi le récit des manuels à la portée des élèves en montrant d'où vient l'information. Il laisse en outre les élèves juger par eux-mêmes ce qu'écrivent les historiens anciens.

Nous constatons qu'Isaac a fourni ses manuels des coutumes et d'informations sur la vie quotidienne des Gaulois, que ces informations soient flatteuses ou non. Au fur et à mesure que la recherche historique avance, il ajoute de nouvelles informations.

Cette volonté d'objectivité et de précision est très consciente chez Isaac. Il se fait figure de pionnier lorsqu'il entame la coopération avec des professeurs d'histoire allemands dans les années 30, vingt ans après le début de la première guerre mondiale. Il faut se rendre compte que les mentalités étaient encore marquées par le nationalisme dans ces années-là :

« Il fut un temps où l'on pouvait espérer qu'une tentative de ce genre, une franche explication sur le terrain scientifique, aiderait à dissiper d'amers malentendus, et servirait ainsi (indirectement) la cause du rapprochement des peuples et de la paix. Ce temps-là est passé ; tout passe vite présentement, même l'espoir. D'un pays à l'autre, jamais il n'a été plus malaisé d'établir ou de maintenir le contact entre des hommes de bonne foi et de bonne volonté. Jamais l'heure a été moins propice aux libres discussions : vingt années après 1914, les passions de 1914 flambent encore, la notion même d'objectivité est proscrite. Certes ce n'est pas une raison pour quitter le droit chemin, après qu'on l'a retrouvé : mais la rencontre souhaitée ne s'y produira pas » (Isaac ; 1933, l'avant-propos).

Dans le chapitre suivant, nous verrons que les historiens et les archéologues travaillent toujours à démêler les mythes et les faits historiques au sujet des Gaulois et de Vercingétorix. Les traces de la civilisation romaine se trouvent partout en France, mais c'est une science plus délicate de reconnaître les données exactes du monde préromain, et d'interpréter correctement les anciens textes sur la conquête des Gaules.

Chapitre 6 : Les données historiographiques et archéologiques

6. Introduction

Pour aborder ce thème, il faut d'abord partir du récit de Jules César *Bellum Gallicum* qui présente les Gaules au 1er siècle avant J.-C. et la conquête romaine de leur vaste domaine. L'aboutissement de cette guerre est le siège d'Alésia, où César a triomphé. Nous nous servons surtout de la partie consacrée à la reddition de Vercingétorix après cette bataille afin de comparer le récit de César avec d'autres sources. Nous tenterons ainsi d'établir les faits de la reddition de Vercingétorix et de son rôle, en particulier. En cas de contradiction, à quels textes se fier?

Nous verrons, par la suite, les circonstances de la redécouverte de *Bellum Gallicum* en France. Nous verrons aussi les différents soucis des historiens anciens lorsqu'il s'agit de s'en servir à des fins politiques. Une fois établi, le mythe gaulois s'avère avoir la vie dure.

Napoléon III est le premier à entamer des fouilles archéologiques. Les découvertes spectaculaires à Alise-Sainte-Reine se heurtent cependant à la méfiance des savants de la tradition historiographique, qui s'en tiennent aux récits écrits. En outre, ces récits se contredisent en ce qui concerne la localisation d'Alésia dont les Français ne semblent toujours pas d'accord.

Quoi qu'il en soit, les données archéologiques importantes, quoi que récentes (d'à peu près vingt ans), éclairent aujourd'hui les savants. Des connaissances nouvelles défont en effet le mythe de la Gaule et des ancêtres gaulois.

6.1. Les textes anciens

Bellum Gallicum par Jules César

Le récit de César est achevé l'an 50 avant J.-C. et il se compose de sept livres. Le livre VII traite la guerre des Gaules sur une centaine de pages (Goudineau, 2001: 200). La guerre a duré six ans, de 58 à 50 avant J.-C. Le texte est écrit à la troisième personne parce que César s'est voulu objectif. De plus, ce récit sert à informer le Sénat à Rome de ce qui s'est passé au cours de cette campagne militaire. César s'exprime donc de façon précise et tranchée.

Il dresse un bilan de la guerre en valorisant son adversaire. Selon lui, il a surmonté le défi des peuples réunis sous un chef talentueux, Vercingétorix. César, ou plutôt ses légions, ont subi une défaite à Gergovie. Ensuite, après un siège étonnant à Alésia, il l'a emporté. Sur le dénouement de la guerre et la reddition de Vercingétorix, il ne daigne écrire que quelques lignes. Ainsi se prive-t-il de la description de son triomphe, et refuse, à son tour, la reconnaissance à son adversaire. À cet égard, César s'écarte de la tradition du récit militaire. (Buchsenschutz et Schnapp, 1997 : 4126)

Voici les lignes consacrées à la reddition de Vercingétorix:

”Il [César] ordonne qu'on lui remette les armes, qu'on lui amène les chefs des cités. Il installa son siège au retranchement, devant son camp: C'est là qu'on lui amène les chefs; on lui livre Vercingétorix, on jette les armes à ses pieds.” (Goudineau, 2001: 201).

6.1.1. La reddition de Vercingétorix chez les historiens anciens

Outre le récit de César, il ne reste, selon Christian Goudineau, que sept autres textes anciens : Tite-Live, Strabon, Plutarque, Florus, Dion Cassius et Orose. Goudineau les présente, tour à tour, dans son livre *Le dossier Vercingétorix*. Les citations et les commentaires des textes suivants se basent sur cette présentation (six sont présentés ici).

Ces historiens, selon Goudineau, donnent leur propre version, soit à partir de celle de César, soit en s'appuyant sur d'autres sources, parmi elles des sources anti-césariennes, toutes perdues aujourd'hui. Voici les différentes versions de la reddition de Vercingétorix:

Tite-Live (65/60 avant J.-C.- 17 après J.-C., né à Padoue, écrivain et historien sous l'Empereur Auguste) :

“C.César vainquit les Gaulois à Alésia et reçut la soumission de toutes les cités gauloises qui avaient été sous les armes.” (*Histoire de Rome depuis la fondation de la ville*, Abrégé du livre 108) (ibid. 204).

Strabon (contemporain de Tite-Live, d'une famille noble, sous l'Empereur Auguste) :

“Or donc, contre César, c'est autour de Gergovia - une ville des Arveroi située sur une hauteur escarpée - que se déroulèrent les combats (c'était la patrie de Vercingétorix), ainsi qu'autour d'Alésia, une ville des Mandubioi (peuple limitrophe des Arvernoi) elle aussi située sur une hauteur escarpée, entourée de montagnes et par deux fleuves. C'est là également que le commandant en chef fut capturé et que, du coup, la guerre prit fin.” (*Géographie*, le livre IV, 2,3) (ibid.206).

Plutarque (46 après J.-C., né en Grèce, écrivain, sous l'empereur Claude) :

“Le chef de toute la guerre, Vercingétorix, revêtit ses plus belles armes, para son cheval et franchit ainsi la porte de la ville. Il vint caracoler en cercle autour de César qui était assis, puis, sautant à bas de sa monture, il jeta toutes ses armes et s’assit lui-même aux pieds de César, où il resta immobile, jusqu’au moment où il fut remis à des gardes pour le triomphe (de César). (*Vies parallèles*, 27,9) (ibid. 213).

Florus (130-140 après J.-C. : son abrégé d’histoire romaine, *Tableau*, d’après Tite-Live. Un érudit et un rhéteur. Voir l’erreur* ! *Elle est soulignée par moi) :

C’est autour de Gergovie des Arvernes que se décida le sort de la guerre. Quatre-vingt mille hommes, protégés par une citadelle, par une muraille, par des rives abruptes, quatre-vingt mille hommes défendaient cette gigantesque cité. César l’entoura d’un retranchement. Des pieux, un fossé dans lequel coulait une rivière qu’il avait détournée. Dix-huit fortins. Un immense parapet. Il commença par les réduire en les affamant; lorsqu’ils tentèrent des sorties désespérées, il les tailla en pièces sur le retranchement. Les épées et les pieux firent leur office. La fin arriva: Il les força à se rendre. Le roi en personne, le plus beau fleuron de notre victoire, vint en suppliant dans notre camp. Il mit aux pieds de César son cheval, ses phalères et ses armes, et il dit: Prends-les! Tu es le plus valeureux des hommes, mais celui que tu as vaincu était valeureux! (Florus I, 45) (ibid. 216).

Dion Cassius (163/164 après J.-C., né à Nicée, homme politique et historien) :

“Vercingétorix aurait pu s’échapper, car il n’avait pas été capturé et restait sans blessure, mais espérant (car il avait autrefois été en amitié avec César) pouvoir obtenir son pardon, il alla le trouver sans s’être fait annoncer : il apparut brusquement devant César qui siégeait sur une tribune, jetant le trouble chez certains (des assistants). En effet, il était, entre autres, très haut de taille et avait l’air terrible sous les armes. Lorsque le calme fut revenu, il ne dit pas un mot, mais tomba à genoux et, les mains jointes, il supplia. Voilà qui frappa de pitié tous les assistants, qui se souvenaient de sa fortune ancienne et le voyaient aujourd’hui en une condition aussi émouvante. Mais César (le fit connaître) : il lui reprocha précisément ce sur quoi il comptait le plus pour son salut, et, en opposant sa rébellion à son amitié, il fit paraître sa trahison plus insupportable encore. Donc, à cet instant même, il ne le prit nullement en pitié, le faisant aussitôt mettre aux fers. Quant à la suite : après l’avoir produit à son triomphe, il le fit mettre à mort.” (*L’histoire romaine*, le livre 40) (ibid. 221)

Orose (390 après J.-C., né en Espagne ou en Angleterre, prêtre et écrivain) :

“Un autre jour, Vercingétorix, ayant réuni tous ceux qui s’étaient échappés par la fuite, dit qu’il avait pris, en toute loyauté, l’initiative de défendre la liberté et de rompre le pacte avec les Romains, et que, maintenant, il serait prêt de tout cœur, soit à ce que tous s’exposent jusqu’à la mort aux coups des Romains, soit à ce qu’ils le livrent, lui seul, pour le salut de tous. Alors, les Gaulois, comme s’ils prenaient d’après l’avis du roi, la décision que, par pudeur, ils avaient quelque temps dissimulée, implorant aussitôt le pardon pour eux-mêmes, le livrèrent, lui seul, comme s’il était le seul auteur du grand crime.” (*Histoire adversus Paganos*, le livre VI, 11, 10) (ibid. 227).

On remarque ici que quelques textes sont des abrégés (sommaires) d'autres textes, par exemple le texte de Tite-Live. Donc on a à peine de quoi se faire une opinion. D'autres récits procurent des renseignements tirés de sources qui ne sont plus accessibles aujourd'hui, ou bien des ajouts personnels de l'auteur. Le dernier exemple se trouve dans le texte de Florus où il cite Vercingétorix au moment de la reddition (« Tu es le plus valeureux des hommes..... »). Ce qui étonne, cependant, est le fait que Vercingétorix ait été un traître. Il paraît qu'il a été lié d'amitié avec César avant de se révolter. Orose parle ainsi d'un pacte. Dion Cassius parle d'une amitié, même s'il laisse voir, pour sa part, qu'il n'aime pas César, en dépit de ses liens avec Vercingétorix. Il se peut que Dion Cassius ait eu une source anticésarienne.

6.1.2. Vercingétorix ; héros ou traître ?

Nous pouvons alors conclure, avec Christian Goudineau, qu'il existe, entre autres, une version du *traître* Vercingétorix et une version plutôt *valorisante*. Plutarque, par exemple, présente un Vercingétorix farouche et courageux que les historiens sous la III^e République n'ont pas manqué d'exploiter. Le peu d'information disponible concernant Vercingétorix rend la vérité presque inaccessible. Nous avons, néanmoins, vu qu'il existe plusieurs présentations de lui données par des historiens à travers les siècles qui suivent.

Il faut en outre signaler que les écrivains déjà cités ont eu des motivations bien définies. Plutarque et Orose ont tous les deux un aspect moralisateur en présentant les événements de la guerre. Dans son *Vies parallèles*, Plutarque montre la vertu de César contre le vice d'Alexandre. Orose, à l'opposé, dans *Histoire versus Paganos* insiste sur le destin malheureux de ceux qui imposent le mal aux autres. Il vise ici, bien entendu, les Romains (Goudineau, 2001 : 199-229). Il faut néanmoins insister sur le fait que les historiens anciens étaient peu préoccupés par le rôle de Vercingétorix. Pour eux, c'est surtout César qui joue le rôle central, ce que Goudineau regrette dans *Le dossier de Vercingétorix* :

« Au regard d'autres *ennemis* de Rome (Hannibal, Mithridate, Jugurtha, etc), Vercingétorix fait piètre figure. Il n'a pas de personnalité, il ne joue qu'un tout petit rôle » (ibid. 230).

6.1.3. Les exagérations de César

En ce qui concerne César, il faut néanmoins insister sur le fait qu'il n'est pas aussi objectif qu'il ne paraît. Buchsenschutz et Schnapp font une analyse du vocabulaire du VII^e livre de *La guerre des Gaules* de César. Par le choix des mots, il a exagéré le danger de la situation

politique en Gaule, et il a agrandi sa victoire. On voit par exemple que le massacre qui a déclenché la guerre a frappé « des citoyens romains » et ne pas « des mercatores », un terme non-ethnique. Il a donc fallu protéger les intérêts de Rome.

Pour faire cela, au lieu de parler d' « oppidums », ou villages provinciaux, il prétend en effet affronter des « villes ». Il transforme par la suite ses adversaires « barbares » en ennemis bien organisés avec une stratégie. (Buchsenschutz et Schnapp, 1997 : 4122) Buchsenschutz et Schnapp concluent ainsi:

« César a donc su composer à partir d'Alésia un tableau qui s'impose à toute l'historiographie des siècles suivants : une ville capitale, lieu d'un événement sans précédent par son ampleur militaire et sa portée politique » (ibid. 4104)

Il faut alors savoir comment lire un tel texte. De plus, nous devons chercher ce que César a dissimulé. Que penser à propos de la reddition de Vercingétorix ? Pourquoi s'est-il privé du plaisir de décrire son dangereux adversaire ? Malgré sa volonté de faire valoir le chef gaulois, il embarrasse, selon Buchsenschutz et Schnapp, ses lecteurs sur ce point (ibid. 4126). Ce sont en effet Florus, Plutarque et Dion Cassius qui jugent nécessaire de décrire cette scène.

Les historiens se posent également la question quel rôle le chef arverne a-t-il joué. Était-il un complice de Rome ? Rambaud, cité par Buchsenschutz et Schnapp, pose les questions : Où est sa stratégie ? Où est sa résistance ? Puis, il expose le manque de « force de frappe » de Vercingétorix, en ce qui concerne ses armes, le choix idiot de s'enfermer à Alésia et la vieille coutume de « la terre brûlée ». Ce n'était pas une nouvelle stratégie ! Vercingétorix n'a guère eu le choix. Il n'a pas commandé une armée unifiée non plus, conclut-il. Un autre historien, Jacques Harmand, cité par Buchsenschutz et Schnapp, parle de Vercingétorix comme un « complice conscient d'une nécessité historique » (ibid. 4128).

Un historien allemand, Théodor Mommsen, auteur de *Histoire romaine*, juge Vercingétorix autrement :

« Vercingétorix aurait sans doute pu fuir : il pouvait se sauver par le remède extrême que tout homme libre a dans la main [=le suicide, note de l'auteur]. Il aime mieux déclarer en plein conseil que puisqu'il n'a pu briser la domination étrangère, il est prêt à se livrer lui-même...Il fit comme il avait dit. Les officiers gaulois laissèrent descendre vers le camp de l'ennemi du pays le général solennellement élu par la nation, le héros qui se voue au châtement certain... » (Michel Reddé, 2003 : 103).

Théodor Mommsen tire la conclusion que Vercingétorix n'était qu'un preux ! (ibid. 103). Napoléon III semble être du même avis que Mommsen, bien que moins acerbe dans sa manière de l'exprimer. À partir du récit de César, il juge les peuples gaulois trop désunis et mal disciplinés pour réussir la révolte contre César. Vercingétorix ne pouvait qu'échouer, selon lui. La statue dressée au mont Auxois en 1865, l'exprime au sens positif :

« La Gaule unie ne formant qu'une seule nation animée d'un même esprit peut défier l'Univers » (César, *De Bello Gallico* VII, 29) Napoléon III à Vercingétorix (Michel Reddé, 2003 : 97).

Buchsenschutz et Schnapp semblent arriver à une conclusion similaire en ce qui concerne Vercingétorix et les peuples gaulois, celle de *clientèle*. Selon eux, on a parmi les peuples gaulois des alliances, des ruptures, des conflits qui changent souvent :

« Si les chefs gaulois (...) sont plus fidèles à la tradition des clientèles qu'au chef élu et temporaire de l'armée, alors nous pouvons admettre que jamais, même dans la personne de Vercingétorix, César n'a combattu la Gaule, mais des cités, des factions, des clientèles gauloises dont les motivations nous échappent » (Bechsenschutz et Schnapp, 1997 : 4129).

6.1.4. Vercingétorix et la mort d'une légende

Le rôle que joue Vercingétorix parmi les peuplades désunies, voire coalisées, change nettement sous la plume de Jean-Louis Brunaux, chercheur au CNRS (Laboratoire d'archéologie de l'ENS) ayant dirigé de nombreuses fouilles archéologiques (Brunaux ; 2008, la présentation). Il attaque tout d'abord le récit de César en maintenant que ce dernier a fait du chef arverne son adversaire par excellence de sorte que sa conquête ait un point culminant à l'instar des héros épiques Horace et Curiace (ibid. p. 196). Brunaux poursuit sa dévaluation du héros en montrant à quel point les historiens du XIXe siècle l'estiment important ou non : Amédée Thierry, le premier à inclure Vercingétorix et les Gaulois dans son histoire de France, lui consacre trois cents pages, tandis que Michelet, son contemporain, lui ne consacre que sept pages (ibid.). Vercingétorix, comme les Gaulois, est donc d'abord un moyen par lequel César construit l'apogée de son récit, ensuite, il est la proie des historiens du XIXe siècle qui se servent de lui à des fins politiques :

« Cependant, le nationalisme qui se développe à l'approche du milieu de XIXe siècle, et une nouvelle conception de l'histoire, selon laquelle elle serait mue par un chapelet de grands hommes, incitent les historiens populaires à réutiliser l'image de Vercingétorix façonnée par Thierry » (ibid.).

6.2. Le manuscrit de *Bellum Gallicum* et la découverte d'Alésia

Autour de 840, le récit de César a été découvert dans une bibliothèque à Fulda par l'abbé Loup, un érudit de Ferrières-en-Gâtinais, lorsqu'il y passait un séjour d'études. Son élève, le moine Henri à Saint-Germain d'Auxerre fait plus tard la liaison entre ce récit et le territoire autour du mont Auxois à Alise-Sainte-Reine. En 866 il écrit un poème où il raconte la vie de Sainte-Reine ainsi que l'histoire du lieu, évoquant parmi autres choses la conquête romaine.. Il se peut qu'il se base sur une tradition orale déjà connue au Haut Moyen Âge situant Alésia à Alise-Sainte-Reine, grâce au nom du lieu : « Pagus alesiens » qui veut dire « pays d'Auxois » (Michel Reddé, 2003 : 67). Il semble d'ailleurs que le nom d'Auxois soit une dénomination primitive d'Alésia (ibid. 71). En tout cas, il est le premier à comparer ce que décrit César au mont Auxois et ses alentours.

Selon Michel Reddé, plusieurs historiens sont du même avis qu'Henri au cours des premiers siècles suivants, avant qu'Alésia ne soit de nouveau liée au « mythe fondateur national ». Au début, la préoccupation d'Henri était les ravages du lieu et les conséquences pour les Gaulois en tant que groupe ethnique. L'intérêt était régional plutôt que national.

L'historien Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782) se penche également sur Alésia. Son livre *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule* en 1741 traite la question de l'emplacement d'Alésia. Il a fait un plan du lieu, amélioré plus tard par un bénédictin, D. Jourdain, ou Claude Jourdain (bénédictin, géographe et historien, 1696-1782), qui constate ceci :

« La correspondance que l'on remarque entre la disposition du local et les circonstances du siège, comme elles sont rapportées dans le septième livre des Commentaires, ne permet pas de douter, qu'Alise, ou plutôt le sommet du mont Auxois, n'ait été l'assiette et l'emplacement d'Alésia » (Michel Reddé, 2003 : 70).

On a donc eu une idée claire du lieu d'Alésia dès le IXe siècle (vers 850) en se basant sur le récit de César. Jusqu'au XIXe siècle, ce texte est la seule source disponible en France (Buchsenschutz et Schnapp, 1421).

Les trente dernières années avant les fouilles archéologiques de Napoléon III à Alise-Sainte-Reine, les historiens français se disputaient encore sur la localisation d'Alésia. Une des raisons des disputes est les contradictions entre les descriptions de César et celles de Dion Cassius et de Plutarque, sur l'itinéraire de l'armée de César vers Alésia. Les trois sources

nomment trois lieux différents pour la bataille d'Alésia, les alternatives à Alise-Sainte-Reine se trouvent en Franche-Comté, à l'est de la Saône. (Michel Reddé, 2003 : 111).

En outre, on ne savait pas à l'époque classer les vestiges. Napoléon III est le premier à entamer des fouilles d'envergure en 1861. Il est au courant des travaux archéologiques entrepris ailleurs en Europe et dans les pays nordiques et il veut que la France les rattrape. Il souhaite en plus se doter d'une base sur laquelle il peut achever son œuvre *Jules César* ainsi que justifier son projet d'Empire (ibid. la préface).

En 1860, une découverte dans une ferme dans la plaine de Laumont a donné lieu à des fouilles autour du mont Auxois. Les travaux sont dirigés par Paul Millot et Victor Pernet, hommes du cru (Buchsenschutz et Schnapp, 1997 : 4113). Napoléon a, parmi d'autres, choisi des militaires dans la commission archéologique. Ils se sont montrés très habiles en ce qui concerne l'identification du terrain par rapport au récit césarien. Le colonel Eugène Stoffel, le successeur de Paul Millot et Victor Pernet en 1862, avait également des talents exceptionnels d'organisateur des fouilles, selon Théodore Rice Homes, l'auteur de *Cæsar's conquest of Gaule* (Michel Reddé, 2003, la préface). Stoffel a fait un plan très précis du mont Auxois et de ses alentours. Il décrit en outre les démarches d'exploration du sol, autrefois remué, pour retrouver les fossés. Au lieu de chercher des objets, on s'occupe donc d'identifier l'ensemble du terrain et les constructions du siège. Buchsenschutz et Schnapp soulignent que :

« Cette attention stratigraphique portée à des couches à peine altérées par l'homme est tout à fait exceptionnelle à l'époque » (p. 4113).

Les militaires ont découvert la contrevallation, la circonvallation et six campements de César. Selon Victor Pernet, le premier directeur des fouilles, on a trouvé des ossements humains et des ossements de chevaux. On a aussi trouvé des objets de harnachement, des armes, des armures, des casques, des cuirasses, des lances, des épées, des javelots et des pièces de monnaie romaines et gauloises (ibid. 4114.). Il constate que :

« ...la répartition aléatoire de ces vestiges sur tout le parcours des défenses reflète [...] le désordre des combats. Une analyse typologique permet d'attribuer ces armes au 1^{er} siècle avant J.-C. » (ibid.)

Michel Reddé, qui a poursuivi des fouilles à Alésia dans les années 1990, dit ceci :

« Au total, on le constate, il existe autour d'Alise-Sainte-Reine d'incontestables camps romains, bien authentifiés à la fois par leur architecture, leurs caractéristiques défensives et le matériel qui s'y trouve. Leur datation est en outre bien assurée par les monnaies, le matériel métallique, la céramique et les amphores qu'on y rencontre. Que nous ne les connaissions pas tous est non moins évident. C'est le lot de la recherche archéologique, sur un site gigantesque, difficile, souvent boisé, où l'on ne peut tout faire à la fois, d'autant que la maîtrise foncière y fait défaut. » (Michel Reddé, 2003 : 164).

Buchsenschutz et Schnapp sont d'accord :

« Aucun autre site césarien n'a livré comme Alise des traces directes du combat ni même, bien souvent, des niveaux d'occupation qui puissent être datés de l'époque de la conquête. » (Buchsenschutz et Schnapp, 4118)

Malgré la méfiance des Français par rapport à l'empereur Napoléon III et aux découvertes « officielles », malgré aussi leur méfiance par rapport à l'archéologie et la tradition historiographique (des textes), le récit de César et les résultats des fouilles vont très bien ensemble lorsqu'il s'agit de localiser Alésia à Alise-Sainte-Reine.

6.3.1. La Gaule décrit par César et les historiens anciens

Pour décrire la Gaule, ou plutôt les territoires gaulois, on a toujours les renseignements les plus importants dans *Bellum Gallicum* de César. On sait, en effet, que le livre VI de son œuvre, dans lequel se trouvent les informations sur les mœurs, les coutumes et la société des Gaulois, se base sur des sources antérieures, notamment du savant Poseidonios d'Apamée, qui écrivait au début du 1^{er} siècle avant J.-C., et des extraits de Timée de Taormine, qui a vécu au début du III^e siècle avant J.-C.. Aussi les historiens Strabon, Diodore de Sicile et Ammien Marcellin se sont renseignés chez ces deux savants (Brunaux ; 2008, p. 19).

« Nous savons maintenant que le récit proprement guerrier que fait César est une source documentaire de première importance pour l'histoire du 1^{er} siècle avant notre ère, tandis que les chapitres ethnographiques du livre VI sont la plus importante contribution historique à notre connaissance des III^e et II^e siècles » (ibid.).

Les fouilles archéologiques confirment donc souvent les renseignements fournis par *La Guerre des Gaules* de César. En ce qui concerne l'étendue de la Gaule, César présente un domaine divisé en trois grandes régions: la Cisalpine (l'Italie du Nord), la Transalpine (le Midi de la France) et la région au nord de la France, la Belgique et le Luxembourg inclus. La Narbonnaise et l'Italie du Nord étaient déjà des colonies romaines. Les trois régions du territoire qui restaient gauloises étaient au centre (avec les peuples celte ou « gaulois »), au nord (les peuples belge) et au sud (les peuples aquitain) (ibid. p. 32-33 et p. 38-39). Ces trois

groupes de peuples étaient « parfaitement distincts », selon Brunaux (ibid. p. 60). Les Grecs, qui les premiers ont délimité le territoire gaulois dans leurs récits, ont cependant été préoccupés par les frontières naturelles données par la nature plutôt que la parenté des peuplades qui y habitaient (ibid. p. 39).

César, tout en se basant sur ces sources antérieures, décrit un pays délimité, mais vaste, de terres aptes aux cultures et qui se prêtent à l'élevage. Il y a des forêts, mais elles ne dominent pas le paysage. Les côtes maritimes et les montagnes sont difficiles à parcourir, selon lui (Michel Reddé ; 2003, p. 18).

Par le géographe et historien Strabon, nous apprenons qu'on cultivait les mêmes produits dans le Midi qu'en l'Italie : l'olivier, le figuier et la vigne. Vers le nord, on trouvait du blé, des glands et toute sorte de bétail. Les Gaulois étaient donc des paysans riches. Palladius, un auteur latin du IV^e siècle après J.-C. décrit comment les Gaulois moissonnent à l'aide d'une machine à moissonner ! (Goudineau, 2002, 20).

Déjà dans les décennies précédant la guerre gauloise, il y avait des rapports entre des peuples gaulois, par exemple les Éduens et les Séquanes du Midi, et les Romains. Les alliances pouvaient toutefois changer à tout moment, parce que malgré leurs origines communes, les Gaulois n'étaient pas un peuple homogène. Les tribus se distinguaient, en effet, par des hiérarchies, par leurs langues, par leur richesse et par leur degré de coopération les uns avec les autres. En plus, les tribus les plus puissantes dominaient leurs voisins.

Goudineau souligne, en outre, à partir d'encore un historien ancien, Diodore de Sicile, le commerce de vin entre les Gaulois et les Italiens. Les Gaulois ont tant aimé le vin qu'ils ont payé, entre autres, avec des esclaves ! (Goudineau, 2002 : 55). Les guerres entre les peuples gaulois ont peut-être été déclenchées à cause du besoin d'esclaves. Dans la Saône, on trouve plein de fragments d'amphores (à vin). Goudineau avance même l'hypothèse que César cherchait à dominer toute la Gaule à des fins économiques. (ibid. 64). Déjà, les liens économiques à travers les frontières, entraînaient une domination exercée par les Romains inconfortable, semble-t-il. Peut-être trouve-t-on ici l'explication de la révolte de Vercingétorix et d'autres chefs gaulois. Goudineau l'exprime ainsi :

« Nation, indépendance, liberté! Empire, aliénation, servitude. L'intégration économique, conduit-elle à la perte d'identité ? Dès que l'on s'est placé sous le patronage de Mercure (le dieu du commerce, souligné par moi), ce dieu ne vous dévore-t-il pas ? » (ibid. 75).

6.3.2. Les découvertes archéologiques

Quant aux commerçants gaulois, ils ont mené une vie d'aristocrates à en juger par les découvertes archéologiques (Goudineau, 2001 : 243). Les fouilles, ainsi que des photographies ariennes, révèlent des fermes aristocratiques avec des châteaux forts et des mottes féodales, comme en Bretagne, par exemple. Les maisons de terre et de bois auraient été décorées de peintures, de bois sculptés, de tapis et de peaux. Il y avait des boiseries, des caves autour du foyer et une crémaillère.

Les Arvernes, les parents puissants de Vercingétorix, étaient aussi riches, étant depuis longtemps liés à Rome par un traité, selon Goudineau (ibid. 249). Dans leurs terres dans le futur diocèse de Clermont (le Massif central), 15 années de fouilles ont dévoilé des vestiges du VIIe au IVe siècle avant J.-C. On y a vu le progrès économique pendant les IIIe et IIe siècles avant J.-C. Les Gaulois habitaient à la campagne, dans des hameaux (agglomération de domiciles autour d'un village). A côté de l'agriculture et de l'élevage, ils ont fait des outils, des armes et des bijoux en utilisant le fer, le bronze, et des métaux précieux. Ils ont aussi travaillé les textiles, le cuir et les os ainsi que le corail et la céramique. Leur innovation principale, selon Goudineau, est les monnaies : statères d'or et potins de bronze (ibid.250). Leur armement pour mener la guerre n'avait rien à envier à celui des Romains. Au contraire, Brunaux pense que les guerriers gaulois étaient les meilleurs soldats de l'armée de César (Brunaux; 2008, p. 222).

6.3.3. Une approche nouvelle du mythe des Gaulois

6.3.3.1. « Barbares »

Jean-Louis Brunaux cherche à corriger les idées reçues parmi les Français concernant le mythe gaulois. Dans son livre *Nos ancêtres les Gaulois* il conteste les idées répandues parmi les Français pendant la IIIe République. La première d'entre elles, celle des Gaulois barbares, est déjà démentie par la Gaule que nous venons de décrire ; une aristocratie de commerçants et des paysans doués.

6.3.3.2. « La division par manque de discipline »

Une autre idée, celle de la division des Gaulois, ou plutôt des coalitions antagonistes, est également présentée d'une manière nouvelle, étant donnée l'idéologie nationaliste de la IIIe

République qui avait fait paraître ces coalitions comme un trait de caractère, voire le manque de discipline. Premièrement, il souligne que de bons guerriers (voir au-dessus) ne peuvent pas manquer de discipline. Ensuite, il procède ainsi pour expliquer leur système de clientèle : Il conteste d'abord l'idée d'une patrie (Brunaux ; 2008, p. 55). Le territoire gaulois ne comprend pas une nation, mais de petits États de groupes ethniques indigènes et immigrés par vagues successives, et souvent mélangés. Ils forment des coalitions et ils se battent pour que le chef le plus fort soit le maître, ou roi, de plusieurs coalitions (ibid. p. 240-241). Comme nous venons de voir, ils sont guerriers, mais aussi cultivateurs en train de se lier à Rome par le commerce (ibid. p. 202). Puisque la Gaule est un vaste domaine en transition avant la conquête romaine (ibid. 229) nous avons donc tort de nous imaginer des peuples querelleurs qui perdent face à César par manque d'union, comme nous avons appris à travers les manuels scolaires. Il s'agit par contre de concurrence entre des États voisins. Voici l'explication de Brunaux de l'emploi politique des « divisions gauloises » :

« Les historiens et les nationalistes de toute époque y ont trouvé la marque d'une division congéniale de la Gaule et un contre-exemple édifiant pour les générations des Français. La réalité est toute autre : ces prétendues divisions ne sont que le reflet d'intérêts antagonistes. Les vieilles querelles politiques, les inimitiés ethniques, les conflits commerciaux, de profonds bouleversements sociaux, enfin, n'ont fait que trouver dans l'opposition à César un même exutoire » (ibid. p. 217)

6.3.3.3. « Une guerre prolongée de la Gaule »

Enfin, César prétend que les combats qui se déroulent en Gaule font partie d'**une** guerre prolongée. Ce n'est pas vrai, selon Brunaux (ibid. p. 215 et 217). Les combats sont disparates et il n'y a pas l'angoisse d'une conquête parmi les peuples gaulois, ni le sentiment d'être colonisé. La romanisation en Gaule, déjà en marche, continue si lentement qu'elle est à peine perceptible (ibid. p. 231-232). César a gardé les structures déjà en place en Gaule, sans rompre les liens de clientèle entre les peuples (ibid. p. 222). Malgré des batailles annuelles, la conquête comme telle est avant toute une conquête qui entraîne une domination économique des peuples gaulois. Quelques combats n'ont pas été des batailles de résistance, mais des révoltes contre cette domination économique (ibid. p. 217).

6.4. Conclusion

Nous venons de voir que *La Guerre des Gaules* de César n'est pas fiable en ce qui concerne la conquête de la Gaule, notamment le livre VII de son œuvre. Nous avons vu que la présentation de Vercingétorix et de sa reddition sont si invraisemblables que les versions différentes des historiens anciens, malgré leur nombre, n'ont pas réussi à convaincre les historiens modernes de leur valeur historique. Le héros Vercingétorix n'est donc qu'une légende.

Le récit de César, et surtout le livre VI, est par contre un document pertinent lorsqu'il s'agit de connaître l'art guerrier du 1^{er} siècle avant J.-C. et les mœurs et les modes de vie des peuples gaulois depuis le III^e siècle avant J.-C. César et les historiens anciens ont ainsi fourni aux archéologues et aux philologues des informations précieuses sur une société beaucoup plus avancée que les hommes modernes n'auraient pu s'imaginer. Brunaux a en conséquence pu dénoncer les idées reçues en France, depuis le XIX^e siècle, des « barbares » gaulois et leurs traits de caractère « querelleur », hérités par les Français. Même si les peuples gaulois ont vécu dans la France actuelle, il ne va pas de soi, en effet, qu'ils soient les ancêtres des Français.

Conclusion

Les enjeux politiques du mythe

Les Gaulois et Vercingétorix, présentés dans *La Guerre des Gaules* de Jules César, et réintroduits aux lecteurs français par Amédée Thierry en 1828, sont au centre d'un mythe qui s'est développé grâce aux historiens républicains au cours du XIXe siècle. Le mythe n'était certes pas accepté par tout le monde, en particulier les catholiques monarchistes, mais les crises et les guerres des XIXe et XXe siècles ont contribué à l'ascension de Vercingétorix au statut de héros national.

Pendant la première moitié du XIXe siècle, les historiens ont cherché à définir le contenu de l'héritage gaulois. Ils souhaitaient également savoir qui étaient vraiment les Gaulois et si leurs mœurs et leur culture avaient laissé des traces chez leurs descendants. Les historiens peinaient cependant à s'identifier aux autres traits comme la barbarie guerrière, les sacrifices humains et les conflits entre les tribus. Le travail des historiens de l'époque semble être celui d'une adaptation contrôlée pour présenter une image acceptable, ou à la limite modifiée, des nouveaux ancêtres. Ainsi naissent deux traditions tout à fait contradictoires avec, d'un côté Jules Michelet qui trouve les qualités gauloises incomplètes sans les influences des Romains et des Francs, et de l'autre Henri Martin qui pense que les « vrais » ancêtres ont doté la France d'un génie éternel et original.

La France profonde a opté pour la version dite populaire d'Henri Martin, qui sera d'ailleurs la même version qui anime de façon stéréotypée la bande dessinée *Astérix*.

Jules Michelet, quant à lui, a gagné les élites républicaines à sa version romanisée. Les Français lui doivent en effet l'idée de leur génie composé de traits gaulois (l'esprit indépendant et courageux, batailleur et insoumis), et de traits romains (l'ordre et la discipline). Michelet sera préféré comme idéologue scolaire sous la IIIe République, en apprenant aux élèves à admirer la civilisation et le progrès apportés par les Romains en France.

Nous reconnaissons ces deux versions du mythe fondateur dans l'enseignement primaire des années 1880. *Le Tour de la France par deux enfants* de Mme Fouillée exalte Vercingétorix et ses contemporains au détriment de César et des Romains tandis que *Le Petit Lavis* d'Ernest

Lavisse n'est pas loin d'ignorer Vercingétorix et les peuples « grossiers » au profit des envahisseurs. Et pourtant, ils sont tous les deux républicains.

Les fouilles entamées par Napoléon III dans les années 1860 contribuent à l'évolution du mythe gaulois. Sans ces fouilles, le mythe n'aurait peut-être jamais eu le même impact. Le passé gaulois prend désormais l'allure d'une réalité qui confirme l'ancienneté de la nation française et de la « race » française. Ces découvertes entraînent l'obligation et le défi de reclasser correctement les vestiges romains et gaulois les uns par rapport aux autres.

Nous avons vu que le récit de César a trouvé sa place dans les manuels scolaires et dans les livres de vulgarisation. Ses descriptions des Gaulois et de Vercingétorix d'un côté, et l'exemple des Romains de l'autre ont d'ailleurs servi de clés dans l'interprétation des événements à venir. Les Français vaincus par les Prussiens en 1871 comparent leur situation à celle des Gaulois vaincus par les Romains à Alésia, mais les idéologues en tirent des conclusions différentes. Selon eux, il faudrait en effet exploiter les qualités (e.a. bonne faculté d'adaptation) et les défauts (e.a. désunion des tribus) des ancêtres pour éviter de faire les mêmes erreurs qu'eux. Ces conseils n'empêchent cependant pas les dirigeants d'alimenter la mentalité antiallemande en comparant l'Allemagne « barbare » (« la Gaule ») à la France « civilisée » (« l'Empire romain »). Paradoxalement, ce pays « civilisé » dépendait du pays « barbare » pour créer un enseignement universitaire scientifique et réussir enfin à apprendre comment vaincre dans l'avenir.

Nous avons voulu montrer qu'on veut construire une identité nationale sur le mythe des origines, bien que les dirigeants soient obligés de corriger les éléments de ce mythe pour qu'il serve à leurs fins : unir les Français pour vaincre leurs ennemis. Pour y arriver, les dirigeants républicains demandent que l'enseignement commence dès le plus jeune âge à intégrer le mythe fondateur sous la forme des héros dans l'enseignement primaire, ensuite en parlant des grands hommes dans l'enseignement secondaire. Ce cadre de personnes clés tient enfin à unir les monarchistes et les républicains, puisque tous les héros et personnages célèbres ont contribué au développement de la France. Tout ceci permet de mieux comprendre les manuels d'Albert Malet et Jules Isaac.

Le cours Malet-Isaac

L'idéal dressé à travers les soldats romains et le bilan « bénéfique » de la conquête romaine placent les deux auteurs dans la tradition républicaine, à l'instar de Jules Michelet. Ils ont, tous les deux, par conséquent vanté le progrès apporté en Gaule par César et les Romains. Ils ont admiré l'administration romaine, les monuments et la paix, ainsi que la discipline et le patriotisme des soldats romains.

Albert Malet

Albert Malet a toutefois choisi la version populaire pour décrire les Gaulois et Vercingétorix. Outre les qualités évidentes comme courage, férocité et fierté, il exalte le patriotisme.

Vercingétorix, le héros, est **patriote** et martyr de la **patrie**. Ce héros a ainsi servi d'exemple non seulement pour les lycéens à travers ses manuels, mais aussi pour Malet lui-même, une fois confronté à la Grande Guerre. Sa propre vie et son enseignement ont de toute évidence ont été tendus vers la revanche. En ce qui concerne les Gaulois, il a montré que ceux-ci ont perdu faute de discipline et faute d'une stratégie, une conception issue de la guerre franco-prussienne (la guerre savante). Malet a en outre pleinement exploité les exemples des grands généraux comme Alexandre, Hannibal et César (ils ne sont hélas pas Français) en les présentant tous d'une manière un peu stéréotypée, comme s'ils possédaient toutes les qualités, à eux seuls, dont ils avaient besoin pour vaincre. Même si ces grands généraux ne l'ont pas emporté à la fin (surtout Alexandre et Hannibal), il admire quand même leurs exploits, et il révèle à travers ses manuels son intérêt pour les grandes batailles.

Jules Isaac

Jules Isaac a, à son tour, présenté les Gaulois avec leurs qualités et leurs défauts, selon la présentation de César lui-même ; comme des barbares ou des demi-civilisés. Il évite cependant de trop montrer les excellents soldats romains au détriment des troupes gauloises. Isaac a survécu la Grande Guerre et il y a vécu des expériences qui influencent son enseignement par la suite. Il a été bouleversé par une guerre affreusement sanglante, tout en admirant le courage et le dévouement des soldats de cette guerre, aux dépens de leurs généraux. Il est par la suite porté à valoriser les Gaulois pour leur courage plutôt qu'à montrer que leur courage ne suffit pas, étant donné cette identification entre Gaulois et Français qui est toujours sous-entendue. Il a aussi corrigé la présentation des grands hommes de guerre pour qu'ils soient plus proches de la réalité. Revenant de la Grande Guerre, Jules Isaac s'est en

autre efforcé à briser les préjugés des manuels, surtout en enlevant les propos qui servaient à vanter les Français au détriment des peuples voisins.

À partir de 1931, le contenu de son manuel relève d'un souci de présenter les Gaulois avec plus de détails sur leurs coutumes, leurs métiers etc. afin qu'ils ne soient pas uniquement des résistants à l'envahisseur. Le fait qu'il n'a pas voulu enlever le chapitre sur les Gaulois du manuel, en dépit du nouveau programme, montre qu'il trouve leur place dans l'enseignement justifiée.

Quoi qu'il en soit, Vercingétorix reste « brave », mais moins « fier » à partir de la fin des années 30 (1938) lorsqu'Isaac a fait enlever la version de la reddition d'après Plutarque. Il se peut qu'il souhaite ainsi être objectif à une époque marquée par les mentalités violemment nationalistes. Nous avons vu que son souci d'éviter les préjugés et les mensonges dans l'enseignement n'a été suivi qu'après la deuxième guerre mondiale. En tous cas, l'emploi de documents originaux dans l'enseignement de Jules Isaac a été une entreprise pionnière entamée pour former chez les lycéens un esprit critique et pour les doter de la faculté de juger ce qu'ils lisent. Il représente ainsi l'opposé de son maître Ernest Lavis, selon Suzanne Citron :

« L'histoire de France de Lavis véhicule ainsi la contraire d'une éducation démocratique. Déité abstraite qui structure le récit, la France, tantôt encensée, tantôt plainte. Ne nourrit pas un imaginaire de lucidité, de réflexion critique, de tolérance. Elle n'incite ni à l'initiative, ni à la participation. Elle fait appel à l'esprit guerrier et au sacrifice, jamais à la créativité intelligente et constructive » (Citron ; 1989, p. 37).

Isaac avait vu le fruit de l'éducation à la Lavis sous la Grande Guerre et de l'ignorance des Français des réalités politiques et de la propagande des dirigeants. Suzanne Citron accuse ces derniers d'abus de pouvoir, exactement comme les élites de l'Ancien Régime. La République n'appliquait pas les grands principes de la Révolution à elle-même (ibid. p. 25).

Un débat sur le rôle de la France outre-mer, et l'enseignement actuel :

A la suite de la loi du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés, il y a, depuis quelques années, un débat entre les hommes politiques et les historiens en France sur le bilan de l'œuvre des Français outre-mer pendant la colonisation, et la présentation de cette époque dans l'enseignement de l'histoire . Le député UMP Christian Vanneste a présenté un sous-amendement proposant les mots

« rôle positif » pour décrire la colonisation aux élèves, un amendement qui a été abrogé en 2006 (Galgnani 2008, p.2). Les enseignants ne veulent pas que l'État se mêle de la façon dont ils enseignent l'histoire aux élèves, ni des lois qui dictent quels événements ou personnages il faut commémorer. Pierre Nora, historien et académicien, s'exprime ainsi : « S'il s'agit de s'immiscer dans la liberté pédagogique de l'enseignement, il s'agit d'une mesure d'un État totalitaire » (ibid.). Le débat concerne aussi la distinction entre ce qui relève du domaine politique, « l'histoire mémoire », et ce qui relève du travail des historiens, « l'histoire science », selon l'historien Gérard Noiriel. Il souligne en outre qu'il revient au ministre de l'Éducation, avec un ensemble de responsables de déterminer ce qu'il faut commémorer dans l'enseignement (ibid.).

Nous voyons donc le désir des ministres d'embellir l'histoire du pays. Le 28 octobre 2008, Xavier Darcos, le ministre de l'Éducation, a proposé que le Parlement fasse préparer les programmes scolaires, selon le professeur d'histoire-géographie, Bernard Girard (Girard ; 2008). Pendant un débat dans la commission "Mission d'information sur les questions mémorielles" regroupant un nombre de députés, les députés UMP Christian Vanneste et Lionel Luca se sont appuyés sur les propos du ministre Darcos pour souhaiter que l'histoire de France soit transmise aux élèves par une vision positive et par des héros positifs. Cela aiderait les élèves, ont-ils maintenu, à s'attacher à la patrie. Bernard Girard rappelle le passé de la France et ironise en disant qu'il ne va pas de soi que les lycéens s'attachent à la Patrie, étant donné la torture pratiquée pendant la guerre d'Algérie.

En ce qui concerne les bons exemples, Bernard-Henry Lévy, journaliste dans *Le Point*, a d'ailleurs demandé, dans ses « bloc-notes » de 2005, pourquoi les Français, pour nourrir leur bonne image d'eux-mêmes, ne cherchent pas plutôt l'exemple dans ceux qui ont lutté pour la décolonisation, malgré les moqueries auxquelles ils se sont exposés par leurs contemporains, comme par exemple François Mauriac, Jean-Paul Sartre ou Pierre Mendès France ? (Wikipédia ; 2005, p. 8).

En guise de conclusion, serait-il peut-être une bonne idée de terminer là où nous avons commencé, même si c'est un héros imaginaire, par Astérix ? Vercingétorix, comme nous savons, est aussi un héros largement imaginaire.

Astérix et les jeux olympiques

Nous avons vu que les Gaulois ont survécu, à leur manière, dans la bande dessinée d'Astérix, alors qu'ils ne figurent plus dans les manuels scolaires, depuis quelques années (Brunaux, 2008, p.10). Dans l'album *Astérix et les jeux olympiques*, Astérix et ses compatriotes dans la Gaule envahie, se disent Romains afin de pouvoir s'inscrire aux jeux d'Athènes auxquels seuls les Grecs et les Romains ont le droit de participer (Gosciny ; 1992, p. 13). Cela déplaît au centurion Mordicus, puisqu'il sait que les Gaulois possèdent la potion magique qui les rend invincibles :

« Voilà. On se bat contre les gens, on les massacre, on les envahit, on les occupe, et après, sans raison, ils se retournent contre nous ! » (ibid. p. 14).

Astérix s'inscrit donc comme Romain à Athènes, mais puisque les Grecs interdisent la potion magique, le Gaulois est obligé de participer sans ses forces supplémentaires. Les Grecs remportent tous les prix, mais ils veulent finalement accorder aux visiteurs l'occasion de triompher au moins une fois. Ils organisent une course uniquement pour les Romains où Astérix se sert de ruse pour l'emporter sur les légionnaires. Il les amène à tricher en leur permettant de boire, « à son insu », la potion magique. Les légionnaires, quant à eux, n'ont qu'un souci : que César soit content, et le centurion Mordicus est prêt à tricher pour y parvenir. Voilà ce qu'il dit à l'athlète Claudius Cornedurus : « L'essentiel pour notre avancement, c'est que Jules César soit content, et pour que Jules César soit content, il faut que tu remportes la course et la palme » (ibid. p. 43).

Le lendemain tous les athlètes romains seront disqualifiés lorsque Astérix leur fera montrer leurs langues bleues, preuve qu'ils ont triché. Astérix sera donc proclamé vainqueur, mais il donne ensuite sa palme au centurion Mordicus et le légionnaire Cornedurus pour qu'ils puissent plaire à César et avancer dans leur carrière (ibid. p. 48).

Cette fin nous a beaucoup étonnée, et nous avons demandé à Jean-Marc Olivier, professeur à l'université à Toulouse-Le Mirail, lors de notre entretien (voir le chapitre 1), pourquoi Astérix a donné sa palme à l'ennemi. Sans hésiter, il a répondu que c'était grâce à l'amitié française, une amitié qui transcende la concurrence, une fois qu'on est devenu amis. D'après lui, Astérix et le centurion étaient devenus des amis au cours des jeux.

Nous, nous risquons une interprétation supplémentaire : Puisque le mythe fondateur n'existe plus comme cadre pour s'identifier à une « race » des ancêtres ou au héros « national », on explique aujourd'hui autrement la conception d'identité nationale : «un groupe humain,

généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité (historique, sociale, culturelle) et la volonté de vivre en commun » (Brunaux ; 2008, p. 59).

Le mérite d'Astérix est, tout en se servant de sa ruse afin de l'emporter sur les autres concurrents, de leur donner sa palme, parce qu'ils ont un maître exigeant, César. Il semble qu'Astérix puisse passer, quant à lui, de la gloire, voire l'avancement. Si nous restons dans notre mythe gaulois ; c'est César qui a remporté la gloire autrefois, en construisant le récit d'une guerre qui n'a pas eu lieu comme il le prétend. Il a cherché la gloire, et il a eu son moment de gloire dans l'histoire de l'humanité. Astérix le Gaulois lui a donné ce qu'il a cherché. Les Gaulois, pour leur part, ont gardé les choses qui appartiennent à eux ; leur ruse et leur « fête au village ».

Bibliographie

- Alba, André ; 1986 : *Rome et le Moyen Âge, 753 av.J.-C.-1492*. Paris, Marabout : éd. 1958.
- Amalvi, Christian ; 1982 : « Vercingétorix dans l'enseignement primaire 1830- 1940 » dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 350- 353.
- Amalvi, Christian ; 1988 : *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France. De Vercingétorix à la Révolution*. Essais de mythologie nationale. Paris, Éditions Albin Michel.
- Amalvi, Christian ; 2001a : *Les héros de l'histoire de France. De Vercingétorix à de Gaulle, un tour de France en quatre-vingts personnages*. Toulouse, Éditions Privat.
- Amalvi, Christian ; 2001b : *Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historiques de langue française de 1660 à 1960*. Paris, La Boutique de l'Histoire.
- Amalvi, Christian ; 2008 : Préface dans *De Vercingétorix à Attila*. L'histoire de la France en bande dessinée, t1 : 1^{er} siècle av J.- C. au Ve siècle apr. J.- C. Dessins de Victor de la Fuente [et al.], texte de Victor Mora [et al.], Paris/Éditions Larousse (1^{er} éd. 1988) : 1- 2.
- Brunaux, Jean-Louis ; 2008 : *Nos ancêtres les Gaulois*. Paris, Seuil.
- Bruno, G. ; 1907 : *Le Tour de la France par deux enfants. Devoir et Patrie*. Cours moyen. Paris, Librairie classique Eugène Belin. Belin frères. Trois cent trente-huitième éditions. 1^{er} éd.1877.
- Buchsenschutz, Olivier et Alain Schnapp, ; 1997 : « Alésia » dans *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora, tome III. Série : Quarto. Paris, Gallimard.
- Citron, Suzanne ; 1989 : *Le mythe national : l'histoire de France en question*. Paris, Éditions ouvrières.
- Croisille, Christian ; 1982a : « Le discours républicain », (résumé de l'introduction) dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des

Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 329- 330.

Croisille, Christian ; 1982b ; « Michelet et les Gaulois ou les séductions de la patrie celtique »_dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 211- 220.

Droz, Jacques ; 1990 : « Jaurès et les origines de la guerre franco- allemande de 1870/71 » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 23-32.

Ehrard, Jean. : 1982 : « Résumé des débats » dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 116.

Galignani, Oriane Jeancourt ; 2008 : Site internet : www.arte.tv/fr/70.html , Visité le 11 novembre 2008.

Gérard, Alice ; 1982 : « La vision de la défaite gauloise dans l'enseignement secondaire (particulièrement entre 1870 et 1914) » dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 357- 365.

Gérard, Alice ; 2005 : « L'enseignement supérieur de l'histoire de France de 1800 à 1914 » dans *Les lieux de l'histoire*, sous la direction de Christian Amalvi ; Laurent Avezou [et al.], Paris, Armand Colin : 242- 302.

Gerbod, Paul ; 1982 : « L'enseignement supérieur français à la découverte des Gaulois » (1890- 1940), dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 367- 374.

- Girard, Bernard ; 2008 : Site internet : mhtml:file://M:\privat\Des programmes d'histoire revus et corrigés par le Parlement Rue89 , visité le 3 novembre 2008.
- Goudineau, Christian ; 2001 : *Le dossier Vercingétorix*. Arles/Paris , Actes Sud/Errance.
- Goudineau, Christian ; 2002 : *Par Toutatis ! Que reste-t-il de la Gaule ?* Paris, Seuil.
- Goscinny, René et Albert Uderzo ; 1961 : *Une aventure d'Astérix, Astérix le Gaulois*. Neuilly-sur-Seine, Dargaud Éditeur.
- Goscinny, René et Albert Uderzo ; 1992 : *Une aventure d'Astérix, Le bouclier arverne*. Paris, édition du Club France Loisirs/Dargaud Editeur. 1^{er} éd. 1968.
- Guiomar, Jean- Yves ; 1982 ; « Quand les bretonistes répudièrent la Gaule » (1840- 1850), dans : *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 195- 202.
- Gury, Jacques ; 1982 : « Les Gaulois dans le décor pittoresque » dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 119- 126.
- Icard, Bernard ; 1979 : *Malet et ses manuels*. Thèse de Doctorat de 3^{ième} cycle, sous la direction de M. Le Professeur R. Girardet. Paris.
- Isaac, Jules ; 1933 : *Un débat historique. Le problème des Origines de la Guerre*. Paris, Les éditions Rieder.
- Isaac, Jules ; 2004 : *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*. Paris, Armand Colin.
- Jullian, Camille ; 1963 : *Vercingétorix*. Paris, Librairie Hachette. 1^{er} éd. 1901.
- Kaspi, André ; 2002 : *Jules Isaac ou la passion de la vérité*. Paris, Plon.

- Krzysztof, Pomain ; 1997 : « Francs et Gaulois ». Article dans : *Les lieux de mémoire III*, sous la direction de Pierre Nora, tome I : *Les Francs* : Paris, Éditions Gallimard : 40- 105.
- Lacoste, Claudine ; 1982 ; « Les Gaulois d'Amédée Thierry », dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 203- 210.
- Lavisse, Ernest ; 1911 : *Histoire de France, illustrée. Depuis les origines jusqu'à la Révolution*. La Gaule indépendante et la Gaule romaine, deuxième partie, t1. Paris, Hachette.
- Leduc, Jean ; 2005 : « L'école des Hussards noirs et la République des professeurs d'histoire » dans *Les lieux de l'histoire*, sous la direction de Christian Amalvi ; Laurent Avezou [et al.], Paris, Armand Colin : 303- 311.
- Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer ; 1990a : *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*. Colloque historique franco- allemand. Bonn/Bouvier verlag : IX- XVII.
- Levillain, Philippe ; 1990b : « Victoire et défaite chez les officiers français » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn/ Bouvier Verlag : 215-223.
- Malet, Albert ; 1917 : *L'Antiquité. L'Orient, la Grèce, Rome*. Classe de sixième, Paris, Hachette : éd.9^e.
- Malet, Albert et Jules Isaac ; 1924 : *Histoire romaine*. Classe de cinquième. Paris, Hachette : éd.4^e.
- Malet, Albert et Jules Isaac ; 1931 : *Histoire romaine*. Classe de cinquième. Paris, Hachette.
- Malet, Albert et Jules Isaac : 1938 : *L'Antiquité. L'Orient, la Grèce, Rome*. Classe de sixième, Paris, Hachette : éd.1^{er}.
- Malet, Albert et Jules Isaac ; 1955 ; *L'Antiquité. L'Orient, la Grèce, Rome*. Classe de sixième, Paris, Hachette.
- Mallet, Rémi ; 1982 : « Henri Martin et les Gaulois », dans *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et

Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 231- 246.

Mitchell, Allan ; 1990 : « Trois perspectives sur la guerre » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 163-164.

Moine ; 1999 : Site internet : <http://judaisme.sdv.fr/perso/jisaac.htm> , visité le 23 septembre 2008

Pageaux, Daniel-Henri ; 1982 : « De l'image culturelle au mythe politique » dans *Nos ancêtres les Gaulois* Actes du Colloque International de Clermont- Ferrand, recueillis et présenté par Paul Viallaneix et Jean Ehrard. Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont- Ferrand (France), Nouvelle série, Fascicule 13 : 437- 444.

Paradis, Jacques- Henry ; 2008 : *Journal du siège de Paris. Septembre 1870- Janvier 1871*. Texto, Le goût de l'histoire. Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein. Première édition 1872. Paris, Éditions Tallandier.

Reddé, Michel ; 2003 : *Alésia. L'archéologie face à l'imaginaire*, dirigée par Christian Goudineau. Série : Hauts lieux de France. Paris, Éditions Errance.

Sauvée- Dauphin, Noëlle ; 1990 : « L'occupation prussienne à Versailles » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 231-248.

Serman, William ; 1990 : « Remarques sur les préparatifs militaires français à la veille de la guerre » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco- allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 99-109.

Vigier, Philippe ; 1990 : « Conclusion » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 508-511.

Wahl, Alfred ; 1990 : « Gymnastique, sports et militarisme après 1870 » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 506-507.

Werner, Karl Ferdinand ; 1990 : « En guise d'ouverture du colloque » dans *La guerre de 1870/71 et ses conséquences*, colloque historique franco-allemand publié par Levillain, Philippe et Riemenschneider, Rainer. Bonn, Bouvier Verlag : 2-10.

Wikipédia ; 2005 : Site internet :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_fran%C3%A7aise_du_23_f%C3%A9vrier_2005 , visité le 11 novembre 2008.

